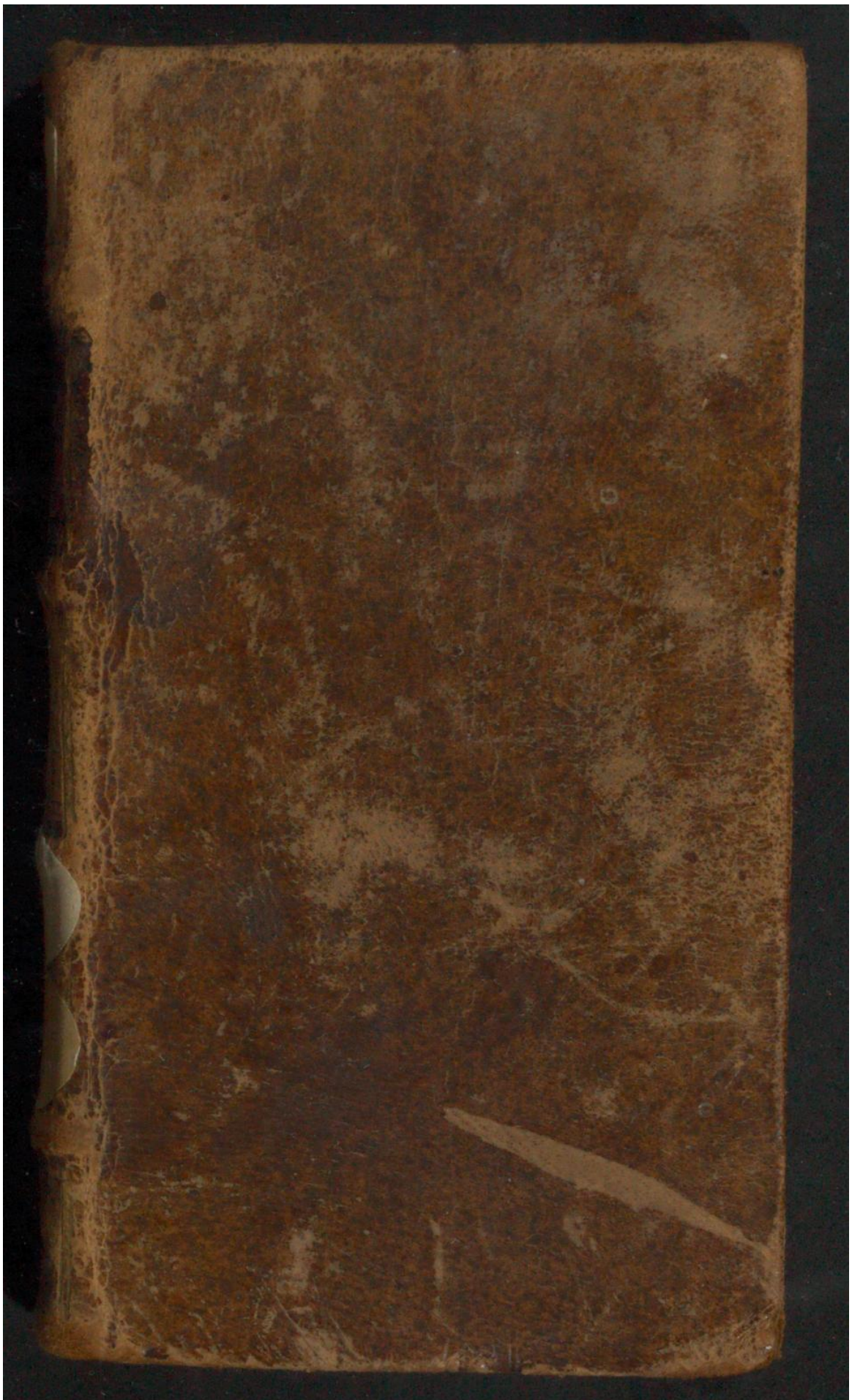
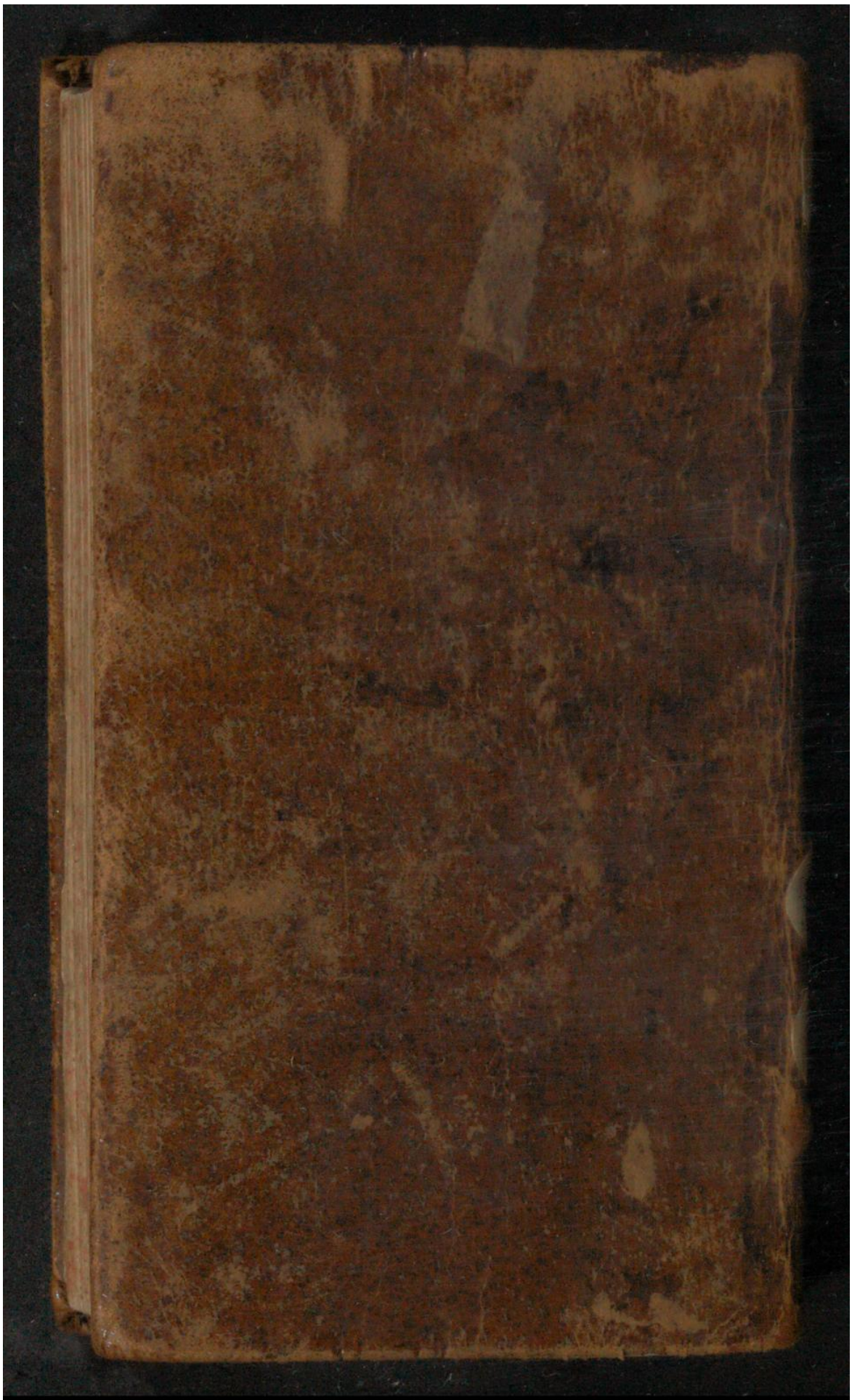


Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

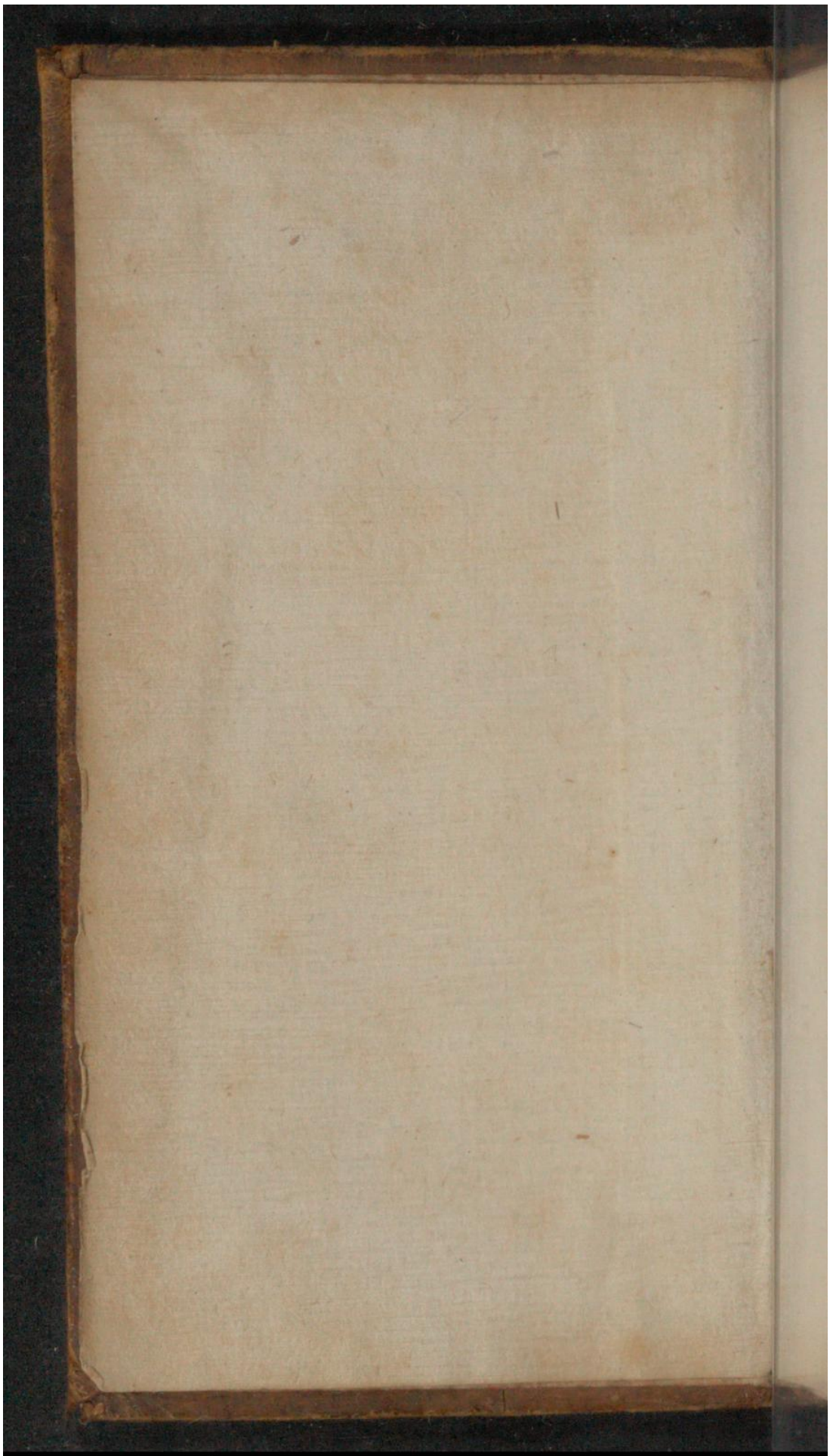


Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

~~Elzevier~~
~~B 52~~
KW 235
F 15

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

LES SATYRES, ET AUTRES OEUVRES DV SIEVR REGNIER.

Augmentés de diverſes Pieces cy-devant non imprimées.

A LEIDEN,
Chez JEAN & DANIEL Elſevier,

CIↃ IↃC LII.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Koninklijke
Bibliotheek
te 's Hage.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

AV ROY.

SIRE,

Je m'eſtois juſques icy reſolu de teſmoigner par le ſilence, le reſpect que ie dois à Voſtre Majeſté. Mais ce que l'on euſt tenu pour reverence, le ſeroit maintenant pour ingratitude, puis-qu'il luy a pleu, me faiſant du bien, m'inſpirer, auec vn deſir de vertu, celuy de me rendre digne de l'aſpect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Ethiopie il y auoit vne ſtatuë qui rendoit vn ſon harmonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce meſme miracle (SIRE) auez-vous fait en moy, qui touché de l'Aſtre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc eſtrange, ſi me reſſentant de cét honneur, ma Muſe prend la hardieſſe

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

de ſe mettre à l'abry de vos Palmes, & ſi temerairement elle oſe vous offrir ce qui par droict eſt déja voſtre, puis-que vous l'auez fait naiſtre dans vn ſujet qui n'eſt animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouverte à vos loüanges, faiſant des vœux & des prieres continuëlles à Dieu, qu'il vous rende lahaut dans le Ciel autant de biens que vous en faictes icy-bas en terre,

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-obligé ſujet & ſerviteur,

REGNIER.

ODE

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

ODE
A REGNIER,
SVR
SES SATYRES.

QVi de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſeruitude?
Si l'heur, le courage & l'eſtude
Ne nous en ſçauroient exempter:
Si chacun languit abbatu,
Serf de l'eſpoir qui l'importune,
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclaue de la fortune.
L'vn aux plus grands ſe rend ſubject,
Les grands le ſont à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux obiect:
Le monde eſt en captiuité.
Nous ſommes tous ſerfs de nature,
Ou vifs, de noſtre volupté;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ou morts, de noſtre ſepulture.
Mais en ce temps de fiction
Et que ſes humeurs on deſguiſe,
Temps où la ſeruile feintiſe
Se fait nommer diſcretion:
Chacun faiſant le reſerué,
Et de ſon plaiſir ſon idole,
REGNIER, tu t'és bien conſerué,
La liberté de la parole.
Ta libre & veritable voix
Monſtre ſi bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous ſommes,
Et le meſpris qu'on fait des loix:
Que ceux qu'il te plaiſt de toucher
Des poignans traicts de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te l'ouïr dire.
Pleuſt à Dieu que tes vers ſi doux
Contraires à ceux de Tyrtée,
Fleſchiſſent l'audace indomptée
Qui met nos guerriers en courroux:
Alors que la ieune chaleur
Ardents au duël les fait eſtre,
Expoſant leur forte valeur
Dont ils deuroient ſeruir leur maiſtre.
Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres deſſeins leur imprimes,
Laiſſe-là les faiſeurs de rymes,
Qui ne ſont jamais mal-heureux:

Sinon

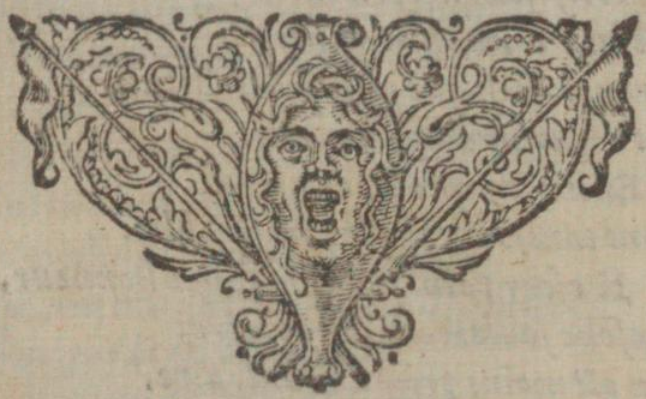
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Sinon quand leur temerité
Se feint un merite si rare,
Que leur espoir precipité
A la fin deuient vn Icare.
Si l'vn d'eux te vouloit blasmer
Par coustume ou par ignorance,
Ce ne seroit qu'en esperance
De s'en faire plus estimer:
Mais alors, d'vn vers menaçant,
Tu luy ferois voir que ta plume
Est celle d'vn Aigle puissant
Qui celles des autres consume.
Romprois-tu pour eux l'vnion
De la Muse & de ton genie,
Asseruy sous la tyrannie
De leur commune opinion?
Croy plustost que jamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'Enuie, & que les enuieux,
Sont tousjours les plus miserables.
N'escry point pour vn foible honneur,
Tasche seulement de te plaire,
On est moins prisé du vulgaire,
Par merite, que par bon heur:
Mais garde que le jugement
D'vn insolent te face blesme:
Ou tu deviendras autrement,
Le propre tyran de toy mesme.
REGNIER, la loüange n'est rien,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Des faueurs elle a ſa naiſſance,
N'eſtant point en noſtre puiſſance,
Ie ne la puis nommer vn bien ;
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule perſonne,
Et n'eſt pas à qui la reçoit,
Mais ſeulement à qui la donne.

MOTIN.



DIS-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

DISCOURS AU ROY.

SATYRE I.

PVISSANT Roy des François, Aſtre viuant de Mars,
Dont le juſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France
Ne pouuoit ſuccomber ſous vne autre vaillance:
Vray fils de la valeur de tes Peres, qui ſont
Ombragez des Lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mille ans indomptables en guerre,
Furent tranſmis du Ciel pour gouverner la Terre,
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euſt mis
En leur Throſne eſleué deſſus tes ennemis.
Iamais autre que toy n'euſt auecque prudence
Vaincu de ton ſubject l'ingratte outrecuidance,
Et ne l'euſt comme toy du danger preſerué:
Car eſtant ce miracle à toy ſeul reſerué,
Comme au Dieu du païs, en ſes deſſeins pariures
Tu fais que tes bontez excedent ſes injures.
Or apres tant d'exploicts finis heureuſement,
Laiſſant aux cœurs des tiens, comme vn vif monument,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Avecque ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race ſuiuante:
Puiſſe-tu, comme Auguſte, admirable en tes faicts,
Roullertes jours heureux en vne heureuſe paix,
Ores que la juſtice icy bas deſcenduë,
Aux petits, comme aux grands, par tes mains eſt renduë,
Que ſans peur du larron, trafique le marchand,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant,
Et que de ta couronne en palmes ſi fertile,
Le miel abondamment, & la manne diſtile,
Comme des cheſnes vieux aux jours du ſiecle d'or,
Qui renaiſſant ſous toy reuerdiſſent encor.
Aujourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur vn ſi grand teſmoignage,
Que jeune, de ſes mains la rage il déconfit,
Eſtouffant les ſerpens ainſi qu'Hercule fit,
Et domptant la diſcorde à la gueule ſanglante,
D'impieté, d'horreur, encore fremiſſante,
Il luy trouſſe les bras de meurtres entachez,
De cent chaiſnes d'acier ſur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre,
Et ferme pour jamais le Temple de la guerre,
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne ſont iamais enfans.
Si bien que s'eſleuant ſous ta grandeur proſpere,
Genereux heritier d'vn ſi genereux pere,
Comblant les bons d'amour, & les meſchans d'effroy,
Il ſe rend au berceau déja digne de toy.
Mais c'eſt mal contenter mon humeur frenetique,

Paſſer

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Paſſer de la Satyre en vn Panegyrique,
Où mollement diſert, ſous vn ſubject ſi grand,
Dés le premier eſſay mon courage ſe rend. (chille,
Auſſi plus grand qu'Ænée, & plus vaillant qu'A-
Tu ſurpaſſes l'eſprit d'Homere, & de Virgile,
Qui leurs vers à ton los ne peuvent eſgaler,
Bien que maiſtres paſſez en l'art de bien parler:
Et quand j'eſgalerois ma Muſe à ton merite,
Toute extreme loüange eſt pour toy trop petite,
Ne pouvant le finy joindre l'infinité:
Et c'eſt aux mieux-diſants vne temerité,
De parler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
Et ne ſe taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes projects,
Où ta bonté diſcourt au bien de tes ſubjects,
Où noſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie,
Où le diſcord eſteint, & la loy reſtablie,
Annoncent ta juſtice; où le vice abbatu,
Semble en ſes pleurs chanter vn Hymne à ta
vertu. (uere,
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on re-
Phœbus Roy des chanſons, & des Muſes le pere,
Au plus haut de l'Autel ſe voit vn Laurier ſainct,
Qui ſa perruque blonde en guirlandes eſtraint,
Que nul Preſtre du Temple en jeuneſſe ne touche,
Ni meſme prediſant ne le mâche en la bouche,
Choſe permiſe aux vieux de ſainct zele enflâmez
Qui ſe ſont par ſeruice en ce lieu confirmez
Deuots à ſon myſtere, & de qui la poitrine
Eſt pleine de l'ardeur de ſa vertu diuine.
Par ainſi tout eſprit n'eſt propre à tout ſubject,
L'œil foible s'esblouït en vn luiſant object,
De tout bois, comme on dit, Mercure on ne fa-
çonne,
Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne.

De

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

De meſme, le Laurier, & la palme des Roys,
N'eſt vn arbre où chacun puiſſe mettre les doigts,
Ioint que ta vertu paſſe, en loüanges feconde,
Tous les Roys qui ſeront, & qui furent au monde.
Il ſe faut reconnoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se ſonder, s'exercer, auant que s'employer;
Comme fait vn Lutteur entrant dedans l'aréne,
Qui ſe tordant les bras, tout en ſoy ſe deméne,
S'alonge, s'accourcit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds, s'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire,
Ia riante en ſon cœur, luy donra la victoire.
Il faut faire de meſme, vn œuure entreprenant,
Iuger comme au ſubject l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'vne aiſle aſſez forte
Laiſſer aller la plume où la verve l'emporte.
Mais, SIRE, c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'vne façon groſſiere,
Trahiſſant tes honneurs auec la vanité,
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy, plus retenu la raiſon m'a fait craindre,
N'oſant ſuiure vn ſujet où l'on me peut atteindre,
I'imite les Romains encore jeune d'ans,
A qui l'on permettoit d'accuſer impudens,
Les plus vieux de l'Eſtat, de reprendre, & de dire,
Ce qu'ils penſoient ſeruir pour le bien de l'Empire.
Et comme la jeuneſſe eſt viue, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos,
Il ſemble qu'on luy doit permettre dauantage,
Auſſi que les vertus fleuriſſent en cét âge, (gueur,
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de ri-
Afin que tout-à-l'aiſe elles prennent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contrainct de librement eſcrire,
Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et ſans picquer au vif me mettre à la Satyre,
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'vn grand vent,
Ie vais haut dedans l'air quelquefois m'éleuant,
Et quelquefois auſſi, quand la fougue me quitte,
Du plus haut au plus bas mon vers ſe precipite,
Selon que du ſujet touché diuerſement,
Les vers à mon diſcours s'offrent facilement:
Auſſi que la Satyre eſt comme vne prairie,
Qui n'eſt belle ſinon en ſa biſarrerie,
Et comme vn pot pourry des freres Mendians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingrediens.
Or, grand Roy, dõt la gloire en la terre eſpanduë,
Dans vn deſſein ſi haut rend ma Muſe eſperduë,
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçauoir;
Si bien que ie ne ſçay qui me rend plus coulpable,
Ou de dire ſi peu d'vn ſubiect ſi capable;
Ou la honte que j'ay d'eſtre ſi mal appris;
Ou la temerité de l'auoir entrepris.
Mais quoy! par ta bonté qui toute autre ſurpaſſe,
I'eſpere du pardon, auecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'esbats,
Pour eſgayer ma force, ainſi qu'en ces combats
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aux pages l'on réveille vne adreſſe guerriere,
Follement courageuſe, afin qu'en paſſe temps,
Vn labeur vertueux anime leur printemps;
Que leurs corps ſe denouë, & ſe deſengourdiſſe,
Pour eſtre plus adroits à te faire ſeruice.
Auſſi je fais de meſme en ces caprices fous,
Ie ſonde ma portée, & me taſte le pous,
Afin que s'il aduient, comme vn jour ie l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire, & de tes faits guerriers,
Ie plante mon Lierre au pied de tes Lauriers.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEUR
LE COMTE
DE
CRAMAIL.

SATYRE II.

COMTE, de qui l'eſprit penetre l'Vnivers,
Soigneux de ma fortune, & facile à (mes vers,
Cher ſoucy de la Muſe, & ſa gloire future,
Dont l'aimable genie, & la douce nature,
Fait voir, inacceſſible aux efforts médiſans,
Que Vertu n'eſt pas morte en tous les Courtiſans,
Bien que foible & debile, & que mal recogneuë,
Son habit découſu la montre à demy-nuë;
Qu'elle ait ſeiche la chair, le corps amenuiſé,
Et ſerue à contre cœur le vice authoriſé,
Le vice, qui pompeux tout merite repouſſe,
Et va cõme vn Banquier en carroſſe & en houſſe.
Mais c'eſt trop ſermonné de vice & de vertu,
Il faut ſuiure vn ſentier qui ſoit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon reconnoiſtre la trace
Du libre Iuvenal; trop diſcret eſt Horace,
Pour vn homme picqué, joint que la paſſion,
Comme ſans jugement, eſt ſans diſcretion;
Cependant, il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde;
L'homme pour vn caprice eſt ſot qui ſe hazarde.
Ignorez donc l'Autheur de ces vers incertains,

Et

Et comme enfans trouuez qu'ils ſoient fils de putains,
Expoſez en la ruë, à qui meſme la mere,
Pour ne ſe deſcouurir, fait plus mauuaiſe chere.
Ce n'eſt pas que ie croye, en ces temps effrontez,
Que mes vers ſoient ſans pere, & ne ſoient adoptez,
Et que ces rimaſſeurs pour feindre vne abondãce,
N'approuuent impuiſſans vne fauſſe ſemence:
Comme nos Citoyens de race deſireux,
Qui bercent les enfans qui ne ſont pas à eux,
Ainſi tirant profit d'vne fauſſe doctrine,
S'ils en ſont accuſez, ils feront bonne mine,
Et voudront, le niant, qu'on liſe ſur leur front,
S'il ſe fait vn bon vers, que c'eſt eux qui le font,
Ialoux d'vn ſot honneur, d'vne bâtarde gloire,
Comme gens entendus s'en veulẽt faire accroire,
A faux titre inſolens, & ſans fruict hazardeux,
Piſſent au beneſtier, afin qu'on parle d'eux.
Or auec tout cecy le point qui me conſole,
C'eſt que la pauureté comme moy les affole,
Et que, la grace à Dieu, Phœbus, & ſon trouppeau,
Nous n'euſmes ſur le dos jamais vn bon manteau.
Auſſi lors que l'on voit vn homme par la ruë,
Dont le rabat eſt ſale, & la chauſſe rompuë,
Ses gregues aux genoux, au coude ſon pourpoint,
Qui ſoit de pauure mine, & qui ſoit mal en point,
Sans demander ſon nom on le peut recognoiſtre,
Car ſi ce n'eſt vn Poëte, au moins il le veut eſtre.
Pour moy, ſi mon habit par tout cicatriſé,
Ne me rendoit du peuple & des grands meſpriſé,
Ie prendrois patience, & parmy la miſere
Ie trouuerois du gouſt; mais ce qui doit deſplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit releué,
C'eſt qu'vn chacun le fuit ainſi qu'vn reprouué,

Car,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Car, en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueux en gueuſant trouuent maintes deli-
Vn repos qui s'eſgaye en quelque oyſiueté ; (ces,
Mais je ne puis ſouffrir de me voir reietté.
C'eſt donc pourquoy ſi jeune abandonnant la
France,
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance,
En la cour d'vn Prelat, qu'auec mille dangers,
I'ay ſuiuy, Courtiſan, aux païs eſtrangers:
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché ſur la
Ie l'ay, ſans le quitter, à toute heure ſuiuy, (dure,
Donnant ma liberté je me ſuis aſſeruy,
En public, à l'Egliſe, à la chambre, à la table,
Et penſe auoir eſté maintesfois agreable.
Mais inſtruit par le temps, à la fin j'ay connu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon temps perdu, ſans nulle autre eſpe-
rance,
L'honneur d'eſtre ſubject tient lieu de recompéce,
N'ayant autre intereſt de dix ans ja paſſez,
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez:
Puis je ſçay, quant à luy, qu'il a l'ame Royale,
Et qu'il eſt de nature & d'humeur liberale:
Mais ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny dompter mon mal-heur, ſi le ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy, ſans me plaindre en ma deſcon-
uenuë,
Le malheur qui me ſuit, ma foy ne diminuë,
Et reburé du ſort je m'aſſeruy pourtant,
Et ſans eſtre aduancé ie demeure content,
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'vne louue,
Qui ſans choix s'abandonne au plus laid qu'elle
trouue:
Qui releue vn pedant de nouueau baptiſé,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé;
Qui le vice annoblit, & qui, tout au contraire,
Raualant la vertu la confine en miſere ;
Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy ?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon ſoucy;
Et bien qu'elle ne m'ait ſa faueur departie,
Ie n'entends, quant à moy, de la prendre à partie:
Puis que, ſelon mon gouſt, ſon infidelité
Ne donne & n'oſte rien à la felicité.
Mais que veux-tu qu'on face en ceſte humeur auſtere ?
Il m'eſt, comme aux putains, mal-aiſé de me taire,
Il m'en faut diſcourir de tors & de trauers,
Puis ſouuent la colere engendre de bons vers.
Mais, Cõte, que ſçait-on: elle eſt peut-eſtre ſage,
Voire auecque raiſon inconſtante & volage,
Et Deeſſe aduiſée aux biens qu'elle depart,
Les adjuge au merite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de ſon œil, l'on juge de ſa teſte,
Et chacun en ſon dire a droict en ſa requeſte:
Car l'amour de ſoy-meſme, & noſtre affection,
Adjouſte auec vſure à la perfection.
Tousjours le fonds du ſac ne vient en euidence,
Et bien ſouuent l'effect contredit l'apparence.
De Socrate en ce point l'oracle eſt my-party,
Et ne ſait-on au vray qui des deux a menty,
Et ſi philoſophant, le jeune Alcibiade,
Comme ſon cheualier, en receut l'accolade.
Il n'eſt à decider rien de ſi mal-aiſé,
Que ſous vn ſainct habit le vice deſguiſé:
Par ainſi j'ai donc tort, & ne dois pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me departir,
Autre choſe à la fin, ſinon qu'vn repentir.
Mais quoy ! qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'oſe pendre ?

Encor

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Encor faut-il auoir quelque choſe où ſe prendre,
Qui flatte en diſcourant le mal que nous ſentons.
Or laiſſant tout cecy, retourne à nos moutons,
Muſe, & ſans varier, dis-nous quelques ſornettes,
De tes enfans baſtards, ces tiercelets de Poëtes,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimaſſans,
Et par leurs actions font rire les paſſans,
Et quand la faim les point ſe prenant ſur le voſtre,
Comme les eſtourneaux ils s'affamét l'vn l'autre.
Cependant, ſans ſouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche & troublé, l'eſprit à l'abandon,
Vous viennent accoſter comme perſonnes yures,
Et diſent pour bon iour, Monſieur, ie fais des li-
ures,
On les vend au Palais, & les Doctes du temps
A les lire amuſez, n'ont autre paſſe temps.
De là, ſans vous laiſſer, importuns ils vous ſui-
uent,
Vous alourdent de vers, d'allegreſſe vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir;
Mais que pour leur reſpect, l'ingrat ſiecle où nous
ſommes,
Au prix de la vertu n'eſtime point les hommes.
Que Ronſard, du Bellay; viuants ont eu du bien,
Et que c'eſt honte au Roy, de ne leur donner rien;
Puis ſans qu'on les conuie, ainſi que venerables,
S'aſſéent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents diſcourãt,
Semblent auoir des yeux regret au demeurant.
Or la table leuée ils curent la machoire,
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn ſot diſcours, puis au partir de là,
Vous diſent, Mais, Monſieur, me donnez vous
cela?

C'eſt

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

C'eſt touſiours le refrain qu'ils font à leur ballade.
Pour moy, je n'en voy point que ie n'en ſois ma-
lade,
I'en perds le ſentiment, du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours j'en demeure opilé.
Vn autre, renfrongné, reſueur, melancholique,
Grimaſſant ſon diſcours, ſemble auoir la colique,
Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre, ambitieux, pour les vers qu'il cõpoſe
Quelque bon benefice en l'eſprit ſe propoſe,
Et deſſus vn cheual comme vn ſinge attaché,
Meditant vn Sonnet, medite vn Eueſché.
Si quelqu'vn, comme moy, leurs ouurages n'e-
ſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la ryme,
Difficile, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au cõmun bruict de tous,
Que leur gloire il deſrobe auec ſes artifices.
Les Dames, cependant, ſe fondent en delices,
Liſant leurs beaux eſcrits, & de iour, & de nuict.
Les ont au cabinet, ſous le cheuet du lict;
Que portez à l'Egliſe ils valent des Matines.
Tant, ſelon leurs diſcours, leurs œuures ſont di-
uines.
Encore apres cela ils ſont enfans des Cieux,
Ils font iournellement carrouſſe auec les Dieux,
Compagnons de Minerue, & confits en ſcience,
Vn chacun d'eux penſe eſtre vne lumiere en
France. (ſprits,
Ronſard, fay m'en raiſon, & vous autres e-
Que pour eſtre viuans, en mes vers ie n'eſcrits;
Pouuez-vous endurer que ces rauques Cigales
Eſgalent leurs chanſons à vos œuures Royales,
Ayant voſtre beau nom laſchement démenty?

Ha!

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ha! c'eſt que voſtre ſiecle eſt en tout peruerty:
Mais pourtant, quelque eſprit entre tant d'inſo-
lence
Sçait tirer le ſçauoir d'auecque l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'vn œil aduiſé,
Voit qui de Calliope eſt plus fauoriſé.
Iuſte poſterité, à teſmoin ie t'appelle,
Toy qui ſans paſſion, maintiens l'œuure immor-
telle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir!
Venge ceſte querelle, & iuſtement ſepare
Du cygne d'Apollon la Corneille barbare,
Qui croaſſant par-tout d'vn orgueil effronté,
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais, Comte, que ſert-il d'en entrer en colere?
Puis-que le temps le veut, nous n'y pouuons que
Il faut rire de tout, auſſi bien ne peut on (faire:
Changer rien dans Virgile, ou reprendre en Platõ.
Quel plaiſir penſes tu, que dans l'ame ie ſente,
Quand l'vn de ceſte troupe, en audace inſolente,
Vient à Vanves à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe François, & boire de ſon eau;
Que froidement receu on l'eſcoute à grand peine,
Que la Muſe en groignant luy defend ſa fontaine,
Et ſe bouchant l'oreille au recit de ſes vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers:
Et pour fruit de ſa peine aux grands vẽts diſperſée,
Tous ſes papiers ſeruir à la chaiſe percée?
Mais cõme eux ie ſuis Poëte, & ſans diſcretion,
Ie deuiens importun auec preſomption.
Il faut que la raiſon retienne le caprice,
Et que mon vers ne ſoit qu'ainſi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit eſtre limité,
Selon que le requiert, ou l'âge ou la ſanté.

Ie

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ie ne ſçay quel demon m'a faict deuenir Poëte:
e n'ay comme ce Grec, des Dieux grand interprete,
)ormy ſur Helicon, où ces doctes mignons
Vaiſſent en vne nuict comme les champignons:
i ce n'eſt que ces jours allant à l'aduenture,
Reſvant comme vn oiſon allant à la paſture,
Vanues i'arriuay, où ſuiuant maint diſcours,
)n me fit au iardin faire cinq ou ſix tours,
t comme vn Conclauiſte entre dans le Conclaue,
e ſommelier me prit, & m'enferme en la caue,
)ù beuuant & mangeant, ie fis mon coup d'eſſay,
t où, ſi je ſçay rien, i'appris ce que ie ſçay.
Voila ce qui m'a fait & Poete, & Satyrique,
eiglant la médiſance à la façon antique.
Mais à ce que ie voy, ſympathiſant d'humeur,
ay peur que tout-à-faict ie deuiendray rymeur,
entre ſur ma loüange, & bouffy d'arrogance,
i ie n'en ay l'eſprit, i'en auray l'inſolence.
Mais retournons à nous, & ſages deuenus
oyons à leurs deſpens vn peu plus retenus.
Or, Comte, pour finir, ly donc ceſte Satyre,
t voy ceux de ce temps que ie pince ſans rire,
endant qu'à ce Printemps retournant à la Cour,
iray reuoir mon Maiſtre, & luy diray bon-jour.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEVR LE MARQUIS DE COEUVRES.

SATYRE III.

MARQVIS, que doy-ie faire en ceſte incertitude?
Dois-je las de courir, me remettre à l'eſtude,
Lire Homere, Ariſtote, & diſciple nouueau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche & de beau:
Reſte de ces moiſſons que Ronſard, & Deſportes,
Ont emporté du champ ſur leurs eſpaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entaſſé,
Eſgalant leurs honneurs aux honneurs du paſſé?
Ou ſi, continuant à courtiſer mon Maiſtre,
Ie me dois iuſqu'au bout, d'eſperance repaiſtre,
Courtiſan morfondu, frenetique, & reſueur,
Portraict de la diſgrace, & de la défaueur;
Puis, ſans auoir du bien, troublé de reſuerie,
Mourir deſſus vn coffre en vne hoſtellerie,
En Toſcane, en Sauoie, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouuoir faire paix, ou trefue auecque Dieu?
Sans parler ie t'entends, il faut ſuiure l'orage,
Auſſi bien on ne peut où choiſir aduantage,
Nous viuons à taſtons, & dans ce monde icy
Souuent auec trauail on pourſuit du ſoucy.

Car

Car les Dieux courroucez contre la race humaine,
Ont mis auec les biens, la ſueur & la peine.
Le monde eſt vn berlan où tout eſt confondu,
Tel penſe auoir gaigné, qui ſouuent a perdu,
Ainſi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choiſir, ſouuent prendroit le pire:
Tout depend du Deſtin, qui ſans aucun eſgard,
Les faueurs & les biens en ce monde depart.
Mais puis qu'il eſt ainſi, que le ſort nous emporte,
Qui voudroit ſe bander contre vne loy ſi forte?
Suiuons donc ſa conduite en cét aveuglement;
Qui peche auec le Ciel, peche honorablement.
Car penſer s'affranchir, c'eſt vne reſuerie,
La Liberté par ſonge en la terre eſt cherie,
Rien n'eſt libre en ce monde, & chaque homme depend, (grand,
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus
Tous les hommes viuants ſont icy bas eſclaues:
Mais, ſuiuant ce qu'ils ſont, ils differẽt d'entraues,
Les vns les portent d'or, & les autres de fer.
Mais n'en deſplaiſe aux vieux, ni leur philoſopher,
Ni tãt de beaux eſcrits qu'on lit en leurs eſcholes,
Pour s'affranchir l'eſprit, ne ſont que des paroles;
Au ioug nous ſommes nez, & n'a iamais eſté
Homme qu'on ait vû viure en pleine liberté.
En vain me retirant enclos en vne eſtude,
Penſeroy-ie laiſſer le ioug de ſeruitude,
Eſtant ſerf du deſir, d'apprendre, & de ſçauoir,
Ie ne ferois ſinon que changer de deuoir:
C'eſt l'arreſt de nature, & perſonne en ce monde
Ne ſçauroit contrôller ſa ſageſſe profonde.
Puis, que peut-il ſeruir aux mortels icy bas,
Marquis, d'eſtre ſçauants, ou de ne l'eſtre pas?
Si la ſcience pauure, affreuſe, & meſpriſée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de riſée;

Si

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Si les gens de Latin des ſots ſont denigrez,
Et ſi l'on n'eſt Docteur ſans prendre ſes degrez?
Pourveu qu'on ſoit morgant, qu'on bride ſa Mouſtache, (pannache,
Qu'on friſe ſes cheueux, qu'on porte vn grand
Qu'on parle barragoin, & qu'on ſuiue le vent:
En ce temps du iourd'huy l'on n'eſt que trop ſçauant.
Du ſiecle les mignons, fils de la poulle blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En credit eſleuez ils diſpoſent de tout, (bout.
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à
Mais quoy? me diras-tu, il t'en faut autant faire,
Qui oſe, a peu ſouuent la fortune contraire:
Importune le Louure, & de iour, & de nuict;
Perds pour t'aſſuiettir, & la table, & le lict:
Sois entrant, effronté, & ſans ceſſe importune;
En ce temps l'impudence eſleue la fortune.
Il eſt vray, mais pourtant ie ne ſuis point d'auis
De deſgager mes iours pour les rendre aſſeruis,
Et ſous vn nouuel aſtre, aller nouueau Pilote,
Conduire en autre mer, mon nauire qui flote
Entre l'eſpoir du bien, & la peur du danger,
De froiſſer mon attente en ce bord eſtranger:
Car, pour dire le vray, c'eſt vn païs eſtrange,
Où comme vn vray Protée à toute heure on ſe change,
Où les loix par reſpect ſages humainement,
Confondent le loyer auec le chaſtiment,
Et pour vn meſme fait, de meſme intelligence,
L'vn eſt iuſticié, l'autre aura recompence.
Car ſelon l'intereſt, le credit, ou l'appuy,
Le crime ſe condamne, & s'abſout auiourd'huy,
Ie le dy ſans confondre en ces aigres remarques,
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui

Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom,
S'eſt acquis de clement, & la gloire, & le nom.
Or quant à tõ conſeil, qu'à la Cour ie m'engage,
Ie n'en ay pas l'eſprit, non plus que le courage,
Il faut trop de ſçauoir, & de ciuilité,
Et, ſi j'oſe en parler, trop de ſubtilité;
Ce n'eſt pas mon humeur, ie ſuis melancholique,
Ie ne ſuis point entrant, ma façon eſt ruſtique.
Et le ſurnom de bon me va tout reprochant,
D'autant que je n'ay pas l'eſprit d'eſtre meſchant.
Et puis, ie ne ſçaurois me forcer, ny me feindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre,
Ie ne ſçaurois flatter, & ne ſçay point comment
Il faut ſe taire accort, ou parler fauſſement,
Benir les fauoris de geſte, & de paroles,
Parler de leurs ayeuls au jour de Cerizolles,
Des hauts faits de leur race, & cõme ils ont acquis
Ce titre auec honneur, de Ducs, & de Marquis.
Ie n'ay point tant d'eſprit pour tant de menterie,
Ie ne puis m'adonner à la cageollerie,
Selon les accidens, les humeurs, ou les iours,
Changer, cõme d'habits, tous les mois de diſcours;
Suiuant mon naturel ie hay tout artifice,
Ie ne puis deſgüiſer la vertu, ni le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur,
Dire, Pardieu, Monſieur, ie vous ſuis ſeruiteur,
Et pour cent bona-dies s'arreſter en la ruë,
Faire ſur l'vn des pieds en la ſale la gruë,
Entendre vn marjollet qui dit auec meſpris,
Ainſi qu'aſnes, ces gens ſont tout-veſtus de gris;
Ces autres verdelets aux perroquets reſſemblent;
Et ceux-cy mal-peignez, deuant les Dames trem-
Puis au partir de là, comme tourne le vent, (blent;
Auecques vn bon jour, amis comme deuant.
Ie n'entends point le cours du Ciel, ni des pla-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ie ne ſçay deuiner les affaires ſecretes,
Connoiſtre vn bon viſage, & iuger ſi le cœur,
Contraire à ce qu'on voit, ne ſeroit point mocqueur:
De porter vn poulet ie n'ay la ſuffiſance,
Ie ne ſuis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer vn fait, ou deſtourner la foy.
Prouuer qu'vn grand amour n'eſt ſuject à la loy,
Suborner par diſcours vne femme coquette,
Luy conter des chãſons de Ieanne, & de Pâquette,
Desbaucher vne fille, & par viues raiſons
Luy monſtrer comme amour fait les bonnes maiſons,
Les maintient, les eſleue, & propice aux plus belles,
En honneur les auance, & les fait Damoiſelles,
Que c'eſt pour leur beau nez que ſe font les balets,
Qu'elles ſont le ſubiect des vers, & des poulets,
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante,
Qu'à leur ſuite elles ont vne trouppe beante
De langoureux tranſis, & pour le faire court,
Dire qu'il n'eſt rien tel qu'aymer les gens de Court;
Alleguant maint exemple; En ce ſiecle où nous ſommes,
Qu'il n'eſt rien ſi facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourueu qu'elle ſoit riche, & qu'elle ait bien dequoy.
Quand elle auroit ſuiuy le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats, elle eſt toute pucelle.
L'honneur eſtropié, languiſſant & perclus,

N'eſt

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

N'eſt plus rien qu'vne idole en qui l'on ne croit
Or pour dire cecy il faut force myſtere, (plus.
Et de mal diſcourir, il vaut bien mieux ſe taire.
Il eſt vray que ceux-la qui n'ont pas tant d'eſprit,
Peuuent mettre en papier leur dire par eſcrit,
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle:
Mais pour dire le vray, ie n'en ay la ceruelle.
Il faut eſtre trop prompt, eſcrire à tous propos,
Perdre pour vn Sonnet, & ſommeil & repos;
Puis, ma Muſe eſt trop chaſte, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage.
Pour moy, i'ay de la Court autant comme il m'en faut;
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut:
De peu ie ſuis content, encore que mon Maiſtre,
S'il luy plaiſoit vn iour mon trauail reconnoiſtre,
Puſt autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eſleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainſi que ſa nature à la vertu facile,
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutile,
Et qu'il doit quelque iour, mal-gré le ſort cuiſant,
Mon ſeruice honorer d'vn honneſte preſent,
Honneſte & conuenable à ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aſpire ainſi que la commune,
Apres l'or du Perou, ni ne tend aux honneurs
Que Rome departit aux vertus des Seigneurs.
Que me ſert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la faim d'en auoir me rend inſatiable,
Et ſi le faix leger d'vne double Eueſché,
Me rendant moins content, me rend plus empeſché,
Si la gloire & la charge à la peine adonnée
Rend ſous l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la ſeruitude a pris l'homme au colet,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

I'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet;
C'eſt pourquoy ie ne tends à fortune ſi grande.
Loin de l'ambition la raiſon me commande,
Et ne pretends auoir autre choſe, ſinon
Qu'vn ſimple benefice, & quelque peu de nom,
Afin de pouuoir viure auec quelque aſſeurance,
Et de m'oſter mon bien, que l'on ait conſcience.
Alors vray'ment heureux, les liures fuëilletant,
Ie rendrois mon deſir, & mon eſprit content:
Car ſans le reuenu, l'eſtude nous abuſe,
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la Muſe,
Ses mets ſont, de ſçauoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut vn temps en ſa priſon,
Et comme deliurée elle monte diuine,
Au Ciel lieu de ſon eſtre, & de ſon origine,
Comme le Ciel mobile eternel en ſon cours,
Fait les ſiecles, les ans, & les mois, & les iours;
Comme aux quatre Elemens, les matieres encloſes
Donnent comme la mort, la vie à toutes choſes;
Comme premierement les hommes diſperſez
Furent par l'harmonie en troupes amaſſez,
Et comme la malice en leurs ames gliſſée,
Troubla de nos ayeuls l'innocente penſée,
D'où naſquirent les loix, les bourgs, & les citez,
Pour ſeruir de gourmette à leurs meſchancetez;
Comme ils furent en fin reduicts ſous vn Empire,
Et beaucoup d'autres faits qui ſeroient longs à dire;
Et quand on en ſçauroit ce que Platon en ſçait,
Marquis, tu n'en ſerois plus gras, ny plus refait.
Car c'eſt vne viande en eſprit conſommée,
Legere à l'eſtomach, ainſi que la fumée: (uoir?
Sçays-tu pour ſçauoir bien, ce qu'il nous faut ſça-
C'eſt s'affiner le gouſt, de connoiſtre & de voir,
Apprendre dans le monde, & lire dans la vie
D'au-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

D'autres ſecrets plus fins, que de Philoſophie ;
Et qu'auec la ſcience il faut vn bon eſprit.
Or entends à ce point ce qu'vn Grec en eſcrit:
Iadis vn loup, dit-il, que la faim eſpoinçonne,
Sortant hors de ſon fort, rencontre vne Lionne,
Rugiſſante à l'abord, & qui monſtroit aux dents,
L'inſatiable faim qu'elle auoit au dedans :
Furieuſe elle approche, & le Loup qui l'aduiſe,
D'vn langage flatteur luy parle & la courtiſe:
Car ce fut de tout temps que ployant ſous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort,
Luy, dis-je, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe,
Mais enfin, le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'vn mulet gros & gras à leurs yeux apparut,
Ils cheminent diſpos croyant la table preſte,
Et s'approchent tous deux aſſez pres de la beſte,
Le loup qui la connoiſt, malin, & défiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant :
D'où es tu? qui es-tu? quelle eſt ta nourriture?
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature?
Le mulet eſtonné de ce nouueau diſcours,
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours,
Et comme les Normans, ſans luy répondre, Voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme ſans eſprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe, au pied me l'eſcriuit.
Lors il leue la jambe au jarret ramaſſée,
Et d'vn œil innocent il couuroit ſa penſée,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en auant :
Le Loup qui l'apperçoit, ſe leue de deuant,
S'excuſant de ne lire, auec ceſte parole, (l'échole.
Que les Loups de ſon temps n'alloyent point à
Quand la chaude Lionne, à qui l'ardante faim
Alloit precipitant la rage, & le deſſein,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

S'approche, plus ſçauante, en volonté de lire,
Le mulet prend le temps, & du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teſte, & d'vne autre façon
Qu'elle ne ſçauoit point, luy apprit ſa leçon.
Alors le Loup s'enfuit voyant la beſte morte,
Et de ſon ignorance ainſi ſe reconforte.
N'en deſplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins:
Pardieu, les plus grands Clercs ne ſont pas les plus fins.

A MONSIEVR MOTIN.

SATYRE IV.

MOTIN, la Muſe eſt morte, ou la faveur pour elle,
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on appelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçauoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut auoir
Ni honneur, ni credit, non plus que ſi nos peines
Eſtoient fables du peuple, inutiles & vaines.
Or va, romps toy la teſte, & de jour & de nuict,
Paſlis deſſus vn liure à l'appetit d'vn bruict
Qui nous honnore apres que nous ſommes ſous terre,
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit eſtans ombres là-bas,
Que noſtre nom veſcuſt, ou qu'il ne veſcuſt pas;
Hon-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Honneur hors de saison, inutile merite,
Qui viuans nous trahit, & qui morts ne profite,
Sans soin de l'aduenir, ie te laisse le bien,
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne sent rien,
Puis-que viuant icy de nous on ne fait conte,
Et que nostre vertu engendre nostre honte.
Donc par d'autres moyens, à la Cour familiers,
Par vice ou par vertu, acquerons des lauriers,
Puis-qu'en ce monde icy on n'en fait difference,
Et que souuent par l'vn, l'autre se recompense.
Apprenons à mentir, mais d'vne autre façon
Que ne fait Calliope, ombrageant sa chanson
Du voile d'vne fable, afin que son mystere
Ne soit ouuert à tous, ni connu du vulgaire.
Apprenons à mentir, nos propos desguiser,
A trahir nos amis, nos ennemis baiser:
Faire la cour aux grands, & dans leurs antichambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir sur nos membres,
Sans oser ni cracher, ni tousser, ny s'asseoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon soir:
Car puis-que la fortune aueuglément dispose
Du tout, peut-estre en fin, aurons nous quelque chose,
Qui pourra destourner l'ingratte aduersité,
Par vn bien incertain à tastons debité,
Comme ces Courtisans, qui s'en faisant accroire,
N'ont point d'autre vertu, sinon de dire, Voire.
Or laissons donc la Muse, Apollon, & ses vers,
Laissons le luth, la lyre, & ces outils diuers,
Dont Apollon nous flatte: ingrate frenesie!
Puis-que pauure & caymande on voit la Poësie,
Où j'ay par tant de nuicts mon trauail occupé:
Mais quoy? ie te pardonne, & si tu m'as trompé,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

La honte en ſoit au ſiecle, où viuant d'âge en
âge,
Mon exemple rendra quelqu'autre eſprit plus ſage.
Mais pour moy, mon amy, ie ſuis fort mal payé
D'auoir ſuiuy cét art; ſi i'euſſe eſtudié,
Ieune, laborieux, ſur vn banc à l'eſchole,
Galien, Hippocrate, ou Iaſon, ou Bartole.
Vne cornette au col, de-bout dans vn parquet,
A tort & à trauers ie vendrois mon caquet;
Ou bien taſtant le pouls, le ventre, & la poictrine,
I'aurois vn beau teſton pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez, loucher dans vn baſſin,
Des ragouſts qu'vn malade offre à ſon Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn rechape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contrefaire l'honneſte, & quand viendroit au
point,
Dire, en ſerrant la main, Dame il n'en faloit
point.
Il eſt vray que le Ciel qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon iugement touſiours rendu le maiſtre,
Et bien que jeune enfant mon pere me tençaſt,
Et de verges ſouuent mes chanſons menaçaſt,
Me diſant de deſpit, & bouffy de colere
Badin, quitte ces vers, & que penſes tu faire?
La Muſe eſt inutile, & ſi ton oncle a ſçu
S'auancer par cét art, tu t'y verras deçu.
Vn meſme aſtre touſiours n'eſclaire en ceſte terre:
Mars tout ardent de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens,
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.
Penſes-tu que le luth, & la lyre des Poëtes,
S'accorde d'harmonie auecque les trompetes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des muſiques d'enfer?
Toute

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Toute choſe a ſon regne, & dans quelques années,
D'vn autre œil nous verrons les fieres deſtinées:
Les plus grands de ton temps, dans le ſang aguerris,
Comme en Thrace ſeront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muſe,
Non plus qu'vne viëlle, ou qu'vne cornemuſe:
Laiſſe donc ce meſtier, & ſage prens le ſoin
De t'acquerir vn art qui te ſerue au beſoin.
Ie ne ſçay, mon amy, par quelle preſcience
Il eut de nos deſtins ſi claire connoiſſance;
Mais pour moy, ie ſçay bien que ſans en faire cas,
Ie meſpriſois ſon dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Demon ſouuent me dit le meſme:
Mais quand la paſſion en nous eſt ſi extreme,
Les aduertiſſemens n'ont ni force ni lieu,
Et l'homme croit à peine aux paroles d'vn Dieu.
Ainſi me tançoit-il d'vne parole eſmeuë,
Mais comme en ſe tournant ie le perdois de veuë,
Ie perdis la memoire auecque ſes diſcours,
Et reſueur m'eſgaray tout ſeul par les deſtours
Des antres & des bois, affreux & ſolitaires,
Où la Muſe en dormant m'enſeignoit ſes myſteres,
M'apprenoit ſes ſecrets, & m'eſchauffant le ſein,
De gloire & de renom releuoit mon deſſein:
Inutile ſcience, ingrate, & meſpriſée,
Qui ſert de fable au peuple, & aux grands de riſée!
Encor ſeroit-ce peu, ſi ſans eſtre aduancé,
L'on auoit en cét art ſon âge deſpenſé,
Apres vn vain honneur que le temps nous refuſe,
Si moins qu'vne putain l'on n'eſtimoit la Muſe;
Euſſes-tu plus de feu, plus de ſoin, & plus d'art,
Que Iodelle n'eut onc, Deſportes, ny Ronſard,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta peine,
Ce n'eſt, ce dira-t-on, qu'vn Poëte à la douzaine:
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois,
Apollon eſt geſné par de ſauuages loix,
Qui retiennent ſous l'art ſa nature offuſquée,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquée,
Si pour ſçauoir former quatre vers empoullez,
Faire tonner des mots mal joincts & mal collez,
Amy, l'on eſtoit Poëte, on verroit (cas eſtranges)
Les Poëtes plus eſpais que mouches en vendanges.
Or que dés ta jeuneſſe Apollon t'ait appris,
Que Calliope meſme ait tracé tes eſcrits,
Que le neueu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,
Qu'en l'antre Theſpean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du ſçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils ſoyent imprimez des mains de Patiſſon,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur ſert d'obſtacle,
Eſtime, mon amy, que c'eſt vn grand miracle.
L'on a beau faire bien, & ſemer ſes eſcrits
De ciuette, benjoin, de muſc, & d'ambre gris;
Qu'ils ſoyent pleins, releuez, & graues à l'oreille,
Qu'ils facent ſourciller les doctes de merueille,
Ne penſe, pour cela, eſtre eſtimé moins fou,
Et ſans argent contant, qu'on te preſte vn licou,
Ni qu'on n'eſtime plus (humeur extrauagante!)
Vn gros aſne pourueu de mille eſcus de rente.
Ce mal-heur eſt venu de quelques jeunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux.
Et traualant Phœbus, les Muſes, & la grace,
Font vn bouchon à vin du Laurier de Parnaſſe,
A qui le mal de teſte eſt commun & fatal,
Et vont biſarrement en poſte à l'hoſpital;
Diſant, s'on n'eſt hargneux, & d'humeur difficile,
Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Que l'on eſt meſpriſé de la troupe ciuile,
Que pour eſtre bon Poëte, il faut tenir des fous,
Et deſirer en eux, ce qu'on meſpriſe en tous,
Et puis en leur chanſon ſottement importune,
Ils accuſent les Grands, le Ciel, & la fortune,
Qui fuſtez de leurs vers, en ſont ſi rebatus,
Qu'ils ont tiré cét Art du nombre des Vertus,
Tiennent à mal d'eſprit leurs chāſons indiſcrettes,
Et les mettent au rang des plus vaines ſornettes.
Encore quelques Grands, afin de faire voir,
De Mœcene riuaux, qu'ils ayment le ſçauoir,
Nous voyent de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainſi qu'à leurs cheuaux nous en flattét l'eſpaule,
Auecque bonne mine, & d'vn langage doux,
Nous diſent, ſouſriant, Et-bien, que faictes vous?
Auez-vous point ſur vous quelque chanſon nouuelle?
I'en vy ces jours paſſez de vous vne ſi belle,
Que c'eſt pour en mourir: ha! ma foy ie voy bien,
Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien;
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainſi que l'ame penſe;
Et que c'eſt, mon amy, vn grimoire & des mots
Dont tous les Courtiſans endorment les plus ſots.
Mais ie ne m'apperçois que tranchant du prud'homme, (ſomme:
Mon temps en cent caquets ſottement je con-
Que mal inſtruit, ie porte en Broüage le ſel,
Et mes coquilles vendre à ceux de ſainct Michel.
Doncques ſans mettre enchere aux ſottiſes du monde,
Ni gloſer les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens ſont habillez en ſots.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEUR BERTAUT, EVESQVE DE SE'ES.

SATYRE V.

BERTAUT, c'eſt vn grand cas, quoy
que l'on puiſſe faire,
Il n'eſt moyen qu'vn homme à
chacun puiſſe plaire;
Et fuſt il plus parfaict que la per-
fection.
L'homme void par les yeux de ſon affection;
Chaque fat a ſon ſens, dont ſa raiſon s'eſcrime,
Et tel blaſme en autruy ce dequoy je l'eſtime,
Tout, ſuiuant l'intellect, change d'ordre & de
rang,
Les Mores aujourd'huy peignent le Diable blanc,
Le ſel eſt doux aux vns, le ſucre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs ainſi qu'on fait les no-
ſtres,
Les Critiques du temps m'appellent desbauché,
Que ie ſuis jour & nuict aux plaiſirs attaché,
Que j'y perds mon eſprit, mõ ame, & ma jeuneſſe;
Les autres, au rebours, accuſent ta ſageſſe,
Et ce hautain deſir qui te fait meſpriſer
Plaiſirs, threſors, grandeurs, pour t'immortaliſer,
Et diſent, ô chetifs! qui mourant ſur vn liure,
Penſez, ſeconds Phœnix, en vos cendres reuiure,
Que vous eſtes trompez en voſtre propre erreur,
Car & vous, & vos vers, viuez par Procureur.
Vn liuret tout moyſi, vit pour vous; & encore,

Comme

Comme la mort vous fait, la teigne vous deuore,
Ingratte vanité dont l'homme se repaist,
Qui bâille apres vn bien qui sottement luy plaist!
Ainsi les actions aux langues sont sujettes,
Mais ces diuers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armez,
Non pas les bons esprits à vaincre accoustumez,
Qui sçauent, aduisez, auecque difference,
Separer le vray bien du fard de l'apparence.
C'est vn mal bien estrange au cerueau des humains,
Qui, suiuant ce qu'ils sont ou malades, ou sains,
Digérent leur viande, & selon leur nature,
Ils prennent ou mauuaise ou bonne nourriture;
Ce qui plaist à l'œil sain, offence vn chassieux,
L'eau se jaunit en bile au corps du bilieux,
Le sang d'vn Hydropique en pituite se change,
Et l'estomach gasté pourrit tout ce qu'il mange;
De la douce liqueur rosoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel;
Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes,
Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.
Charnellement se joindre auec sa parenté,
En France c'est inceste, en Perse charité;
Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous sommes,
Et le bien & le mal, dépend du goust des hommes.
Or sans me tourmenter des diuers appetits, (petits,
Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus
Ie te veux discourir comme ie trouue estrange,
Le chemin d'où nous vient le blasme & la loüange,
Et comme j'ay l'esprit de Chimeres brouïllé,
Voyant qu'vn More noir m'appelle barbouïllé,
Que les yeux de trauers s'offencent que ie lorgne,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et que les quinze-vingts diſent que je ſuis borgne.
C'eſt ce qui m'en deſplaiſt, encor que j'aye appris,
En mon philoſopher, d'auoir tout à meſpris:
Penſes-tu qu'à preſent vn homme a bonne grace,
Qui dans le fort l'Eueſque entherine ſa grace,
Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil deſſus mes actions:
Vn traiſtre, vn vſurier, qui par miſericorde,
Par argent, ou faueur, s'eſt ſauué de la corde;
Moy, qui dehors ſans plus ay vû le Chaſtelet,
Et que jamais Sergent ne ſaiſit au colet;
Qui vis ſelon les loix, & me contiens de ſorte,
Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte,
Voyant vn Preſident, le cœur ne me treſſaut,
Et la peur d'vn Preuoſt ne m'eſueille en ſurſaut:
Le bruict d'vne recherche au logis ne m'arreſte,
Et nul remors faſcheux ne me trouble la teſte,
Ie repoſe la nuict ſur l'vn & l'autre flanc,
Et cependant, Bertaut, je ſuis deſſus le rang.
Scaures du temps preſent, hypocrites ſeueres,
Vn Claude, effrontément parle des adulteres,
Milon, ſanglant encor, reprend vn aſſaſſin,
Gracche, vn ſeditieux, & Verres, le larcin!
Or pour moy, tout le mal que leur diſcours m'obiecte,
C'eſt que mon humeur libre à l'amour eſt ſubiecte,
Que j'ayme mes plaiſirs, & que les paſſe temps
Des amours m'ont rendu griſon auant le temps:
Qu'il eſt bien mal-aiſé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieuneſſe ſe range.
Mon oncle m'a conté que monſtrant à Ronſard
Tes vers eſtincellans & de lumiere & d'art,
Il ne ſceut que reprendre en ton apprentiſſage,
Sinon

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

sinon qu'il te jugeoit pour vn Poëte trop sage;
Et ores, au contraire, on m'obiecte à peché,
Les humeurs qu'en ta Muse il eust bien recherché.
Aussi ie m'esmerueille au feu que tu recelles,
Qu'vn esprit si rassis ait des fougues si belles:
Car ie tiens, comme luy, que le chaud Element,
Qui donne ceste pointe au vif entendement,
Dont la verve s'eschauffe, & s'enflamme de sorte,
Que ce feu dans le Ciel sur des aisles l'emporte,
Soit le mesme qui rend le Poëte ardent & chaud,
Subject à ses plaisirs, de courage si haut,
Qu'il mespriſe le peuple, & les choses communes,
En brauant les faueurs, se mocque des fortunes,
Qui le fait desbauché, frenetique, resvant,
Porter la teste basse, & l'esprit dans le vent,
Esgayer sa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raison subiect à ses caprices.
Faut-il donc à present s'estonner si ie suis
Enclin à des humeurs qu'éuiter ie ne puis,
Où mon temperament malgré-moy me transporte,
Et rend la raison foible où la nature est forte?
Mais que ce mal me dure, il est bien mal-aisé,
L'homme ne se plaist pas d'estre tousjours fraisé,
Chaque aage a ses façons, & change la Nature
De sept ans en sept ans nostre temperature:
Selon que le Soleil se loge en ses maisons,
Se tournent nos humeurs ainsi que nos saisons,
Toute chose en viuant auec l'ame s'altere,
Le desbauché se rid des sermons de son pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à se changer,
Retenu, vigilant, soigneux, & mesnager,
De ces mesmes discours ses fils ils admoneste,
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teste:
Chaque aage a ses humeurs, son gouſt, & ses plaisirs,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et, comme noſtre poil, blanchiſſent nos deſirs,
Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre:
L'enfant qui ſçait de-ja demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurément la terre de ſes pas,
Auecque ſes pareils ſe plaiſt en ſes esbas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe, (ſe,
Sans raiſon d'heure en heure, il s'eſmeut & s'appai-
Croiſſant l'âge en auant ſans ſoin de gouuerneur,
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux cheuaux, aux chiens, à la campagne,
Façile au vice, il hait les vieux & les deſdaigne,
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, deſpenſier, il ne conſerue rien,
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy-meſme,
Et d'vn cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il aime.
L'âge au ſoin ſe tournant, homme fait il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le temps le requiert,
Il maſque ſes diſcours comme ſur vn theatre,
Subtil, ambicieux, l'honneur il idolatre,
Son eſprit aduiſé preuient le repentir,
Et ſe garde d'vn lieu difficile à ſortir. (ſe:
Maints faſcheux accidens ſurprennent ſa vieilleſ-
Soit qu'auec du ſoucy gaignant de la richeſſe,
Il s'en defend l'vſage: & craint de s'en ſeruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouuir;
Ou ſoit qu'auec froideur il face toute choſe,
Imbeciſſe, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui touſiours a l'œil ſur l'aduenir,
De leger il n'eſpere, & croit au ſouuenir:
Il parle de ſon temps, difficile, & ſeuere,
Cenſurant la ieuneſſe vſe des droicts de pere,
Il corrige, il reprend hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçons.
Voila donc, de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainſi diuerſement aux humeurs aſſeruie,

Que

Que chaque âge depart à chaque hõme en viuant
De ſon temperament la qualité ſuiuant;
Et moy, qui ieune encor en mes plaiſirs m'eſgaye,
Il faudra que ie change, & malgré que i'en aye,
Plus ſoigneux deuenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes ieunes penſers cedent aux vieux ſoucis,
Que i'en paye l'eſcot remply iuſqu à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à S. George?
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins biẽ peu, qui connoiſſẽt ce point,
Effrontez, ignorans, n'ayans rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide,
Sans voir le fond du ſac ils prononcent l'arreſt,
Et tangent leurs diſcours au point de l'intereſt,
Pour exemple parfaite ils n'ont que l'apparence,
Et c'eſt ce qui nous porte à cette indifference,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime vn feſtu.
Auſſi qu'importe-t-il de mal ou de bien faire,
Si de nos actions vn iuge volontaire,
Selon ſes appetits, les decide & les rend,
Dignes de recompenſe, ou d'vn ſupplice grand:
Si touſiours nos amis en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours nos haineux nous en picquẽt?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit peruerty,
La vertu n'eſt vertu, l'enuie la deſguiſe,
Et de bouche ſans plus le vulgaire la priſe,
Au lieu du iugement regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt le prix aux actions.
Ainſi ce vieux reſueur qui nagueres à Rome
Gouuernoit vn enfant, & faiſoit le preud'homme,
Contrecarroit Caton, critique en ſes diſcours,
Qui touſjours rechignoit, & reprenoit touſjours;
Apres que cét enfant s'eſt fait plus grand par l'âge,

Reue-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Reuenant à la Cour d'vn ſi lointain voyage,
Ce critique, changeant d'humeurs & de cerueau,
De ſon pedant qu'il fut, deuint ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſément tu te changes!
Non, non, ces actions meritent des loüanges,
Car le voiant tout ſeul, qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy-bas l'homme de jugement,
Se doit accommoder au temps qui luy cõmande,
Et que c'eſt à la Cour vne vertu bien grande.
Donc la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut, le rend Dariolet;
Donc à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deſguiſe, ſe maſque, & deuient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du mar-
Et diſpence les gens, de blaſme & de peché. (ché,
Peres des ſiecles vieux, exemples de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor en nous)
Nous voyant de là haut, Peres, qu'en dites-vous?
Iadis de voſtre temps, la Vertu ſimple & pure,
Sans fard, ſans fiction, imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſevere en ſes propos,
Qui dans vn labeur juſte eſgayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux, vous paiſſoit d'Ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaiſie.
La lampe de ſon front par tout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs vos eſprits aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix & voſtre recompenſe;
Ou la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy-bas,
Va la nuict dans le bal, & danſe les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & des façons nouuelles
Veut auoir par le fard du nom entre les belles:
Fait creuer les courtaux en chaſſant aux foreſts,
Cour

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

ourt le faquin, la bague, eſcrime des fleurets,
onte vn cheual de bois, fait deſſus des pommades,
allonne le Genet, & le dreſſe aux paſſades;
hante des airs nouueaux, inuente des balets,
ait eſcrire, & porter les vers & les poulets;
l'œil tousjours au guet, pour des tours de ſoupleſſe,
loſe ſur les habits & ſur la gentilleſſe,
e plaiſt à l'entretien, commente les bons mots,
t met à meſme prix, les ſages & les ſots.
t ce qui plus encor m'empoiſonne de rage,
'eſt quand vn charlatan releue ſon langage,
t de coquin, faiſant le Prince reueſtu,
aſtit vn Paranymphe à ſa belle vertu,
t qu'il n'eſt crocheteur, ni courtaut de boutique,
Qui n'eſtime à vertu l'art où ſa main s'applique,
t qui paraphraſant ſa gloire & ſon renom,
ntre les vertueux ne vueille auoir du nom.
Voila comme à preſent chacun l'adulteriſe,
t forme vne vertu comme il plaiſt à ſa guiſe,
lle eſt comme au marché dans les impreſſions,
t s'adjugeant au taux de nos affections,
ait que par le caprice & non par le merite,
e blaſme, & la loüange au hazard ſe debite,
Et peut vn ieune ſot, ſuiuant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ſes yeux ſon eſprit en reçoit,
Donner ſon jugement, en dire ce qu'il penſe,
Et mettre ſans reſpect noſtre honneur en balance.
Mais puis-que c'eſt le temps, meſpriſant les rumeurs
Du peuple, laiſſons-là le monde en ſes humeurs,
Et ſi ſelon ſon gouſt, vn chacun en peut dire,
Mon gouſt ſera, Bertaut, de n'en faire que rire.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEVR DE BETHUNE, ESTANT Ambaſſadeur pour ſa Majeſté à Rome.

SATYRE VI.

BETHUNE, ſi la charge où ta vertu s'amuſe,
Te permet d'eſcouter les chanſons que la Muſe
Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Où, comme vn grand Hercule, à la poictrine large,
Noſtre Atlas de ſon fais ſur ton dos ſe deſcharge,
Te commet de l'Eſtat l'entier gouuernement;
Eſcoute ce diſcours tiſſu biſarrement,
Où je ne pretends point eſcrire ton hiſtoire,
Ie ne veux que mes vers s'honnorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faicts releuez,
Dans les cœurs des Flamans ſont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Anceſtres,
En armes glorieux furent jadis leurs maiſtres.
Ni moins, comme ton frere aydé de ta vertu,
Par force, & par conſeil, en France a combattu
Ces auares oyſeaux dont les griffes gourmandes,

Du

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

u bon Roy des François rauiſſoient les viandes;
bject trop haut pour moy, qui dois ſans m'eſ-
garer,
u champ de ſa valeur, la voir, & l'admirer.
Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robbe,
ne veux qu'à mes vers noſtre honneur ſe de-
robbe,
y qu'en tiſſant le fil de vos faits plus qu'hu-
mains;
edans ce Labyrinthe il m'eſchape des mains;
n doit ſelon la force entreprendre la peine,
t ſe donner le ton ſuiuant qu'on a d'haleine,
Non comme vn fou chanter de tors & de trauers.
aiſſant donc aux ſçauans à vous peindre en leurs
vers,
Haut-eſleuez en l'air ſur vne aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée,
andis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
ans prendre ni Phœbus, ni la Muſe à garent,
e ſuiuray le caprice en ces païs eſtranges,
t ſans paraphraſer tes faits & tes loüanges,
Du me fantaſier le cerueau de ſoucy,
ur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy;
e me deſchargeray d'vn fais que ie deſdaigne,
uffiſant de creuer vn Geneſt de Sardaigne,
Qui pourroit, defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſous le fais que j'ay deſſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir en regne la ſottiſe,
L'auarice, & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La Iuſtice à l'encan, l'Innocent oppreſſé:
Le conſeil corrompu, ſuiure l'intereſſé;
Les eſtats peruertis; toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au prix qu'on peut dé-
pendre;
Ni moins, que la valeur n'ait icy plus de lieu,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Que la Nobleſſe courre en poſte à l'hoſtel-Dieu,
Que les jeunes oiſifs, aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les femmes du temps, ſoyent à qui plus leur donnent.
Que l'vſure ait trouué (bien que ie n'ay dequoy,
Tant elle a bonne dent,) que mordre deſſus moy,
Tout cecy ne me peze, & l'eſprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertiſſe, il ne m'en chaut d'vn double;
Du temps, ni de l'Eſtat, il ne faut s'affliger,
Selon le vent qu'il fait, l'homme doit nauiger.
Mais ce dont ie m'afflige, eſt bien vne autre choſe,
Qui fait que l'œil humain jamais ne ſe repoſe,
Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans.
Ha! que ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix-vingts ans:
Par vn Edict public qui fuſt irrevocable,
Ie bannirois l'Honneur, ce monſtre abominable,
Qui nous trouble l'eſprit, & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains icy ne voyent rien,
Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite
Toute choſe qu'au gouſt les delices ont faite.
Or ie ne doute point que ces eſprits boſſus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne iſſus
Des ſept ſages de Grece, à mes vers ne s'oppoſent,
Et que leurs iugemens deſſus le mien ne gloſent;
Comme de faire entendre à chacun, que ie ſuis
Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis;
De vouloir ſottement que mon diſcours ſe dore
Aux deſpens d'vn ſubject que tout le monde adore:
Et que ie ſuis, de plus, priué de iugement,
De t'offrir ce caprice ainſi ſi librement,
A toy qui dés ieuneſſe appris en ſon eſchole,
As ado-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

As adoré l'Honneur, d'effect, & de parole,
Qui l'as pour vn but ſainct en ton penſer profond,
Et qui mourrois pluſtoſt, que luy faire vn faux-bond.
Ie veux bien auoir tort en ceſte ſeule choſe,
Mais ton doux naturel fait que ie me propoſe
De te monſtrer à nud toutes mes paſſions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections:
Qu'ils n'en parlent donc plus, & qu'eſtrange on ne trouue,
Si ie hais plus l'Honneur qu'vn moutõ vne louue;
L'hõneur, qui ſous faux titre habite auecque nous,
Qui nous oſte la vie, & les plaiſirs plus doux,
Qui trahit noſtre eſpoir, & fait que l'on ſe peine
Apres l'eſclat fardé d'vne apparence vaine:
Qui ſévre les deſirs, & paſſe meſchamment,
La plume par le bec à noſtre ſentiment,
Qui nous veut faire entendre en ſes vaines chimeres,
Que pour ce qui nous touche, il ſe perd, ſi nos meres,
Nos femmes, & nos ſœurs, font leurs maris jaloux,
Comme ſi leurs deſirs prenoyent la loy de nous.
Ie penſe, quant à moy, que cét homme eſtoit yure,
Qui changea le premier l'vſage de ſon viure,
Et rangeant ſous des loix les hommes eſcartez,
Baſtit premierement & villes & citez,
De tours & de foſſez renforça ſes murailles,
Et r'enferma dedans cent ſortes de canailles.
De cét amas confus naſquirent à l'inſtant,
L'enuie, le meſpris, le diſcord inconſtant,
La peur, la trahiſon, le meurtre, la vengeance,
L'horrible deſeſpoir, & toute ceſte engeance

De

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

De maux qu'on voit regner en l'enfer de la Court,
Dont vn pédant de Diable en ſes leçons diſcourt,
Quand par art il inſtruit ſes eſcholiers, pour eſtre,
(S'il ſe peut faire) en mal plus grands Clercs que leur Maiſtre.
Ainſi la liberté du monde s'enuola,
Et chacun ſe campant, qui deça, qui delà,
De hayes, de buiſſons remarqua ſon partage,
Et la fraude fit lors la figue au premier âge.
Lors du Mien, & du Tien, naſquirent les procés,
A qui l'argent depart bon ou mauuais ſuccés,
Le fort battit le foible, & luy liura la guerre,
De là l'ambition fit enuahir la terre,
Qui fut, auant le temps que ſuruindrent ces maux,
Vn hoſpital commun à tous les animaux,
Quand le mary de Rhée, au ſiecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en ſon enfance:
Que la terre de ſoy le froment rapportoit,
Que le cheſne de Manne & de miel degoutoit:
Que tout viuoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'vſures:
Que rien ne ſe vendoit par poids, ni par meſures:
Qu'õ n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiſcal
Formaſt ſur vne éguille vn long procés verbal:
Et ſe jettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'vn Bariſel vous miſt dedans la tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le fils le pere déchaſſa,
Tout ſans deſſus deſſous icy ſe renuerſa,
Les ſoucis, les ennuis, nous brouïllerent la teſte,
L'on ne pria les Saincts qu'au fort de la tempeſte,
L'on trompa ſon prochain, la meſdiſance eut lieu,
Et l'Hypocrite fit barbe de paille à Dieu;
L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.

La

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

La faim, & la cherté, ſe mirent ſur le rang,
La fiévre, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eſclorre, & tout ce que l'Automne,
Par le vent de Midy nous apporte & nous donne.
Les ſoldats, puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne ſe ſoulent iamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant nos villes,
Par force en nos maiſons violérent nos filles,
D'où naſquit le Bordel, qui s'eſleuant debout,
A l'inſtant cõme vn Dieu s'eſtendit tout par tout,
Et rendit, Dieu mercy, ces fiévres amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,
Que les perruques ſont, & les drogues encor,
(Tant on en a beſoin) auſſi chéres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,
Ce fier ſerpent, qui couue vn venin ſous des fleurs,
Qui noye iour & nuict nos eſprits en nos pleurs.
Car pour ces autres maux, c'eſtoient legeres peines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines;
Mais ce traiſtre cruel excedant tout pouuoir,
Nous fait ſuër le ſang ſous un peſant deuoir,
De chimeres nous pippe, & nous veut faire accroire,
Qu'au trauail ſeulement doit conſiſter la gloire:
Qu'il faut perdre & ſommeil, & repos, & repas,
Pour taſcher d'acquerir vn ſubject qui n'eſt pas;
Ou s'il eſt, qui iamais aux yeux ne ſe deſcouure,
Et perdu pour vn coup, iamais ne ſe recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeur & de vent,
Et d'exces par luy-meſme il ſe perd bien ſouuent.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Puis on adorera ceſte menteuſe idole!
Pour oracle on tiendra ceſte croyance fole,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant;
Qu'aux deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant;
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique,
Comme les Paladins de la ſaiſon antique,
Et reſpandant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre ame s'enuole en Paradis tout droit!
Ha! que c'eſt choſe belle, & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn lict la graſſe matinée,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en carroſſe,
Aller à Gentilly, careſſer vne Roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille, & venant à l'effect,
Luy monſtrer comme Iean à ſa mere le fait.
Ha Dieu! pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille
Autant que cil qui mit les ſouris en bataille:
Qui ſceut à la Grenouïlle apprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fit en vers vn Saupiquet!
Ie ſerois eſloigné de toute raillerie,
Au Poëme grand & beau de la poltronnerie,
En deſpit de l'Honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect ſous la chemiſe, ou d'apparence au front,
Et m'aſſeure, pour moy, qu'en ayant leu l'hiſtoire,
Elles ne ſeroient plus ſi ſottes que d'y croire.
Mais quand ie conſidere où l'ingrat nous reduit,
Comme il nous enſorcelle, & comme il nous ſeduit,
Qu'il aſſemble en feſtin au Renard la Cigogne,
Et que ſon plus beau jeu ne giſt rien qu'en ſa trogne;
Celuy le peut bien dire, à qui dés le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le bec en l'eau,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qui le traine à taſtons, quelque part qu'il puiſſe
eſtre,
Ainſi que fait vn chien vn aueugle ſon maiſtre,
Qui s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement ſe fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus lõg temps à ce diſcours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque choſe qu'on
voye,
Et qu'on ſauoure, afin qu'il ſe puiſſe ſçauoir,
Si le gouſt deſment point ce que l'œil ne peut voir.
Autrement quant à moy, ie luy fais banqueroute:
Eſtant imperceptible, il eſt comme la Goutte,
Et le mal qui caché nous oſte l'embonpoint,
Qui nous tuë à veuë d'œil, & que l'on ne voit
point,
On a beau ſe charger de telle marchandiſe,
A peine en auroit-on vn Quatrin à Veniſe,
Encor qu'on voye apres courir certains cerueaux,
Comme apres les raiſins courent les eſtourneaux.
Que font tous ces vaillans de leur valeur guer-
riere,
Qui touchent du penſer l'Eſtoille pouſſiniere;
Morguent la deſtinée, & gourmandent la mort,
Contre qui rien ne dure & rien n'eſt aſſez fort,
Et qui, tout-tranſparents de claire renommée,
Dreſſent cent fois le iour en diſcours vne armée,
Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,
Font que mourir & viure à leur dire n'eſt qu'vn:
Releuez, emplumez, braues comme vn S. George.
Et Dieu ſçait, cependant, s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'Honneur ils facent des leçons,
En fin, au fond du ſac, ce ne ſont que chanſons?
Mais, mon Dieu! que ce traiſtre eſt d'une e-
ſtrange ſorte!
Tandis qu'à le blaſmer la raiſon me tranſporte,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Que de luy ie meſdis, il me flatte, & me dit,
Que ie veux par ces vers acquerir ſon credit,
Que c'eſt ce que ma Muſe en trauaillant pourchaſſe,
Et mon intention, qu'eſtre en ſa bonne grace;
Qu'en mediſant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay, que c'eſt pour l'acquerir.
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois appeller comme mon aduerſaire;
Auſſi que le duël eſt icy défendu;
Et que d'vne autre part j'aime l'indiuidu.
Mais tandis qu'en colere à parler ie m'arreſte,
Ie ne m'apperçois pas que la viande eſt preſte,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'Honneur quand on prend ſon repas,
Le ſommelier en haſte eſt ſorty de la caue,
Déja Monſieur le Maiſtre, & ſon monde ſe laue,
Trefue auecque l'Honneur, ie m'en vais tout courant,
Decider au Tinel vn autre different.

A MON-

A MONSIEVR LE MARQUIS DE COEUVRES.

SATYRE VII.

SOTTE, & faſcheuſe humeur, de la pluſpart des hommes,
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont, jugent ce que nous ſommes,
Et ſuccrant d'vn ſouſris vn diſcours ruineux,
Accuſent vn chacun des maux qui ſont en eux!
Noſtre Melancholique en ſçauroit bien que dire,
Qui nous picque en riant, & nous flatte ſans rire,
Qui porte vn cœur de ſang deſſous vn front bleſmy,
Et duquel il vaut mieux eſtre amy qu'ennemy.
Vous, qui tout au contraire, auez dans le courage
Les meſmes mouuemens qu'on vous lit au viſage,
Et qui, parfaict amy, vos amis eſpargnez,
Et de mauuais diſcours leurs vertus n'esborgnez:
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui fort librement en l'orage s'employe,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ainſi qu'vn bon patron, qui ſoigneux, ſage, & fort,
Sauue ſes compagnons & les conduit à bord.
Connoiſſant donc en vous vne vertu facile
A porter les defauts d'vn eſprit imbecile,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,
Et dont iamais le cœur la bouche ne deſment;
Comme à mon Confeſſeur, vous ouurant ma penſée,
De ieuneſſe, & d'amour follement inſenſée,
Ie vous conte le mal où trop enclin ie ſuis,
Et que preſt à laiſſer, ie ne veux & ne puis,
Tant il eſt mal aiſé d'oſter auec l'eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauiſſement,
Au goufre du plaiſir la courante m'emporte,
Tout ainſi qu'vn cheual qui a la bouche forte,
I'obeïs au caprice, & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par deſtinée,
En vn mal éuident ie clos l'œil à mon bien:
Ni conſeil, ni raiſon, ne me ſeruent de rien.
Ie choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire;
Ie me bande les yeux quand le Soleil m'eſclaire,
Et content de mon mal, ie me tiens trop heureux
D'eſtre, comme ie ſuis, en tous lieux amoureux;
Et comme à bien aimer mille cauſes m'inuitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant çà & là, ie trouue tous les iours,
En des ſubjects nouueaux, de nouuelles amours,
Si de l'œil du deſir vne femme i'auiſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal appriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,

Me

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Me paſſant par les yeux me bleſſera le cœur.
Et c'eſt comme vn miracle, en ce monde où nous ſommes,
Tant l'aueugle appetit enſorcelle les hommes,
Qu'encore qu'vne femme aux amours face peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur:
Toutesfois, eſtant femme, elle aura ſes delices,
Releuera ſa grace auec des artifices,
Qui dans l'Eſtat d'Amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques attraits les amans retenir.
Si quelqu'vne eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'eſprit embellira ſa face,
Captiuant les amans, de mœurs, ou de diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours.
En cela l'on connoiſt que la Nature eſt ſage,
Qui voyant les defauts du feminin ouurage,
Qu'il ſeroit ſans reſpect, des hommes meſpriſé,
L'anima d'vn eſprit, & vif, & deſguiſé;
D'vne ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy mit au ſein, la ruſe, & la fallace,
Dans ſa bouche la foy qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les cieux, & les amours, (de,
Et ſelon, plus ou moins, qu'elle eſtoit belle, ou lai-
Sage elle ſceut ſi bien vſer d'vn bon remede,
Diuiſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſepara d'vn & d'autre coſté, (tage,
De peur qu'en les ioignant quelqu'vn eût l'auan-
Auec vn bel eſprit d'auoir vn beau viſage:
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit, rarement, à la beauté ſe ioint.
Or afin que la laide, autrement inutile,
Deſſous le ioug d'amour rendiſt l'homme ſeruile,
Elle ombragea l'eſprit d'vn morne aueuglement,
Auecque le deſir, troublant le jugement,
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez,
Sont de leurs appetits ſi lourdement mocquez,
Que d'vne laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſant à la laideur d'eux-meſmes vn trophée,
Penſant auoir trouué la febue du gaſteau,
Et qu'au ſerrail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais cõme les beautez, ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obiect des ſens, ſont diuerſes aux Dames:
Auſſi diuerſement les hommmes ſont domptez,
Et font diuers effects les diuerſes beautez:
(Eſtrange prouidence, & prudente methode,
De Nature qui ſert vn chacun à ſa mode!)
Or moy, qui ſuis tout flamme & de nuict & de iour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flammes communes,
Et cours ſous diuers vents de diuerſes fortunes:
Rauy de tous objects, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ni choix, ni iugement:
De toute eſlection, mon ame eſt deſpourueuë,
Et nul obiect certain ne limite ma veuë,
Toute femme m'agrée, & les perfections,
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions,
I'ayme le port de l'vne, & de l'autre la taille;
L'autre, d'vn trait laſcif, me liure la bataille;
Et l'autre, deſdaignant d'vn œil ſeuere & doux,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups;
Soit qu'vne autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,
De vergongne, & d'amour, mon ame eſt toute épriſe;
Ie ſens d'vn ſage feu mon eſprit enflammer,
Et ſon honneſteté me contraint de l'aimer.
Si quelque autre affettée en ſa douce malice,
Gouuerne ſon œillade auec de l'artifice,

I'ayme

I'ayme ſa gentilleſſe, & mon nouueau deſir
Se la promet ſçauante en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre parle liure, & face des merueilles,
Amour qui prend par-tout, me prend par les oreilles,
Et iuge par l'eſprit, parfaict en ſes accords,
Des points plus accomplis que peut auoir le corps;
Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,
Ie croy qu'au faict d'amour elle ſera ſçauante,
Et que nature habile à couurir ſon défaut,
Luy aura mis au lict tout l'eſprit qu'il luy faut.
Ainſi de toute femme à mes yeux oppoſée,
Soit parfaite en beauté ou ſoit mal compoſée,
De mœurs, ou de façons, quelque choſe m'en plaiſt,
Et ne ſçais point comment, ni pourquoy, ni que c'eſt.
Quelque obiect que l'eſprit par mes yeux ſe figure,
Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure:
Comme vn miroir en ſoy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque obiect que ce ſoit,
Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette,
Si l'vne a plus d'eſclat, l'autre eſt plus ſadinette,
Et plus viue de feu, d'amour, & de deſir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaiſir.
Mais ſans parler de moy, que toute amour emporte,
Voyant vne beauté follaſtrement accorte,
Dont l'abord ſoit facile & l'œil plein de douceur,
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Deeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſous ſes pas face naiſtre des fleurs,
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Les cœurs les plus glacez ſont tout-bruſlans de
flammes,
Et fuſt-il de metal, ou de bronze, ou de roc,
Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.
Ainſi moy ſeulement ſous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie,
Fléchit ſous cét Empire, & n'eſt homme icy bas,
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du treſpas.
Ce n'eſt donc choſe étrange (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la ceruelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que j'aimeray, ie croy, encore apres ma mort.
Marquis, voila le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomptée,
Sans corde, ſans timon, ſans eſtoile, ni iour
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui content de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir de flots ma poictrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flotte ma paſſion,
Digne, non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant, incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble deſpiter, naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux.
M'eſgayant en mon mal comme vn melancholi-
que,
Qui repute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquette tout haut.
Auſſi comme à vertu j'eſtime ce defaut,
Et quand tout par mal-heur jureroit mon dom-
mage,
Ie mourray fort content, mourant en ce voyage.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEUR L'ABBE' DE BEAULIEU,

Nommé par ſa Majeſté, à l'Eueſché du Mans.

SATYRE VIII.

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait penitence :
Or toy qui te connois aux cas de conſcience,
Iuge ſi j'ay raiſon de penſer eſtre abſous.
I'oyois vn de ces jours la Meſſe à deux genoux,
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'vn deuot repentir eſlançoit dedans moy,
Tréblant des peurs d'enfer, & tout bruſlant de foy;
Quand vn jeune friſé, releué de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'vn ample pennache,
Me vint prendre, & me dit, penſant dire vn bon mot,
Pour vn Poëte du temps vous eſtes trop deuot;
Moy ciuil, ie me leue, & le bon jour luy donne,
(Qu'heureux eſt le follaſtre, à la teſte griſonne,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qui bruſquement euſt dit, auec vne ſambieu,
Ouï bien pour vous, Monſieur, qui ne croyez en Dieu.)
Sotte diſcretion! ie voulus faire accroire,
Qu'vn Poëte n'eſt biſarre & faſcheux qu'apres boire,
Ie baiſſe vn peu la teſte, & tout modeſtement,
Ie luy fis à la mode vn petit compliment:
Luy, comme bien appris, le meſme me ſceut rendre,
Et ceſte courtoiſie à ſi haut prix me vendre,
Que i'aymerois bien mieux, chargé d'âge, & d'ennuis,
Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuifs.
Il me prit par la main, apres mainte grimace,
Changeant ſur l'vn des pieds à toute-heure de place,
Et dançant tout ainſi qu'vn barbe encaſtelé,
Me dit, en remaſchant vn propos aualé;
Que vous eſtes heureux, vous autres belles ames,
Fauoris d'Appollon, qui gouuernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'eſt point de beautez que pour vous ſeulement:
Mais vous les meritez, vos vertus non communes,
Vous font dignes, Monſieur, de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir ſi hautement loüé,
Ie deuins auſſi fier qu'vn chat amadoüé,
Et ſentant au palais mon diſcours ſe confondre,
D'vn ris de ſainct Médard il me falut reſpondre,
Ie pourſuis; mais, amy, laiſſons-le diſcourir,
Dire, cent & cent fois, Il en faudroit mourir:
Sa barbe pinçotter, cageoller la ſcience,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Releuer ſes cheueux, dire, En ma conſcience,
Faire la belle main, mordre vn bout de ſes gants,
Rire hors de propos, monſtrer ſes belles dents,
Se carrer ſur vn pied, faire arſet ſon eſpeé,
Et s'adoucir les yeux ainſi qu'vne poupée:
Cependant qu'en trois mots ie te feray ſçauoir,
Où premier à mon dam ce faſcheux me put voir.
I'eſtois chez vne Dame, en qui, ſi la Satyre
Permettoit en ces vers que ie le puſſe dire,
Reluit, enuironné de la diuinité,
Vn eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.
Ce Fanfaron, chez elle eut de moy connoiſſance,
Et ne fut de parler iamais en ma puiſſance.
Luy voyant ce iour-la ſon chapeau de velours
Rire d'vn faſcheux conte, & faire vn ſot diſcours,
Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre,
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre,
Et deſtournant les yeux, Belle, à ce que i'entens,
Comment! vous gouuernez les beaux Eſprits du temps:
Et faiſant le doucet de parole, & de geſte,
Il ſe met ſur vn lict, luy diſant, Ie proteſte
Que ie me meurs d'amour, quand ie ſuis pres de vous,
Ie vous ayme ſi fort, que i'en ſuis tout ialoux;
Puis rechangeant de note, il monſtre ſa rotonde,
Cét ouurage eſt-il beau? que vous ſemble du monde?
L'homme que vous ſçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien;
Madame, à voſtre avis, ce iourd'huy ſuis ie-bien?
Suis-ie pas bien chauſſé? ma iambe eſt-elle belle?
Voyez ce taffetas, la mode en eſt nouuelle.

C'eſt

C'eſt œuure de la Chine; à propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn Edict.
Sur le coude il ſe met, trois boutons ſe delace,
Madame, baiſez-moy, n'ay-ie pas bonne grace!
Que vous eſtes facheuſe! à la fin on verra,
Roſette, le premier qui s'en repentira.
D'aſſez d'autres propos il me rompit la teſte,
Voila quand, & comment, ie connus ceſte beſte;
Te iurant, mon amy, que ie quittay ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans luy dire à dieu.
Ie n'eus depuis ce iour de luy nouuelle aucune;
Si ce n'eſt ce matin, que de male-fortune,
Ie fus en ceſte Egliſe, où, comme i'ay conté,
Pour me perſecuter Satan l'auoit porté.
Apres tous ces propos qu'on ſe dit d'arriuée,
D'vn fardeau ſi peſant ayant l'ame greuée,
Ie chauuy de l'oreille, & demeurant penſif,
L'eſchigne i'alongeois comme vn aſne retif,
Minutant me ſauuer de ceſte tyrannie;
Il le iuge à reſpect; ô ſans ceremonie,
Ie vous ſuppli', dit il, viuons en compagnons:
Ayant ainſi qu'vn pot les mains ſur les roignons,
Il me pouſſe en auant, me preſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts, hors l'Egliſe il me porte,
Auſſi froid qu'vn jaloux, qui void ſon corriual.
Sortis, il me demande, eſtes-vous à cheual?
Auez-vous point icy quelqu'vn de voſtre trouppe?
Ie ſuis tout ſeul à pied; luy de m'offrir la croupe;
Moy, pour m'en depeſtrer, ie luy dis tout-expres,
Ie vous baiſe les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner. ô Dieu le galant homme!
I'en ſuis; & moy, pour lors, comme vn bœuf qu'on aſſomme,
Ie laiſſe choir ma teſte, & bien peu s'en falut,
Remettant par deſpit en la mort mon ſalut,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Que ie n'allaſſe lors la teſte la premiere,
Me ietter du Pont-neuf à bas en la riuiere.
Inſenſible, il me traine en la court du palais,
Où trouuant par hazard quelqu'vn de ſes valets,
Il l'appelle, & luy dit, hola, hau, Ladreuille,
Qu'on ne m'attende point, ie vay diſner en ville.
Dieu ſçait ſi ce propos me trauerſa l'eſprit!
Encor n'eſt-ce pas tout, il tire vn long eſcrit,
Que voyant ie fremy; lors, ſans cageollerie,
Monſieur, ie ne m'entends à la chicanerie,
Ce luy dis-ie, feignant l'auoir vû de trauers;
Auſſi n'en eſt-ce pas, ce ſont de meſchans vers,
(Ie connus qu'il eſtoit veritable à ſon dire,)
Que pour tuër le temps ie m'efforce d'eſcrire,
Et pour vn Courtiſan, quand vient l'occaſion,
Ie monſtre que j'en ſçay pour ma prouiſion.
Il lit, & ſe tournant bruſquement par la place,
Les Banquiers eſtonnez admiroient ſa grimace,
Et monſtroient, en riant, qu'ils ne luy euſſent pas,
Preſté ſur ſon minois quatre doubles ducats;
(Que j'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate.)
Ie l'eſcoute, & durant que l'oreille il me flate,
(Le bon Dieu ſçait commẽt) à chaque fin de vers,
Tout-expres ie diſois quelque mot de trauers.
Il pourſuit, nonobſtant, d'vne fureur plus grande,
Et ne ceſſa jamais qu'il n'euſt fait ſa legende;
Me voyant froidement ſes œuurẽs aduouër,
Il les ſerre, & ſe met luy-meſme à ſe louër: (ſe?
Donc pour vn Caualier n'eſt-ce pas quelque cho-
Mais, Monſieur, n'auez-vous iamais vû de ma proſe?
Moy de dire que ſi, tant ie craignois qu'il euſt
Quelque procés verbal qu'entendre il me faluſt.

Encore,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Encore, dites-moy en voſtre conſcience,
Pour vn qui n'a du-tout acquis nulle ſcience,
Cecy n'eſt-il pas rare? Il eſt vray, ſur ma foy,
Luy dis-ie ſouſriant; lors ſe tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe;
Doux comme vne eſpouſée, à la ioüe il me baiſe,
Puis me flattant l'eſpaule, il me fit librement,
L'honneur que d'approuuer mon petit iugement.
Apres ceſte careſſe, il rentre de plus belle,
Tantoſt il parle à l'vn, tantoſt l'autre l'appelle,
Touſiours nouueaux diſcours, & tant fut-il humain,
Que touſiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que ſans cela, i'ay l'ame ſi fragile,
Que le laiſſant du guet, j'euſſe pû faire gile:
Mais il me fut bien force, eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.
Quel heur ce m'euſt eſté, ſi ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez-luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet, à qui ce beau Maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là!
Honnorable défaite, heureuſe eſchapatoire!
Encore derechef me la falut-il boire.
Il vint à reparler deſſus le bruict qui court,
De la Reyne, du Roy, des Princes de la Court,
Que Paris eſt bien grand; que le Pont neuf s'acheue,
Si plus en paix qu'en guerre vn Empire s'eſleue?
Il vint à definir que c'eſtoit qu'Amitié,
Et tant d'autres vertus que c'en eſtoit pitié.
Mais il ne definit, tant il eſtoit nouice,
Que l'indiſcretion eſt vn ſi faſcheux vice:
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,

Que

Que de viure à la geſne auec vn indiſcret.
Tandis que ces diſcours me donnoient la torture,
Ie ſonde tous moyens pour voir ſi d'auenture,
Quelque bon accident euſt pu m'en retirer,
Et m'empeſcher, en fin de me deſeſperer.
Voyant vn Preſident, ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des procés, qu'il eſtoit neceſſaire
D'eſtre touſiours apres, ces Meſſieurs bonneter,
Qu'il ne laiſſaſt pour moy de les ſolliciter,
Quant à luy qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçauoit comme on perd ſon bien par negligence,
Où marche l'intereſt, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha! non, Monſieur, dit-il, i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que voſtre compagnie,
Et ſe mit auſſi-toſt ſur la ceremonie.
Moy qui n'ayme à debattre en ces fadêſes la,
Vn temps, ſans luy parler, ma langue vacila:
En fin ie me remets ſur les cageolleries,
Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,
Ce qu'au Louure on diſoit qu'il feroit auiourd'huy,
Qu'il deuroit ſe tenir touſiours auprés de luy;
Dieu ſçait combien alors il me dit de ſottiſes,
Parlant de ſes hauts faits, & de ſes vaillantiſes:
Qu'il auoit tant ſeruy, tant faict la faction,
Et n'auoit, cependant, aucune penſion;
Mais qu'il ſe conſoloit en ce qu'au moins l'Hiſtoire,
Cõme on faict ſon trauail, ne deſrobroit ſa gloire,
Et s'y mit ſi auant, que ie crus que mes iours
Deuoient pluſtoſt finir, que non pas ſon diſcours.
Mais, comme Dieu voulut, apres tant de demeure,

L'Hor-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

L'Horloge du Palais vint à frapper vnze heures,
Et luy, qui pour la ſouppe auoit l'eſprit ſubtil,
A quelle heure, Monſieur, voſtre oncle diſne-t-il?
Lors bien peu s'en falut, ſans plus long temps attendre,
Que de rage au gibet ie ne m'allaſſe pendre;
Encor l'euſſe-ie faict, eſtant deſeſperé;
Mais ie croy que le Ciel contre-moy coniuré,
Voulut que s'accompliſt ceſte auenture mienne,
Que me diſt, ieune enfant, vne Bohemienne;
Ni la peſte, la faim, la verolle, la tous,
La fiévre, les venins, les larrons, ni les lous,
Ne tueront ceſtuy-cy, mais l'importun langage
D'vn faſcheux; qu'il s'en garde, eſtant grand, s'il eſt ſage.
Comme il continuoit ceſte vieille chanſon,
Voicy venir quelqu'vn d'aſſez pauure façon,
Il ſe porte au deuant, luy parle, le cageolle:
Mais cét autre, à la fin, ſe monta de parole:
Monſieur, c'eſt trop long temps, tout ce que vous voudrez,
Voicy l'Arreſt ſigné, non, Monſieur, vous viendrez,
Quand vous ſerez dedans, vous ferez à partie.
Et moy, qui cependant n'eſtois de la partie,
I'eſquiue doucement, & m'en vais à grands pas,
La queuë en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur ſautant de ioye, & triſte d'apparence.
Depuis aux bons Sergens j'ay porté reuerence,
Cõme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que ie receuſſe vn iour le bien de mon ſalut.
Mais craignant d'encourir vers toy le meſme vice
Que ie blaſme en autruy, ie ſuis à ton ſervice,
Priant Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'vn importun, de froid, & de ſoucy.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEVR RAPIN.

SATYRE IX.

RApin, le Fauory d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier iour & nuict tu t'amuſes, (chanté,
Et que d'vn vers nombreux, non encore
Tu te fais vn chemin à l'immortalité,
Moy, qui n'ay ni l'eſprit, ni l'haleine aſſez forte
Pour te ſuiure de pres, & te ſeruir d'eſcorte,
Ie me contenteray, ſans me precipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouuant l'imiter.
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte,
De rendre cét hommage à chacun manifeſte,
Par ces vers i'en prens acte, afin que l'aduenir,
De moy, par ta vertu, ſe puiſſe ſouuenir,
Et que cette memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaicte eut en honneur la tiéne,
Et que ſi i'eus l'eſprit d'ignorance abbatu,
Ie l'eus au moins ſi bon, que i'aimay ta vertu;
Contraire à ces reſueurs, dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante
De reformer les vers, non les tiens ſeulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille, (le.
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont riẽ fait qui vail-
Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'vn apprentif,
Il auoit le cerueau fantaſtique, & retif,
Deſportes n'eſt pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releuez,
Qui du peuple auiourd'huy ne ſont pas approuuez.
Comment! nous faut-il donc, pour faire vne œuure grande, Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qui de la calomnie, & du temps ſe defende,
Qui trouue quelque place entre les bons Autheurs,
Parler comme à S. Iean parlent les Crocheteurs?
Encore ie le veux, pourueu qu'ils puiſſent faire,
Que ce beau ſçauoir entre en l'eſprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs ſeront Poëtes fameux,
Alors ſans me faſcher, ie parleray comme eux.
Penſent-ils des plus vieux offençant la memoire,
Par le meſpris d'autruy s'acquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot eſtrange, ou de trauers,
Prouuer qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers?
(Alors qu'vne œuure brille, & d'art & de ſcience,
La verve quelquesfois s'eſgaye en la licence.)
Il ſemble en leurs diſcours hautains & genereux,
Que le cheual volant n'ait piſſé que pour eux,
Que Phœbus à leur ton accorde ſa vielle,
Que la mouche du Grec leurs lévres emmielle,
Qu'ils ont ſeuls icy bas trouué la pie au nit,
Et que des hauts eſprits le leur eſt le zenit:
Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la connoiſſance,
Et diſent librement que leur experience
A rafiné les vers; fantaſtiques d'humeur,
Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tout-ſeuls du bien-dire ont trouué la methode,
Et que rien n'eſt parfaict, s'il n'eſt fait à leur mode.
Cependant leur ſçauoir ne s'eſtend ſeulement,
Qu'à regratter vn mot douteux au iugement, (gue,
Prendre garde qu'vn *qui* ne heurte vne diphthon-
Eſpier ſi des vers la ryme eſt breue ou longue,
Ou bien ſi la voyelle, à l'autre s'uniſſant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languiſſant:
Et

Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage,
Nul eſguillon diuin n'eſleue leur courage,
Ils rampent baſſement, foibles d'inuentions
Et n'oſent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer: car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la ryme & rymer de la proſe,
Que l'art lime, & relime, & polit de façon,
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon,
Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots enjoliuent leur phraſe,
Affectent des diſcours, qu'ils releuent par art,
Et peignent leurs defauts de couleurs, & de fard;
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les affiquets ſe rendent embellies,
Qui gentes en habits, doucettes en façons,
Parmi leur point-couppé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement auec affetterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flatterie:
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,
Leur viſage reluit de ceruſe & de peautre,
Propres en leur coiffure vn poil ne paſſe l'autre.
Où, ces diuins Eſprits, hautains, & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les ſens abreuués,
De verve & de fureur leur ouurage eſtincelle,
De leurs vers tout diuins la grace eſt naturelle,
Et ſont comme l'on voit la parfaicte beauté,
Qui contente de ſoy, laiſſe la nouueauté
Que l'art trouue au Palais, ou dans le blanc d'Eſpagne;
Rien que le naturel ſa grace n'accompagne,
Son front laué d'eau claire, eſclate d'vn beau tint,
De roſes & de lis la nature l'a peint,
Et laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices,

Les

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Les nonchalances ſont ſes plus grands artifices.
Or, Rapin, quãt à moi, ie n'ay point tant d'eſprit,
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'apprit,
Laiſſant là ces Docteurs que les Muſes inſtruiſent,
En des airs tout-nouueaux, & s'ils ſont comme ils diſent,
De ſes fautes vn liure auſſi gros que le ſien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muſe, à mordre ſi cuiſante,
Leur donra, comme à luy, dix mil eſcus de rente,
De l'honneur, de l'eſtime, & quand par l'Vniuers
Sur le luth de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtile auec le delectable,
Et qu'ils ſçauront rymer vne auſſi bonne table.
On fait en Italie vn conte aſſez plaiſant,
Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn Payſant,
Homme fort entendu, & ſuffiſant de teſte,
Comme on peut aiſément iuger par ſa requeſte;
S'en vint trouuer le Pape, & le voulut prier,
Que les Preſtres du temps ſe puſſent marier,
Afin, ce diſoit-il, que nous puiſſions nous autres,
Leurs femmes careſſer ainſi qu'ils font les noſtres.
Ainſi ſuis-ie d'auis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le iugement ſi clair, qu'ils facent vn ouurage
Riche d'inuentions, de ſens, & de langage,
Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſcris,
Et voir, comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien appris,
Qu'ils monſtrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere,
Leur âge defaudra pluſtoſt que la matiere.
Nous ſommes en vn ſiecle où le Prince eſt ſi grãd,
Que tout le monde entier, à peine le comprend,
Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de honte,
Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et comme de valeur noſtre Prince ſurmonte
Hercule, Ænée, Hector, qu'ils oſtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers:
Qu'ils compoſent vne œuure, on verra ſi leur liure
Apres mille & mille ans, ſera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie & le deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais, Rapin mon amy, c'eſt la vieille querelle.
L'homme le plus parfait a manque de ceruelle,
Et de ce grand defaut vient l'imbecillité,
Qui rend l'homme hautain, inſolent, effronté,
Et ſelon le ſubject qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suiuant ſon appetit il juge toute choſe.
Auſſi ſelon nos yeux, le Soleil eſt luiſant,
Moy-meſme, en ce diſcours, qui fais le ſuffiſant,
Ie me connois frappé, ſans le pouuoir comprendre,
Et de mon ver-coquin ie ne me puis defendre.
Sans iuger, nous iugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où, ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les brouïllars nous embrouïllent,
Et de liéures cornus le cerueau nous barbouïllent.
Philoſophes reſueurs, diſcourez hautement,
Sans bouger de la Terre allez au Firmament:
Faites que tout le Ciel branle à voſtre cadance,
Et peſez vos diſcours meſme dans ſa balance,
Connoiſſez les humeurs qu'il verſe deſſus nous,
Ce qui ſe fait deſſus, ce qui ſe fait deſſous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aimable peinture,
Quelle main ſur la terre en broye la couleur,
Leurs ſecrettes vertus, leurs degrez de chaleur,
Voyez germer à l'œil les ſemences du monde,
Allez mettre couuer les poiſſons dedans l'onde,

Deſchif-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Deſchiffrez les ſecrets de Nature & des Cieux,
Voſtre raiſon vous trõpe, auſſi bien que vos yeux.
Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moy-meſme vne Satyre,
N'eſtimer rien de vray, qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Viure, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos qui chaſſe l'ignorance,
Ce qu'on void hors de luy n'eſt que ſotte apparẽce,
Piperie, artifice; encore, ô cruauté
Des hommes, & du temps! noſtre meſchançeté
S'en ſert aux paſſions, & deſſous vne aumuſſe,
L'ambition, l'amour, l'auarice ſe muſſe:
L'on ſe couure d'vn froc pour tromper les ialoux,
Les Téples auiourd'huy ſeruent aux rendez-vous;
Derriere les pilliers on oit mainte ſornette,
Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette,
On doit rendre, ſuiuant & le temps, & le lieu,
Ce qu'on doit à Ceſar, & ce qu'on doit à Dieu;
Et quant aux appetits de la ſottiſe humaine,
Cõme vn hõme ſans gouſt, ie les ayme ſans peine;
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons, ſelon la paſſion.
Le ſoldat aujourd'huy ne reſue que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer ſa terre:
L'auare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas,
L'amant iuge ſa Dame vn chef-d'œuure icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la faſſe belle,
Qu'elle ente en ſon palais ſes dẽts tous les matins,
Qu'elle doiue ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil dés le ſoir friſé dans la boutique,
Cõme vn caſque au matin, ſur ſa teſte s'applique;
Qu'elle ait, comme vn piquier, le corſelet au dos,
Qu'à grand peine ſa peau puiſſe couurir ſes os,
Et tout ce qui de iour la fait voir ſi doucette,
La

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

La nuit comme en depoſt ſoit deſſous la toillette;
Son eſprit vlcéré iuge en ſa paſſion,
Que ſon teint fait la nique à la perfection.
Le Soldat tout-ainſi pour la guerre ſoupire,
Iour & nuit il y penſe, & touſiours la deſire,
Il ne reſue la nuit que carnage, & que ſang,
Sa pique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flanc,
Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe,
Que forçant vn chaſteau tout eſt de bonne priſe,
Il ſe plaiſt aux treſors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'auare, d'autre part, n'aime que la richeſſe,
C'eſt ſon Roy, ſa faueur, ſa Cour & ſa maiſtreſſe.
Nul obiect ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a, plus il eſt indigent.
Le Payſant, d'autre ſoin ſe ſent l'ame embraſée;
Ainſi l'humanité ſottement abuſée,
Court à ſes appetits qui l'aueuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux, ſi ne voit-elle rien,
Nul chois hors de ſon gouſt ne regle ſon enuie,
Mais s'aheurte où ſans plus quelque appas la conuie,
Selon ſon appetit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouue bon ſeulement ce qui plaiſt.
O debile raiſon! où eſt ores ta bride?
Où ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide?
Contre les paſſions trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouuent, courtiſane, apres elle tu cours,
Et ſauourant l'appas qui ton ame enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne vois que par elle.
De là vient qu'vn chacun meſmes en ſon defaut
Penſe auoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,
Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la Nature,
Que le ſens: car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raiſons,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qui reiglons nos eſprits par les comparaiſons
D'vne choſe auec l'autre, eſpluchons de la vie
L'action qui doit eſtre ou blaſmée, ou ſuiuie,
Qui criblons le diſcours, au chois ſe variant,
D'auec la fauſſeté, la verité triant,
Tant que l'homme le peut, qui formons nos courages
Aux moules ſi parfaits de ces grands perſonnages,
Qui depuis deux mille ans ont acquis le credit,
Qu'en vers rien n'eſt parfaict que ce qu'ils en ont dit;
Deuons-nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle,
Que ces clercs déuoyez forment en leur ceruelle,
Laiſſer légérement la vieille opinion,
Et ſuiuant leur aduis croire à leur paſſion?
Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles,
Reſſuſciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourrois pas croire à leur verité;
En toute opinion ie fuy la nouueauté;
Auſſi doit-on pluſtoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuiure des nouueaux les nouuelles chimeres;
De meſme, en l'art diuin de la Muſe, doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'à l'eſprit de Platon.
Mais, Rapin, à leur gouſt ſi les vieux ſont profanes,
Si Virgile, le Taſſe, & Ronſard, ſont des aſnes,
Sans perdre en ces diſcours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, & mangeons des chardons.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SATYRE X.

CE mouuement de temps peu connu des humains,
Qui trompe noſtre eſpoir, noſtre eſprit, & nos mains,
Cheuelu ſur le front, & chauue par derriere,
N'eſt pas de ces oyſeaux qu'on préd à la pentiere;
Non plus que ce milieu des vieux tant debatu,
Où l'on mit par deſpit à l'abry la Vertu,
N'eſt vn ſiege vacquant au premier qui l'occupe,
Souuent le plus matois ne paſſe que pour dupe:
Ou par le iugement il faut perdre le temps,
A choiſir dans les mœurs ce milieu que i'entends.
Or i'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine,
Qui ne veut, ou ne peut ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude vn lourdaut plus adroict.
Mais ie n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy meſme ſe gratte,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel,
Se va préconiſant couſin de l'Arc-en Ciel;
Qui baillent pour raiſons des chanſons, & des bourdes,
Et, tout-ſages qu'ils ſont, font les fautes plus lourdes,
Et pour ſçauoir gloſer ſur le Magnificat,
Tranchent en leurs diſcours de l'eſprit delicat,
Contrôllent vn chacun, & par apoſtaſie,
Veulent paraphraſer deſſus la fantaiſie;
Auſſi leur bien ne ſert qu'a monſtrer le defaut,
Et ſemblent ſe baigner, quand on chante tout haut
Qu'ils ont ſi bon cerueau, qu'il n'eſt point de ſottiſe,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Dont par raiſon d'Eſtat leur eſprit ne s'aduiſe.
Or il ne me chaudroit, inſenſez, ou prudens,
Qu'ils fiſſent, à leurs frais, Meſſieurs les Intendans,
A chaque bout de champ, ſi ſous ombre de chére,
Il ne m'en faloit point payer la folle enchére.
Vn de ces iours derniers, par des lieux deſtour-
Ie m'en allois reſuant le manteau ſur le nez, (nez,
L'ame bizarrement de vapeurs occuppée,
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pipée:
En ces ſonges profonds où flottoit mon eſprit,
Vn homme par la main haſardément me prit,
Ainſi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'o-
reille,
Quand on veut qu'à minuict en ſurſaut il s'eſ-
ueille:
Ie paſſe outre d'aguet, ſans en faire ſemblant,
Et m'en vais à grands pas, tout-froid, & tout-
tremblant:
Craignant de faire encore, auec ma patience,
Des ſottiſes d'autruy nouuelle penitence.
Tout courtois il me ſuit, & d'vn parler remis,
Quoy, Mõſieur, eſt-ce ainſi qu'on traitte ſes amis?
Ie m'arreſte, contraint, d'vne façon confuſe,
Grondant entre mes dents, ie barbote vne excuſe:
De vous dire ſon nom, il ne guérit de rien,
Et vous iure au ſurplus, qu'il eſt homme de bien,
Que ſon cœur conuoiteux d'ambition ne créue,
Et pour ſes factions qu'il n'ira point en Gréue,
Car il aime la France, & ne ſouffriroit point,
Le bon ſeigneur qu'il eſt, qu'on la miſt en pour-
point;
Au compas du deuoir il regle ſon courage,
Et ne laiſſe en depoſt pourtant ſon aduantage,
Selon le temps il met ſes partis en auant,
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le deuant,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et dans la gallerie, encor que tu luy parles,
Il te laiſſe au Poy Iean, & s'en court au Roy Charles,
Meſme aux plus auancez demande le pourquoy,
Il ſe met ſur vn pied, & ſur le quant à moy,
Et ſeroit bien faſché, le Prince aſſis à table,
Qu'vn autre en fuſt plus pres, ou fiſt plus l'agreable.
Et plus ſuffiſamment, entrant ſur le deuis,
Fiſt mieux le Philoſophe, ou diſt mieux ſon aduis.
Et de chiens, & d'oyſeaux, euſt plus d'expérience,
Ou qu'il decidaſt mieux vn cas de conſcience;
Puis dites, comme vn ſot, qu'il eſt ſans paſſion,
Sans gloſer plus auant ſur ſa perfection!
Auec maints hauts diſcours, de chiens, d'oyſeaux, de bottes,
Que les valets de pied ſont fort ſujets aux crottes,
Pour bien faire du pain, qu'il faut bien enfourner,
Si Dom Pedre eſt venu, qu'il s'en peut retourner;
Le Ciel nous fit ce bien qu'encor d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au logis où ce Monſieur demeure,
Où, ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dit, vous ſoyez, Monſieur, le bien venu.
Apres quelques propos, ſans propos, & ſans ſuite,
Auec vn froid adieu ie minutte ma fuite,
Plus de peur d'accident, que de diſcretion;
Il commence vn ſermon de ſon affection,
Me rit, me prend, m'embraſſe, auec ceremonie,
Quoy! vous ennuyez-vous en noſtre compagnie?
Non, non, ma foy, dit-il, il n'ira pas ainſi,
Et puis que ie vous tiens, vous ſoupperez icy;
Ie m'excuſe, il me force, ô Dieux! quelle injuſtice!
Alors, mais las trop tard! ie connus mon ſupplice:

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Mais pour l'auoir connu, ie ne pûs l'eſuiter,
Tant le deſtin ſe plaiſt à me perſecuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'eſtourdy vn ſot fait à la fourche,
Qui pour nous ſaluër laiſſant choir ſon chapeau,
Fit comme vn entre-chat auec vn eſcabeau,
Trebuchant par le cul, s'en va deuant derriere,
Et grondant, ſe faſcha qu'on eſtoit ſans lumiere:
Pour nous faire ſans rire aualler ce beau ſaut,
Le Monſieur ſur la veuë excuſe ce defaut,
Que les gens de ſçauoir ont la viſiere tendre;
L'autre, ſe releuant, deuers nous ſe vient rendre;
Moins honteux d'eſtre cheu que de s'eſtre dreſſé,
Et luy demanda-t-il, s'il s'eſtoit point bleſſé?
Apres mille diſcours dignes d'vn grand volume,
On appelle vn valet, la chandelle s'allume:
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et ſuis parmy ces gens comme vn homme ſans vert,
Qui fait en rechignant auſſi maigre viſage,
Qu'vn renard que Martin porte au Louure en ſa cage.
Vn long-temps ſans parler ie regorgeois d'ennuy:
Mais n'eſtant point garend des ſottiſes d'autruy,
Ie creus qu'il me faloit d'vne mauuaiſe affaire,
En prendre ſeulement ce qui m'en pouuoit plaire.
Ainſi conſiderant ces hommes & leurs ſoins,
Si ie n'en diſois mot, ie n'en penſois pas moins,
Et iugeay ce lourdaut, à ſon nez autentique,
Que c'eſtoit vn Pedant, animal domeſtique,
De qui la mine rogue, & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les ſourcils touffus,
Faiſoient par leur ſçauoir, comme il faiſoit entendre,

La

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

La figue ſur le nez au Pedant d'Alexandre.
Lors ie fus aſſeuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'eſt plus Courtiſan de la Cour ſi recreu,
Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoy qu'il vaille,
Vn Poëte, vn Aſtrologue, ou quelque Pedantaille,
Qui durant ſes amours, auec ſon bel eſprit,
Couche de ſes faueurs l'hiſtoire par eſcrit,
Maintenant que l'on voit, & que je vous veux dire,
Tout ce qui ſe fit là, digne d'vne Satyre.
Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau,
Si ie ne luy donnois quelque traict de pinceau :
Mais eſtant mauuais peintre, ainſi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroite;
O Muſe! ie t'inuoque, emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laiſſe-moy-là Phœbus chercher ſon aduenture,
Laiſſe-moy ſon B mol, prend la clef de Nature,
Et vien, ſimple, ſans fard, nuë, & ſans ornement,
Pour accorder ma fluſte auec ton inſtrument.
Dy-moy comme ſa race, autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où naſquit dix Catons, & quatre-vingts Preteurs,
Sans les Hiſtoriens, & tous les Orateurs:
Mais non, venons à luy, dont la mauſſade mine,
Reſſemble vn de ces Dieux des couteaux de la Chine,
Et dont les beaux diſcours plaiſamment eſtourdis,
Feroient creuer de rire vn ſainct de Paradis.
Son teint iaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au diable, & ceruſe, & pomade,
Et n'eſt blanc en Eſpagne, à qui ce Cormoran

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran,
Ses yeux bordez de rouge, eſgarez ſembloiẽt eſtre,
L'vn à Mont-martre, & l'autre au chaſteau de Biſ-
ſeſtre:
Toutesfois, redreſſant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieuneſſe au chemin de vertu.
Son nez, haut releué, ſembloit faire la nique,
A l'Ouide Naſon, au Scipion Naſique,
Où maints rubis balais, tout rougiſſans de vin,
Monſtroient vn HAC ITVR à la pomme de pin:
Et preſchant la vendange aſſeuroient en leur
trongne, urongne:
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieil y-
Sa bouche eſt groſſe, torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle la d'Alizon, qui retordant du fil,
Fait la mouë aux paſſans, & feconde en grimace,
Baue comme au printemps vne vieille limace;
Vn rateau mal rangé, pour ſes dens paroiſſoit,
Où le chãcre & la rouïlle en monceaux s'amaſſoit,
Dont pour lors ie conneus grondant quelques pa-
roles,
Qu'expert il en ſçauoit creuer ſes éuerolles,
Qui me fit bien iuger qu'aux veilles des bons
iours,
Il en ſouloit rogner ſes ongles de velours.
Sa barbe, ſur ſa iouë eſparſe à l'aduenture,
Où l'art eſt en colere auecque la nature,
En boſquets s'eſleuoit, où certains animaux,
Qui des pieds non des mains, luy faiſoient mille
maux.
Quant au reſte du corps, il eſt de telle ſorte,
Qu'il ſemble que ſes reins & ſon eſpaule torte
Faſſent guerre à ſa teſte, & par rebellion,
Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pelion.
Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qui ne ſuiue au galop la trace du viſage.
Pour ſa robbe, elle fut autre qu'elle n'eſtoit,
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit:
Mais touſiours recouſant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle:
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé,
Qui ſurueſcut au temps qui l'auoit conſommé;
Vne teigne affamée eſtoit ſur ſes eſpaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules:
Les pieces & les trous ſemez de tous coſtez,
Repreſentoient les bourgs, les monts, & les citez:
Les filets ſeparez, qui ſe tenoient à peine,
Imitoient les ruiſſeaux coulans dans vne plaine,
Les Alpes, en iurant, luy grimpoient au collet,
Et Sauoy', qui plus bas ne pend qu'à vn filet.
Les puces, & les poux, & telle autre canaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille;
Qui les places d'autruy par armes vſurpant,
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe illuſtre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable:
Mais vn qui pour vn temps ſuiuit l'arriere-
ban,
Quand en premiere nopce, il ſeruit de caban
Au Chroniqueur Turpin, lors que par la campa-
gne,
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne;
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honnorable, ainſi que ſes iartieres,
Furent, d'vn drap du ſeau, mais i'entends des li-
zieres,
Qui chez maint couſturier iouërent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet.
Vn mouchoir & des gands, auec ignominie,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloient, en lambeaux,
Crier, en ſe mocquant, vieux linges, vieux drapeaux.
De l'autre, brimballoit vne clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage, en magnifique arroy,
Marchant *pedetentim*, s'en vint iuſques à moy,
Qui ſentis à ſon nez, à ſes levres décloſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.
Il me parle Latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court:
Qu'il a pour enſeigner vne belle maniere,
Qu'en ſon globe il a vû la matiere prémiere,
Qu'Epicure eſt yurongne, Hippocrate vn bourreau,
Que Bartole & Iaſon ignorent le barreau:
Que Virgile eſt paſſable, encor qu'en quelques pages
Il meritaſt au Louure eſtre chiflé des Pages;
Que Pline eſt inegal, Terence un peu ioly;
Mais ſur-tout il eſtime vn langage poly.
Ainſi ſur chaque Autheur il trouue dequoy mordre,
L'vn n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre,
L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit:
Or' il vous prend Macrobe, & luy donne le foit;
Ciceron, il s'en taiſt, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la pedanterie;
Quant à ſon iugement, il eſt plus que parfaict,
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.
Par hazard diſputant, ſi quelqu'vn luy replique,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et qu'il ſoit à *quia*, vous eſtes heretique,
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne ſçauez point
Ce qu'en mon manuſcrit i'ay noté ſur ce point.
Comme il n'eſt rien de ſimple, auſſi rien n'eſt durable,
De pauure on deuient riche, & d'heureux miſerable,
Tout ſe change; qui fit qu'on changea de diſcours,
Apres maint entretien, maints tours, & maints retours,
Vn valet, ſe leuant le chapeau de la teſte,
Nous vint dire tout-haut que la ſouppe eſtoit preſte;
Ie connus qu'il eſt vray ce qu'Homere en eſcrit,
Qu'il n'eſt rien qui ſi fort nous reſueille l'eſprit,
Car i'eus au ſon des plats l'ame plus alterée,
Que ne l'auroit vn chien au ſon de la curée:
Mais comme vn iour d'Eſté où le Soleil reluit,
Ma ioye en moins d'vn rien comme vn eclair s'enfuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lievre par l'oreille:
Et comme en vne monſtre où les paſſe-volans,
Pour ſe monſtrer ſoldats ſont les plus inſolens;
Ainſi, parmy ces gens, vn gros valet d'eſtable,
Glorieux de porter les plats deſſus la table,
D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra ſeruiette au bras, & fricaſſée en main,
Et ſans reſpect du lieu, du Docteur, ni des ſauſſes,
Heurtant table & treteaux, verſa tout ſur mes chauſſes:
On le tance, il s'excuſe, & moy tout réſolu,
Puis-qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainſi voulu,
Ie tourne en raillerie un ſi faſcheux myſtere:

De

De ſorte que Monſieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on ſe laue, & chacun en ſon rang
Se met dans vne chaiſe, ou s'aſſied ſur vn banc,
Suiuant ou ſon merite, ou ſa charge, ou ſa race,
Des niais, ſans prier, ie me mets en la place,
Où i'eſtois reſolu, faiſant autant que trois,
De boire & de manger, comme aux veilles des Rois:
Mais à ſi beau deſſein defaillant la matiere,
Ie fus enfin contraint de ronger ma litiere,
Comme vn aſne affamé qui n'a chardon ni foin,
N'ayant pour lors dequoy me ſaouler au beſoin.
Or entre tous ceux-la qui ſe mirent à table,
Il ne s'en treuua point qui ne fuſt remarquable,
Et qui ſans eſplucher n'auallaſt l'Eperlan,
L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan:
L'autre eſtoit des ſuiuants de Madame Lipée;
Et l'autre cheualier de la petite eſpée;
Et le plus ſainct d'entr'eux (ſauf le droict du cordeau)
Viuoit au cabaret, pour mourir au bordeau.
En forme d'eſchiquier les plats rangez ſur table,
N'auoient ni le maintien, ni la grace accoſtable,
Et bien que nos diſneurs mangeaſſent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens:
Mon Docteur de Meneſtre en ſa mine altérée,
Auoit deux fois autant de mains que Briarée,
Et n'eſtoit, quel qu'il fuſt, morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'euſt vn eſchec & mat.
D'où i'appris en la cuite, auſſi bien qu'en la cruë,
Que l'ame ſe laiſſoit piper comme vne gruë,
Et qu'aux plats, comme au lict, auec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité,

Deuant

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Deuant-moy iuſtement on plante vn grand potage,
D'où les mouches à ieun ſe ſauuoient à la nage:
Le brouët eſtoit maigre, & n'eſt Noſtradamus,
Qui l'Aſtrolabe en main, ne demeuraſt camus,
Si par galanterie, ou par ſotiſe expreſſe,
Il y penſoit trouuer vne eſtoile de greſle:
Pour moy ſi i'euſſe eſté ſur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit ſi bien le vent,
Quand S. Marc s'habilla des enſeignes de Thrace,
Ie l'accomparerois au golphe de Patraſſe,
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts,
Les mouches qui flottoient en guiſe de ſoldars,
Qui morts, ſembloient encor dãs les ondes ſalées,
Embraſſer les charbons des galéres bruſlées.
I'oy, ce ſemble, quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs,
Qui d'eſtoc & de taille eſtrillent les autheurs,
Dire que cette exemple eſt fort mal aſſortie;
Homere, & non pas moy, t'en doit la garentie,
Qui dedans ſes eſcrits, en de certains effects,
Les compare, peut-eſtre, auſſi mal que ie faicts.
Mais retournons à table, où l'eſclanche en cruelle,
Des dents & du chalan ſeparoit la querelle,
Et ſur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn meſtier,
Gliſſoit de main en main, où ſans perdre aduantage,
Ebréchant le couſteau, teſmoignoit ſon courage:
Et durant que Brebis elle fut parmy-nous,
Elle ſceut brauement ſe défendre des loups,
Et de ſe conſeruer elle mit ſi bon ordre,
Que morte de vieilleſſe elle ne ſçauoit mordre:
A quoy, glouton oyſeau, du ventre renaiſſant

Du

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Du fils du bon Iapet, te vas-tu repaiſſant?
Aſſez, & trop long-temps, ſon poulmon tu gourmandes,
La faim ſe renouuelle au change des viandes:
Laiſſant là ce larron, viens icy deſormais,
Où la tripaille eſt frite en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin, Damoiſelle famine,
Auec ſon nez hectique, & ſa mourante mine,
Ainſi que la cherté par Edict l'ordonna,
Faiſoit vn beau diſcours deſſus la Lezina,
Et nous torchant le bec, alléguoit Simonide,
Qui dict, pour eſtre ſain, qu'il faut maſcher à vuide.
Au reſte, à manger peu, Monſieur beuuoit d'autant,
Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant,
Et ſe faſchoit qu'vn Iean, bleſſé de la Logique,
Luy barbouïlloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique.
Eſmiant, quant à moy, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois,
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur, comme l'on dict, de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſez,
Sçachant qu'il en faloit payer les pots caſſez;
De rage ſans parler ie m'en mordois la levre,
Et n'eſt Iob, de deſpit qui n'en euſt pris la chevre;
Car vn limier boiteux de galles damaſſé,
Qu'on auoit d'huyle chaude, & de ſoufre graiſſé,
Ainſi comme vn verrat enueloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout: de meſme en pareil cas
Ce rogneux las d'aller ſe frottoit à mes bas,
Et fuſt pour eſtriller ſes galles & ſes crottes,
De ſa grace il graiſſa mes chauſſes pour mes bottes,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

En ſi digne façon, que le frippier Martin,
Auec ſa male-tache y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le Monſieur, ſon pedant à ſon aide reclame,
Pour ſoudre l'argument, quand d'vn ſçauant parler,
Il eſt, qui faict la mouë aux chimeres en l'air;
Le pedant, tout fumeux de vin & de doctrine,
Reſpond Dieu ſçait comment; le bon Iean ſe mutine,
Et ſembloit que la gloire en ce gentil aſſaut,
Fuſt à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut;
Ne croyez en parlant, que l'vn ou l'autre dorme,
Comment! voſtre argument, dit l'vn, n'eſt pas en forme,
L'autre, tout hors du ſens, mais c'eſt vous, malautru,
Qui faites le ſçauant, & n'eſtes pas congru:
L'autre, Monſieur le ſot, ie vous feray bien taire:
Quoy! comment? eſt-ce ainſi qu'on frappe Deſpautere?
Quelle incongruité! vous mentez par les dents;
Mais vous: ainſi ces gens à ſe picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui caſſe le muſeau, qui ſon riual éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne aſſiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn eſcabeau.
L'vn fait plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'oſe,
Et penſe, en les voyant, voir la Metamorphoſe
Où les Centaures ſaouls, au bourg Athracien,
Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien,
Et, cornus, du bon pere encorner le Lapithe,
Qui leur fit à la fin enfiler la guerite,

Quand

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Quand auecque des plats, des treteaux, des tiſons,
Par force les chaſſant my-morts de ſes maiſons,
Il les fit gentiment, apres la tragedie,
De cheuaux deuenir gros aſnes d'Arcadie.
Nos gens en ce combat n'eſtoient moins inhumains
Car chacun s'eſcrimoit & des pieds & des mains,
Et, comme eux, tout-ſanglans en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglée en main leur mit des armes:
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur, haraut:
Le Monſieur dit, tout beau; l'on appelle Giraut;
A ce nom, voiant l'homme, & ſa gentille trongne,
En memoire auſſi-toſt me tomba la Gaſcongne,
Ie cours à mon manteau, ie deſcends l'eſcalier,
Et laiſſe, auec ces gens, Monſieur le Cheualier,
Qui vouloit mettre barre entre ceſte canaille.
Ainſi, ſans coup férir, ie ſors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ni ſans faire autre bruit;
Croyez qu'il n'eſtoit pas *ô nuict, jalouſe nuict* !
Car il ſembloit qu'on euſt aueuglé la Nature,
Et faiſoit vn noir brun d'auſſi bonne teinture
Que iamais on en vit ſortir des Gobelins,
Argus pouuoit paſſer pour vn des quinze-vingts;
Qui pis eſt, il pluuoit d'vne telle maniere,
Que les reins, par deſpit, me ſeruoient de goutiere:
Et du haut des maiſons tomboit vn tel degout,
Que les chiens altérez pouuoient boire debout.
Alors me remettant ſur ma philoſophie,
Ie trouue qu'en ce monde il eſt ſot qui ſe fie,
Et ſe laiſſe conduire, & quant aux Courtiſans,
Qui doucets, & gentis, font tant les ſuffiſans,
Ie trouue, les mettant en meſme patenoſtre,
Que le plus ſot d'entr'eux eſt auſſi ſot qu'vn autre;
Mais

Mais pource qu'eſtant là, ie n'eſtois dans le grain,
Auſſi que mon manteau la nuict craint le ſerain,
Voyant que mon logis eſtoit loin, & peut-eſtre,
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiſtre,
Pour euiter la pluye, à l'abry de l'auuent,
I'allois doublant le pas cõme vn qui fend le vent,
Quand bronchant lourdement en vn mauuais paſſage,
Le Ciel me fit iouër vn autre perſonnage :
Car heurtant vne porte en penſant m'accoter,
Ainſi qu'elle obeït, ie vins à culbuter,
Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay ſur le ventre;
On demande que c'eſt; ie me releue, i'entre,
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graiſſez ne faiſoient aucun bruict,
Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere,
Vouloit monſtrer enſemble & cacher la lumiere:
I'y ſuis, ie le voy bien, ie parle, l'on reſpond;
Où, ſans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord, le monde ie contemple,
Et me trouue en vn lieu de fort mauuais exemple:
Toutesfois il faloit en ce plaiſant mal-heur,
Mettre, pour me ſauuer, en danger mon honneur.
Puis donc que ie ſuis là, & qu'il eſt prés d'vne heure,
N'eſperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laiſſe en repos, iuſques à quelques iours,
Que, ſans parler Phœbus, ie feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon aiſe,
Ie tombe par mal-heur de la poiſle en la braiſe.

SATY-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SATYRE XI.

SVITTE.

VOYEZ que c'eſt du monde, & des choſes humaines,
Touſiours à nouueaux maux naiſſent nouuelles peines,
Et ne m'ont les deſtins, à mon dam trop conſtans,
Iamais apres la pluye enuoyé le beau temps;
Eſtant né pour ſouffrir, ce qui me reconforte,
C'eſt que ſans murmurer la douleur ie ſupporte,
Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie ſuis,
Que ie fais en riant bon Viſage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant, ie nazarde la Lune,
Et voy, ſans me troubler, l'vne & l'autre fortune,
Pour lors bien m'en valut: car contre ces aſſauts,
Qui ſont, lors que i'y penſe, encor que ie treſſauts,
Petrarque, & ſon remede, y perdant ſa rondache,
En euſt de mariſſon pleuré comme vne vache.
Outre que de l'obiect la puiſſance s'eſmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'eſtre Iean qui ne peut,
Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſueille,
Qui Ribaut, ne me priſt ailleurs que par l'oreille;
Entré donc que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en amour d'autant plus agreable,
Ma bourſe deſliant, ie mis piece ſur table,
Et gueriſſant leur mal du premier appareil,
Ie fis dans vn eſcu reluire le Soleil.
De nuict deſſus leur front la ioye eſtincelante,
Monſtroit en ſon midy que l'ame eſtoit contente,
Deſlors pour me ſeruir chacun ſe tenoit preſt,
Et murmuroient tout bas, l'honneſte homme que c'eſt! Toutes,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me
plaire,
L'on allume du feu, dont i'auois bien affaire,
Ie m'approche, me sieds, & m'aydant au besoin,
Ia tout appriuoisé ie mange sur le poin,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez comme des araignées,
Chacune sur le cul au foyer s'accroupit,
Et sembloient, se plaignant, marmoter par despit;
L'vne comme vn fantosme, affreusement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque Tragedie;
L'autre, vne Egyptienne, en qui les rides font
Contre-escarpes, rampars, & fossez sur le front;
L'autre, qui de soy mesme estoit diminutiue,
Ressembloit transparente vne lanterne viue,
Dont quelque Paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, guenuches, elefans,
Chiens, Chats, Lievres, Renards, & mainte estrange beste,
Courent l'vne apres l'autre; ainsi dedans sa teste,
Voyoit on clairement au trauers de ses os,
Ce dont la fantasie animoit ses propos,
Le regret du passé, du present la misere,
La peur de l'aduenir, & tout ce qu'elle espere
Des biens que l'hypochondre en ses vapeurs permet,
Quand l'humeur, ou le vin, luy barbouïllent l'armet;
L'vne se plaint des reins, & l'autre d'vn cautere;
L'autre du mal des dents, & comme en grand mystere,
Auec trois brins de sauge, vne figue d'antan,
Vn va-t'en, si tu peux; vn si tu peux, va-t'en,
Escrit en peau d'oignon, entouroit sa maschoire,
Et toutes, pour guérir, se reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'honneur & de
vertu,
Ou

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'eſtoit mal de ſainct, ou de fievre quartaine:
Mais je ſçay bien qu'il n'eſt ſoldat ni capitaine,
Soit de gens de cheual, ou ſoit de gens de pié;
Qui dans la Charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denis ſçauant en la ſculpture,
Fiſt-il, auec ſon art, quinaude la Nature,
Ou comme Michel-ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire, auec tous ſes efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant, à cét effect, non l'art, mais la matiere.
En tout elles n'auoient ſeulement que deux yeux,
Encore bien fleſtris, rouges & chaſſieux,
Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche, (touche;
Qui, durant qu'il fait vent, branlent ſans qu'on les
Pour le reſte, il eſtoit comme il plaiſoit à Dieu,
En elles, la ſanté n'auoit ni feu, ny lieu:
Et chacune, à part ſoy, repreſentoit l'idole,
Des fievrés, de la peſte, & de l'orde verolle.
A ce piteux ſpectacle, il faut dire le vray,
I'eus vne telle horreur, que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'eſt rien au monde qui guériſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.
Toute choſe depuis me fut à contre-cœur,
Bien que d'vn cabinet ſortiſt vn petit cœur,
Auec ſon chaperon, ſa mine de poupée,
Diſant, j'ay ſi grand peur de ces hommes d'eſpée,
Que ſi ie n'euſſe vû qu'eſtiez vn Financier,
Ie me fuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire.
Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apothiquaire;
Sur tout, viue l'amour; & bran pour les Sergens.
Ardez, voire, c'eſt-mon, ie me connois en gens,
Vous

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

us eſtes, ie voy bien, grand abbateur de quilles;
ais, au reſte, honneſte-homme, & payez bien les
filles,
nnoiſſez-vous? mais non, ie n'oſe le nommer,
a foy, c'eſt vn braue homme, & bien digne d'ai-
mer,
ſent touſiours ſi bon; mais quoy! vous l'iriez
(dire.
rendant, de deſpit il ſemble qu'on me tire
r la queuë vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
e griffes & de dents, mille alibis forains:
omme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
e rage ie maugrée & le mien & le voſtre.
le noble vilain qui m'auoit attrapé:
ais, Monſieur, me dit-elle, auriez vous point
ſouppé?
vous pri' notez l'heure; & bien, que vous en
ſemble,
ſtes-vous pas d'auis que nous couchions en-
ſemble?
ſoy, crotté iuſqu'au cul, & mouïllé juſqu'aux os,
ui n'auois dans le lict beſoin que de repos,
faillis à me pendre, oyant que ceſte Lice,
ffrontément ainſi me preſentoit la lice.
n parle de dormir, i'y conſens à regret,
a Dame du logis me mene au lieu ſecret,
llant on m'entretient de Ieanne, & de Macette,
ar le vray Dieu que Ieanne eſtoit & claire, &
nette,
laire comme vn baſſin, nette comme vn denier,
u reſte, fors Monſieur, que i'eſtois le premier,
our elle qu'elle eſtoit niepce de Dame Auoye,
u'elle feroit pour moy de la fauſſe monnoye,
u'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy,
t qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy;
ſtourdy de caquet, ie faignois de la croire,

Nous

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Nous montons, & montans, d'vn c'eſt mon, & d'vn voire,
Doucement en riant i'apointois nos proces;
La montée eſtoit torte, & de faſcheux acces,
Tout branloit deſſous-nous iuſqu'au dernier eſtage,
D'eſchelle en eſchelon, comme vn linot en cage,
Il faloit ſauteller, & des pieds s'approcher,
Ainſi comme vne chevre en grimpant vn rocher.
Apres cent ſoubre-ſauts nous vinſmes en la chambre,
Qui n'auoit pas le gouſt de muſc, ciuette, ou d'ambre,
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour ſerrure autre engin qu'vn crochet,
Six douues de poinçon ſeruoient d'ais, & de barre,
Qui bâillant grimaſſoient d'vne façon bizarre,
Et pour ſe reprouuer de mauuais entretien,
Chacune, par grandeur, ſe tenoit ſur le ſien,
Et loin l'une de l'autre en leur mine alterée,
Monſtroient leur ſaincte vie eſtroite & retirée.
Or, comme il pleuſt au Ciel, en trois doubles plié,
Entrant ie me heurtay la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere, eſtourdy de ma cheute,
Et du haut iuſqu'au bas ie fis la cullebutte,
De la teſte & du cul contant chaque degré,
Puis-que Dieu le voulut, ie prins le tout à gré;
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par ie ne ſçay quel trou, ie luy vis iuſqu'à l'ame,
Qui fit en ce beau ſault, m'eſclatant cõme vn fou,
Que ie prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,

Car

Car la noſtre en tombant, de frayeur eſtoit morte:
Dieu ſçait comme on la vid & derriere, & deuant,
Le nez ſur les carreaux, & le feſſier au vent,
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine;
Cependant, de ſon long, ſans poulx, & ſans haleine,
Le muſeau vermoulu, le nez eſcarbouïllé,
Le viſage, de poudre & de ſang tout ſouïllé,
Sa teſte deſcouuerte, où l'on ne ſçait que tondre,
Et lors qu'on luy parloit, qui ne pouuoit repondre,
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'vn coſté, de l'autre ſon toquet.
En ce plaiſant mal-heur, ie ne ſçaurois vous dire,
S'il en faloit pleurer, ou s'il en faloit rire.
Apres cét accident, trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend, & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant, en vn rien, ſa douleur en furie,
Dict à Ieanne, mettant la main ſur le roignon,
C'eſt, mal-heureuſe, toy, qui mé portes guignon:
A d'autres beaux diſcours la colere la porte,
Tant que Macette peut, elle la reconforte:
Cependant, ie la laiſſe, & la chandelle en main,
Regrimpant l'eſcalier, ie ſuy mon vieux deſſein:
I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn ſuperbe Monarque;
Eſtant là, ie furette aux recoins plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie ſceuſſe le deſpit dont l'ame eſt forcenée,
Lors que trop curieuſe ou trop endemenée,
Raudant de tous coſtez, & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or, en premier item, ſous mes pieds ie rencontre
Vn chaudron ebreſché, la bourſe d'une monſtre,

Quatre

Quatre boëttes d'vnguent, vne d'alun bruſlé,
Deux gands deſpariez, vn manchon tout pelé,
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau ſecon-
La petite ſeringue, vne eſponge, vne ſonde, (de,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn ballet, pour bruſler en allant au ſabbat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'eſtoit ſur trois pieds ſauué de la bataille,
Vn baril defoncé, deux bouteilles ſur cu,
Qui diſoient, ſans goulet, nous auons trop veſcu:
Vn petit ſac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chaperon gras de mauuaiſe teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auec ahan,
Ie trouue des tiſons du feu de la ſainct Iean,
Du ſel, du pain benit, de la fougere, vn cierge,
Trois dents de mort, pliez en du parchemin
vierge,
Vne chauue-ſouris, la carcaſſe d'vn Geay,
De la graiſſe de Loup, & du beurre de May.
Sur ce point Ieanne arriue, & faiſant la doucette,
Qui vit ceans, ma foy, n'a pas beſongne faite:
Touſiours à nouueau mal, nous vient nouueau
ſoucy,
Ie ne ſçay quant à moy quel logis c'eſt icy;
Il n'eſt, par le vray Dieu, iour ouurier, ni feſte,
Que ces carongnes-la ne me rompent la teſte;
Bien, bien, ie m'en iray, ſi toſt qu'il ſera iour,
On trouue dans Paris d'autres maiſons d'amour.
Ie ſuis là, cependant, comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'eſt? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit-elle, on n'auroit iamais fait:
Mais bran, bran, i'ay laiſſé là-bas mon attifet;
Touſiours apres ſoupper ceſte vilaine crie;
Monſieur, n'eſt-il pas temps? couchons-nous, ie
vous prie.

Cepen-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Cependant, elle met ſur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit ſous le bras:
Elle approche du lict, fait d'vne eſtrange ſorte;
Sur deux treteaux boiteux ſe couchoit vne porte,
Où le lict repoſoit, auſſi noir qu'vn ſouïllon,
Vn garderobe gras ſeruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, eſtoit trop court d'vne aune;
Ayant conſideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceſte nuict de ne me coucher point,
Et de dormir ſur pied comme vn coq ſur la perche:
Mais Ieanne tout en rut, s'approche, & me recherche
D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit ſoit-il, m'amour, qui le fera.
Polyénne pour lors me vint en la penſée,
Qui ſceut que vaut la femme en amour offenſée,
Lors que par impuiſſance, ou par meſpris, la nuict
On fauſſe compagnie, ou qu'on manque au deſduict;
C'eſt pourquoy i'eus grand peur qu'on me trouſſaſt en malle,
Qu'on me fouëtaſt, pour voir ſi i'auois point la galle,
Qu'on me crachaſt au nez, qu'en perche on me le miſt,
Et que l'on me berçaſt ſi fort qu'on m'endormiſt,
Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinaſt le cul d'vne veſſie.
Cela fut bien à craindre, & ſi ie l'euité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Ieanne, non moins que Circe, entre ſes dents murmure, (re;
Sinon tant de vengeance, au moins autant d'injure

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Or pour flatter, en fin, ſon mal-heur & le mien,
Ie dis, quand ie fais mal, c'eſt quand ie paye bien,
Et faiſant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant, ie le contay pour vne.
Ieanne, rongeant ſon frein de mine s'appaiſa,
Et prenant mon argent, en riant me baiſa;
Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maiſtre, penſez-vous, i'entends bien le grimoire;
Vous eſtes honneſte-homme, & ſçauez l'entre-gẽt;
Mais, Monſieur, croyez-vous que ce ſoit pour l'argent?
I'en fais autant d'eſtat comme de cheneuottes:
Non, ma foy, i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes,
Vne robbe de ſerge, vn chaperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de ſainct Euſtache;
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le ſçache.
Diſant cecy, touſiours ſon lict elle braſſoit,
Et les linceuls trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fit à la fin tant, par ſa façon adroitte,
Qu'elle les fit venir à moitié de la coite;
Dieu ſçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartimens, & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïue,
Blanchie en vn ſiué non dans vne leſciue!
Comme ſon lict eſt fait, que ne vous couchez vous?
Monſieur, n'eſt-il pas temps? & moy de filer dous;
Sur ce point elle vient, me prend, & me deſtache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,

Comme

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

omme ſi noſtre ieu fuſt au Roy deſpouïllé,
y reſiſtay pourtant, & d'eſprit embrouïllé,
omme par compliment ie tranchois de l'honneſte,
'y pouuant rien gaigner, ie me gratte la teſte:
la fin ie pris cœur, réſolu d'endurer
e qui pouuoit venir ſans me deſeſpérer;
ui fait vne folie, il la doit faire entiere,
e deſtache vn ſoulier, ie m'oſte vne iartiere,
roidement toutesfois, & ſemble en ce coucher,
n enfant qu'vn pedant contraint ſe détacher,
ue la peur tout enſemble eſperonne & retarde,
chacune eſguillette il ſe faſche, & regarde,
es yeux couuers de pleurs, le viſage d'ennuy,
i la grace du Ciel ne deſcend point ſur luy:
'on heurte ſur ce point, Catherine on appelle;
eanne, pour ne reſpondre, eſteignit la chandelle,
erſonne ne dit mot, l'on refrappe plus fort,
t faiſoit-on du bruict pour reſueiller vn mort,
chaque coup de pied toute la maiſon tremble,
t ſemble que le feſte à la caue s'aſſemble:
agaſſe, ouuriras tu? c'eſt ceſtuy-cy, c'eſt mon;
eanne, pendant ce temps, me faiſoit vn ſermon,
ue Diable auſſi pourquoy? que voulez-vous qu'on face? (nace
ue ne vous couchiez-vous? Ces gens, de la me-
enant à la priere, eſſayoient tout moyen,
re ils parlent ſoldat, & ores Citoyen,
ls contre-font le guet, & de voix magiſtrale,
ouurez de par le Roy: au diable vn qui deuale,
n chacun ſans parler ſe tient clos & couuert.
r comme à coups de pieds l'huis s'eſtoit preſque ouuert,
out de bon le guet vint, la canaille fait gille;
t moy qui iuſques là demeurois immobile,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Attendant eſtonné le ſuccés de l'aſſaut,
Ce penſay-ie, il eſt temps que ie gaigne le haut,
Et trouſſant mon paquet, de ſauuer ma perſonne:
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie taſtonne,
Plus eſtourdy de peur que n'eſt vn hanneton:
Mais quoy, plus on ſe haſte & moins aduance-
t-on,
Tout, comme par deſpit, ſe trouuoit ſous ma pate,
Au lieu de mon chapeau ie prens vne ſauate,
Pour mon pourpoint ſes bas, pour mes bas ſon
collet, (ballet;
Pour mes gands ſes ſouliers, pour les miens vn
Il ſembloit que le diable euſt fait ce tripotage.
Or Ieanne me diſoit, pour me donner courage,
Si mon compére Pierre eſt de garde aujourd'huy;
Non, ne vous faſchez point, vous n'aurez point
d'ennuy;
Cependant, ſans delay Meſſieurs frapent en mai-
ſtre,
On crie, patience, on ouure la feneſtre.
Or ſans plus m'amuſer apres le contenu,
Ie deſcens doucement, pied chauſſé, l'autre nu,
Et me tapis d'aguet derriere vne muraille;
On ouure, & bruſquement entra ceſte canaille,
En humeur de nous faire vn aſſez mauuais tour;
Et moy qui ne leur dis ni bon ſoir, ni bon jour,
Les voyant tous paſſez, ie me ſentis alaigre,
Lors, diſpos du talon, ie vais comme vn chat
maigre,
I'enfile la venelle, & tout leger d'effroy,
Ie cours vn fort long-temps ſans voir derriere
moy,
Iuſqu'à tant que trouuant du mortier, de la terre,
Du bois, des eſtançons, maints platras, mainte
pierre,
Ie me

: me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que ie ne m'apperceus que ie fuſſe tombé.
On ne peut éuiter ce que le Ciel ordonne;
Mon ame, cependant, de colere friſſonne,
t prenant, s'elle euſt pû, le deſtin à party,
De deſpit, a ſon nez, elle l'euſt démenty,
t m'aſſeure qu'il euſt reparé mon dommage.
Comme ie fus ſur pieds, enduit comme vne image,
'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on diſoit, haſtons-nous, ie l'ay laiſſé fort bas;
Ie m'approche, ie voy, deſireux de connoiſtre;
Au lieu d'vn Medecin, il luy faudroit vn Preſtre,
Dit l'autre, puis qu'il eſt ſi proche de ſa fin:
Comment! dit le valet, eſtes-vous Medecin?
Monſieur, pardonnez-moy, le Curé ie demande;
Il s'en court, & diſant, à Dieu, me recommande,
Il laiſſe là Monſieur, faſché d'eſtre deceu;
Or comme, allant touſiours, de pres ie l'apperceu,
Ie connus que c'eſtoit noſtre amy, ie l'approche,
Il me regarde au nez, & riant, me reproche
Sans flambeau, l'heure induë, & de pres me voyant
Fangeux comme vn pourceau, le viſage effrayant,
Le manteau ſous le bras, la façon aſſoupie;
Eſtes-vous trauaillé de la lycanthropie,
Dit-il, en me prenant pour me taſter le pous?
Et vous, dis-ie, Monſieur, quelle fiévre auez vous?
Vous qui tranchez du ſage, ainſi parmy la ruë
Faites-vous ſur vn pied toute la nuict la gruë?
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'vn valet, du ſommeil, ou de vin occupé,
Sous couleur d'aller voir vne femme malade,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

L'auoit galentement payé d'vne caſſade :
Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez,
Auant-jour par la ruë, auec vn pied de nez,
Luy pour s'eſtre leué eſperant deux piſtoles:
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricoles.
Il ſe met en diſcours, ie le laiſſe en riant:
Auſſi que ie voyois aux riues d'Orient
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous, faiſoit voir toutes choſes.
Ne voulant, pour mourir, qu'vne telle beauté
Me vit, en ſe leuant, ſi ſalle & ſi croté,
Elle qui ne m'a vû qu'en mes habits de feſte,
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à frapper que ie n'eſtois perclus;
On m'ouure, & mon valet ne me reconnoiſt plus.
Monſieur n'eſt pas icy; que diable! à ſi bonne heure!
Vous frappez comme vn ſourd. Quelque temps ie demeure;
Ie le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bourru m'auoit point promenê?
Dieu! cõme eſtes-vous fait? il va, moy de le ſuiure,
Et me parle en riant, comme ſi ie fuſſe yure;
Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets,
Auec vœu, ſi ie puis, de n'y tomber jamais,
Ayant, à mes deſpens, appris ceſte ſentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance;
Et que quand on ſe frotte auec les Courtiſans,
Les branles de ſortie en ſont fort deplaiſans,
Plus on penetre en eux, plus on ſent le remugle;
Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel aueugle,
Quand il en ſort, il a plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lyncé, l'Argonaute, ou le jaloux Argus.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEVR FREMINET.

SATYRE XII.

ON dict que le grand Peintre ayant fait
vn ouurage,
Des jugemens d'autruy tiroit cét a-
uantage,
Que ſelon qu'il iugeoit qu'ils eſtoient
vrais ou faux,
Docile à ſon profit, reformoit ſes defaux.
Or c'eſtoit du bon temps que la haine, & l'enuie,
Par crimes ſuppoſez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos eſtoit couſin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que ſeruiroit-il maintenant de pretendre
S'amender par ceux-la qui nous viennent repren-
dre,
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt:
Et ſi la verité n'eſt plus femme de Court,
S'il n'eſt bon Courtiſan tant friſé peut-il eſtre,
S'il a bon appetit, qu'il ne jure à ſon maiſtre,
Dés la pointe du iour qu'il eſt midy ſonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a diſné?
Eſtrange effronterie en ſi peu d'importance!
Mais de ce coſté-la ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'eſpargner leurs amis,
Où par raiſon d'eſtat il leur eſt bien permis.
Cecy pourroit ſuffire à refroidir vne ame,
Qui n'oſe rien tenter pour la crainte du blaſme,
A qui la peur de perdre enterre le talent,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Non pas moy qui me ris d'vn eſprit nonchalant,
Qui pour ne faillir point, retarde de bien faire;
C'eſt pourquoy maintenant ie m'expoſe au vulgaire,
Et me donne pour butte aux jugemens diuers.
Qu'vn chacun taille, rogne, & gloſe ſur mes vers,
Qu'vn reſueur inſolent, d'ignorance m'accuſe,
Que ie ne ſuis pas net, que trop ſimple eſt ma Muſe,
Que i'ay l'humeur bizarre, inegal le cerueau,
Et s'il luy plaiſt encor, qu'il me relie en veau.
Auant qu'aller ſi viſte, au moins ie le ſuplie
Sçauoir que le bon vin ne peut eſtre ſans lie,
Qu'il n'eſt rien de parfait en ce monde aujourd'huy,
Qu'homme, ie ſuis ſubject à faillir comme luy,
Et qu'au ſurplus, pour moy, qu'il ſe faſſe paroiſtre
Auſſi vray, que pour luy ie m'efforce de l'eſtre.
Mais ſçais-tu, Freminet, ceux qui me blaſmeront?
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront:
A qui l'ambition la nuict tire l'oreille,
De qui l'eſprit auare en repos ne ſommeille,
Touſiours s'alambiquant apres nouueaux partis,
Qui pour Dieu, ni pour loy, n'ont que leurs appetis:
Qui rodent toute nuict, troublez de jalouſie,
A qui l'amour laſcif regle la fantaiſie,
Qui preferent, vilains, le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'vn mineur.
Telles ſortes de gens vont apres les Poëtes,
Comme apres les hiboux võt criant les chouëttes,
Leurs femmes vous diront, fuyez ce mediſant,
Faſcheuſe eſt ſon humeur, ſon parler eſt cuiſant,
Quoy? Monſieur, n'eſt-ce pas cét homme à la Satyre,

Qui

Qui perdroit ſõ amy pluſtoſt qu'vn mot pour rire?
Il emporte la piece; & c'eſt là, de par Dieu,
Ayant peur que ce ſoit celle-la du milieu)
Où le ſoulier les bleſſe, autrement ie n'eſtime
Qu'aucune euſt volonté de m'accuſer de crime.
Car pour elles, depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le ſceuſt point,
Vn grand contentement mal-aiſément ſe celle,
Puis c'eſt des amoureux la reigle vniuerſelle,
De deferer ſi fort à leur affection,
Qu'ils eſtiment honneur leur folle paſſion.
Et quant eſt de l'honneur de leurs maris, ie penſe
Qu'aucune à bon eſcient n'en prendroit la défenſe,
Sçachant bien qu'on n'eſt pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont oſté.
Voila le grand mercy que i'auray de mes peines,
C'eſt le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encore qu'vn chacun vaille icy-bas ſon pris,
Le plus cher, toutes fois, eſt ſouuent à meſpris.
Or, amy, ce n'eſt point vne humeur de meſdire
Qui m'ait fait rechercher ceſte façon d'eſcrire:
Mais mon pere m'apprit, que des enſeigemens
Les humains apprentifs formoient leurs iugemens;
Que l'exemple d'autruy doit rẽdre l homme ſage;
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit, conſidere où cét homme eſt reduict
Par ſon ambition; cet autre, toute-nuict
Boit auec des putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler tout le iour ſe promene;
Pierre le bon enfant, aux dez a tout perdu;
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu;
Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne.
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qui valoit quelque choſe, ou qui ne valoit rien,
M'apprenoit doucement & le mal, & le bien,
Afin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enſeignaſſe.
Sçais-tu ſi ces propos me ſceurent eſmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuſte deuoir,
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſuiure,
Pour bien & iuſtement en ce bas monde viure?
Ainſi que d'vn voiſin le treſpas ſuruenu,
Fait reſoudre au malade en ſon lict detenu,
A prendre, malgré-luy, tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point, de crainte ſe pardonne;
De meſme les eſprits debonnaires, & doux,
Se façonnent prudents par l'exemple des foux,
Et le blaſme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur apprend que c'eſt de vertus & de vices.
Or quoy que i'aye fait, ſi m'en ſont-ils reſtez,
Qui me pourront par l'âge à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis auec la remonſtrance,
Ou de mon bon Demon ſuiuant l'intelligence:
Car quoy qu'on puiſſe faire, eſtant homme, on ne peut,
Ni viure comme on doit, ni viure comme on veut,
En la terre icy-bas, il n'habite point d'Anges:
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui, ſans prendre l'autruy, viuent en bon Chreſtien,
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaincts & gens de bien.
Quand ie ſuis à part-moy, ſouuent ie m'eſtudie,
(Tant que faire ſe peut) apres la maladie

Dont

Dont chacun eſt bleſſé, ie penſe à mon deuoir,
I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'vn chacun, de l'eſprit ie m'eſcrime;
Puis deſſus le papier mes caprices ie ryme
Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux-amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
Voila l'vn des pechez où mon ame eſt encline,
On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Cela m'obligera, qui voudra m'excuſer;
A ſon gouſt, toutes fois, chacun en peut vſer.
Quant à ceux du meſtier ils ont dequoy s'ébattre,
Sans aller ſur le pré nous-nous pouuons combatre,
Nous monſtrant ſeulement de la plume ennemis,
En ce cas la, du Roy les duëls ſont permis,
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entreux s'en vont ſans repartie.
Mais c'eſt vn Satyrique, il le faut laiſſer là;
Pour moy i'en ſuis d'auis, & connois à cela,
Qu'ils ont vn bon eſprit; corſaires à corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

LA MACETTE.

SATYRE XIII.

LA fameuſe Macette, à la Cour ſi connuë,
Qui s'eſt aux lieux d'honneur en credit maintenuë, (derniers jours,
Et qui depuis dix ans juſqu'en ces
A ſouſtenu le prix en l'eſcrime d'amours ;
Laſſe, en fin, de ſeruir au peuple de quintaine:
N'eſtant paſſe-volant, ſoldat, ni capitaine,
Depuis les plus chetifs, juſques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait deſconfit, & mis deſſus les dents;
Laſſe, dis-ie, & non ſoule, en fin s'eſt retirée,
Et n'a plus autre object que la voûte Ethérée,
Elle qui n'euſt, auant que pleurer ſon delict,
Autre ciel pour object, que le ciel de ſon lict:
A changé de courage, & confite en détreſſe,
Imite auec ſes pleurs la ſaincte péchereſſe,
Donnant de ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la deuotion,
Sans art elle s'habille, & ſimple en contenance,
Son teint mortifié preſche la continence,
Clergeſſe elle fait ja la leçon aux preſcheurs,
Elle lit ſainct Bernard, la guide des Pécheurs,
Les Meditations de la mere Thereſe ;
Sçait que c'eſt qu'hypoſtaſe auecque ſyndereſe,
Iour & nuict elle va de convent en convent,
Viſite les ſaincts lieux, ſe confeſſe ſouuent,
A des cas reſeruez grandes intelligences,

Sçait

Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Recollez;
Loin du monde, elle faict sa demeure, & son giste,
Son œil tout-penitent ne pleure qu'eau benitte;
En fin, c'est vn exemple, en ce siecle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu,
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a déja dit à Rome,
La voyant aimer Dieu, & la chair maistriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser:
Moy-mesme, qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée, en vn temps si subit,
Ie creus qu'elle l'estoit d'ame, comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande,
Et disois à part-moy, mal vit qui ne s'amende.
Ia desia, tout deuot, contrit, & penitent,
I'estois, à son exemple, esmeu d'en faire autant,
Quand, par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'vne fille où i'ay ma fantaisie,
Ceste vieille Chouëtte, à pas lents, & posez,
La parole modeste, & les yeux composez,
Entra par reuerence, & resserrant la bouche,
Timide en son respect, sembloit saincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien esloignez d'amour,
Entretenoit la belle, en qui i'ay la pensée
D'un doux imaginer si doucement blessée,
Qu'aymans, & biẽ-aymez, en nos doux passe-tẽps
Nous rendons en amour jaloux les plus contens;
En fin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos, & de fil en esguille,
Se laissant emporter au flux de ses discours,
Ie pense qu'il faloit que le mal eust son cours,

Feignant

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Feignant de m'en aller, d'aguet ie m'en recule,
Pour voir à quelle fin tendoit ſon preambule.
Moy, qui voyant ſon port ſi plein de ſainɛteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me fuſſe douté:
En fin, me tapiſſant au recoin d'vne porte,
I'entendis ſon propos, qui fut de ceſte ſorte.
Ma fille, Dieu vous garde, & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puiſſe aduenir,
Qu'euſſiez-vous tout le bien dont le Ciel vous eſt chiche,
L'ayant, ie n'en ſerois plus pauure, ni plus riche:
Car n'eſtant plus du monde, au bien ie ne pretens,
Ou bien ſi i'en deſire, en l'autre ie l'attens,
D'autre choſe, icy-bas, le bon Dieu ie ne prie.
A propos ſçauez-vous? on dit qu'on vous marie,
Ie ſçay bien voſtre cas, vn homme grand, adroit,
Riche, & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit;
Il vous ayme ſi fort; auſſi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit-il? vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne, & ſi belle, & d'vn regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous:
Mais tout ne reſpond pas au traiɛt de ce viſage,
Plus vermeil qu'vne roſe, & plus beau qu'vn riuage;
Vous deuez, eſtant belle, auoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis:
Le grand regret que i'ay! non pas, à Dieu ne plaiſe,
Que j'en ay' de vous voir belle, & biẽ à voſtre aiſe:
Mais pour moy ie voudrois que vous euſſiez, au moins,
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins;
Que cecy fuſt de ſoye, & non pas d'étamine;
Ma foy, les beaux habits ſeruent bien à la mine,

On

On a beau s'agencer, & faire les doux yeux,
Quand on eſt biẽ parée on en eſt touſiours mieux:
Mais ſans auoir du bien que ſert la renommée?
C'eſt vne vanité confuſément ſemée
Dans l'eſprit des humains, vn mal d'opinion,
Vn faux germe auorté dans noſtre affection;
Ces vieux contes d'honneur, dont on repaiſt les Dames,
Ne ſont que des appas pour les debiles ames,
Qui ſans choix de raiſon, ont le cerueau perclus;
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus,
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux-la qu'on amuſe;
Ou d'honneſte refus, quand on ne veut aymer.
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer,
Mais, au fond, c'eſt abus, ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre, où la ſotte le donne.
Ma fille, c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens, comme nos maux, ſont en noſtre pouuoir.
Fille qui ſçait ſon monde, a faueur opportune;
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le malheur, par conduite, au bon-heur cedera;
Aydez-vous ſeulement, & Dieu vous aydera.
Combien, pour auoir mis leur honneur en ſeque-
Ont-elles en velours echangé leur limeſtre, (ſtre,
Et dans les plus hauts rangs éleué leurs Maris?
Ma fille, c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue, auſſi bien comme la mariée;
Celle eſt chaſte, ſans plus, qui n'en eſt point priée;
Toutes, en fait d'amour ſe chauſſent en vn point.
Ieanne, que vous voiez, dont on ne parle point,
Qui fait ſi ſimplement la fine, & la diſcrette,
Elle n'eſt pas plus ſage, ains elle eſt plus ſecrette,

Elle

Elle a plus de reſpect, non moins de paſſion,
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion :
Moy-meſme, croiriez-vous pour eſtre plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fuſt déja mangée?
Non, ma foy, ie me ſens & dedans, & dehors,
Et mon bas peut encor vſer deux ou trois corps:
Mais chaque âge a ſon temps, ſelon le drap la robe,
Ce qu'vn temps on a trop, en l'autre on le deſrobe,
Eſtant jeune, j'ay ſceu bien vſer des plaiſirs,
Ores j'ay d'autres ſoins en ſemblables deſirs;
Ie veux paſſer mon temps, & couurir le myſtere,
On trouue bien la Cour dedans vn monaſtere,
Et apres maint eſſay, en fin, i'ay reconnu,
Qu'vn homme comme vn autre eſt vn moine tout nu,
Puis, outre le ſainct vœu qui ſert de couuerture,
Ils ſont trop obligez au ſecret de nature,
Et ſçauent, plus diſcrets, apporter en aymant,
Auecque moins d'eſclat plus de contentement.
C'eſt pourquoy, deſguiſant les bouïllons de mon ame, (me,
D'vn long habit de cendre enuelopant ma flam-
Ie cache mon deſſein aux plaiſirs adonné;
Le peché que l'on cache, eſt demy pardonné,
La faute ſeulement ne giſt qu'en la défence,
Le ſcandale, l'opprobre, eſt cauſe de l'offence,
Pourueu qu'on ne le ſçache, il n'importe cõment,
Qui peut dire que non, ne peche nullement;
Puis la bonté du Ciel nos offences ſurpaſſe,
Pourueu qu'on ſe confeſſe, on a touſiours ſa grace,
Il donne quelque choſe à noſtre paſſion,
Et qui jeune n'a pas grande déuotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce,
C'eſt entre les deuots vn eſtrange commerce,
Vn trafic, par lequel, au ioly temps qui court,

Toute

oute affaire faſcheuſe eſt facile à la Court.
ſçay bien que voſtre âge encore ieune & tendre,
e peut, ainſi que moy, ces myſteres comprendre:
ais vous deuriez, ma fille, en l'âge où ie vous
voy,
ſtre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
pompeuſe en habits, fine, accorte & ruſée,
eluire de ioyaux ainſi qu'vne eſpouſée;
l faut faire vertu de la neceſſité,
ui ſçait viure, icy-bas n'a iamais pauureté,
uis-qu'elle vous défend des dorures l'vſage,
faut que les brillants ſoient en voſtre viſage,
ue voſtre bonne grace en acquiére pour vous;
e voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux,
'enrichir de bonne heure eſt vne grand' ſageſſe,
out chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe
qui ne reſte rien, auec la pauureté,
u'un regret eſpineux d'auoir jadis eſté;
ù, lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi décrépite,
ui ne trouue (en donnant) couuercle à ſa mar-
mite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers, & vos embraſſemens;
C'eſt gloire, & non pas honte, en ceſte douce pei-
ne,
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas,
Vous-meſme vendez-vous, mais ne vous liurez
pas,
Conſeruez-vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe,
Prenez tout, s'il ſe peut, ne ſoyez iamais priſe;
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaiſir, a cent mille douleurs:
Puis vn homme au deſduit ne vous peut ſatis-
faire,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et quand plus vigoureux il ſe pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout, & changer à l'inſtant,
L'enuie en eſt bien-moindre, & le gain plus contant:
Sur tout, ſoyez de vous la maiſtreſſe, & la dame,
Faites, s'il eſt poſſible, vn miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous obiects, & tout contant les pert,
Fuyez ce qui vous nuit, aymez ce qui vous ſert,
Faites profit de tout, & meſmes de vos pertes;
A prendre ſagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites, s'il ſe peut, iamais preſens, ny don,
Si ce n'eſt d'vn chabot, pour auoir vn gardon,
Parfois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits preſens ie ne ſuis pas contraire,
Pourueu que ce ne ſoit que pour les amorcer;
Les fines en donnant ſe doiuent efforcer
A faire que l'eſprit, & que la gentilleſſe,
Faſſe eſtimer les dons, & non pas la richeſſe;
Pour vous, eſtimez plus qui plus vous donnera;
Vous gouuernant ainſi, Dieu vous aſſiſtera;
Au reſte, n'eſpargnez ni Gautier, ni Garguille,
Qui ſe trouuera pris, ie vous pri' qu'on l'eſtrille,
Il n'eſt que d'en auoir, le bien eſt touſiours bien,
Et ne vous doit chaloir ni de qui, ni combien;
Prenez à toutes mains, ma fille, & vous ſouuienne,
Que le gain a bon gouſt, de quelque endroit qu'il vienne;
Eſtimez vos amans ſelon le reuenu,
Qui donnera le plus, qu'il ſoit le mieux venu;
Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme,
Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-homme,
Ie ne juge pour moy les gens ſur ce qu'ils ſont:
Mais ſelon le profit & le bien qu'ils me font,
Quand l'argẽt eſt meſlé l'on ne peut reconnoiſtre
Celuy

Celuy du seruiteur d'auec celuy du maistre,
L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celuy d'vn frippier, ou d'vn aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference,
Et tienne seulement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du iour au lendemain,
Et tousiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne destruise l'affaire,
Il faut suiure de pres le bien que l'on differe,
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut
Aisément restablir aussi-tost qu'on le veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la Cour est semée,
Ne sont que triacleurs, & vendeurs de fumée,
Ils sont beaux, bien-peignez, belle barbe au menton;
Mais quand il faut payer, au diantre le teston,
Et faisant des mouuans, & de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie;
Mais c'est pour leur beau nez, le puits n'est pas commun,
Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn.
Et ce Poëte crotté, auec sa mine austere,
Vous diriez à le voir que c'est vn Secretaire,
Il va mélancholique, & les yeux abbaissez,
Comme vn Sire qui plaint ses parens trépassez:
Mais dieu sçait; c'est vn homme aussi bien que les autres,
Iamais on ne luy voit aux mains des patenostres,
Il hante en mauuais lieux, gardez-vous de cela,
Non, si i'estois de vous, ie le planterois là,
Il parle librement, il a le mot pour rire,
Mais au reste, apres tout, c'est vn homme à Satyre;
Vous croiriez à le voir qu'il vous veut adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des honnorer,

Ces

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ces hommes mesdisans ont le feu sous la lévre,
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chévre,
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons,
Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons:
Mais non, ma fille, non, qui veut viure à son aise,
Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité;
En amour, autrement, c'est imbecillité;
Qui le fait à credit, n'a pas grande ressource,
On y fait des amis, mais peu d'argent ên bourse;
Prenez-moy ces Abbez, ces fils de Financiers,
Dont depuis cinquante ans, les peres vsuriers
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille;
C'est là que vostre main peut faire de beaux coups,
Ie sçay de ces gens-la qui languissent pour vous;
Car estant ainsi ieune en vos beautez parfaites
Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traits de vos yeux haut & bas eslancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez,
Tel s'en vient plaindre à moy, qui n'ose le vous dire,
Et tel vous rit de iour, qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment,
En amour l'innocence est vn sçauant mystere,
Pourueu que ce ne soit vne innocence austere,
Mais qui sçache par art, donnant vie, & trespas,
Feindre auecque douceur qu'elle ne le fait pas;
Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & blesser, & guérir,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et parmy les plaiſirs faire viure & mourir,
Formez-vous des deſſeins dignes de vos merites,
Toutes baſſes amours ſont pour vous trop petites,
Ayez deſſein aux Dieux ; pour de moindres beautez
Ils ont laiſſé iadis les cieux deshabitez.
Durant tous ces diſcours, Dieu ſçait l'impatience!
Mais comme elle a touſiours l'œil à la défiance,
Tournant deça, de-là, vers la porte où i'eſtois,
Elle vit en ſurſaut comme ie l'eſcoutois,
Elle trouſſe bagage, & faiſant la gentille,
Ie vous verray demain, adieu, bon-ſoir, ma fille.
Ha vieille! dis-ie lors, qu'en mon cœur ie maudis,
Eſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuures ſi ſainctes,
Que ſoient auant ta mort tes prunelles eſteintes,
Ta maiſon deſcouuerte, & ſans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voiſins iour & nuict eſtriuer,
Et traiſner ſans confort, triſte, & deſeſperée,
Vne pauure vieilleſſe, & touſiours altérée.

SATY-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SATYRE XIV.

I'AY pris, cent, & cent fois, la lanterne en la main,
Cherchant, en plein midy, parmy le genre humain,
Vn homme qui fuſt homme & de faict & de mine,
Et qui peuſt des vertus paſſer par l'étamine:
Il n'eſt coin & recoin que ie n'aye tenté,
Depuis que la nature icy-bas m'a planté:
Mais tant plus ie me lime, & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teſte vuide, & ſans deſſus deſſous;
Ou qu'il faut qu'au rebours, ie ſois l'vn des plus-fous,
C'eſt de noſtre folie vn plaiſant ſtratageſme,
Se flattant, de iuger les autres par ſoy-meſme.
Ceux qui pour voyager s'embarquét deſſus l'eau,
Voyent aller la terre, & non pas leur vaiſſeau,
Peut-eſtre, ainſi trompé, que fauſſement ie juge;
Toutefois, ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Ie ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autruy,
Puis i'en ſçay pour le moins, autant, ou plus que luy.
Voila fort bien parlé, ſi l'on me vouloit croire,
Sotte preſomption vous m'enyurez ſans boire!
Mais apres, en cherchant, auoir autant couru,
Qu'aux auents de Noël fait le Moine Bourru,
Pour retrouuer vn homme, enuers qui la Satyre,
Sans flater, ne trouuaſt que mordre, & que redire,
Qui ſceuſt d'vn chois prudent toute choſe éplucher;
Ma foi, ſi ce n'eſt vous, ie n'en veux plus chercher.

Or

Or ce n'eſt point pour eſtre eſleué de fortune,
Aux ſages, comme aux fous, c'eſt choſe aſſez commune,
Elle auance vn chacun, ſans raiſon, & ſans chois,
Les fous ſont aux echets les plus proches des Rois.
Auſſi mon iugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'eſclat de ces clinquans ne m'esblouït les yeux,
Pour eſtre dans le Ciel ie n'eſtime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouuerner de ſorte
Que ce tout en deuoit reglément ſe comporte,
Et que leur prouidence également conduit,
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainſi ie ne puis reconnoiſtre
Les grands: mais bien ceux-la qui meritent de l'eſtre,
Et de qui le merite indomptable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abbatu;
Non plus que de farceurs, ie n'en puis faire conte,
Ainſi que l'vn deſcend, on voit que l'autre monte,
Selon, ou plus, ou moins, que dure le roollet,
Et l'habit faict, ſans plus, le Maiſtre, ou le valet:
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe iouë,
Auiourd'huy gros, enflez, ſur le haut de la rouë,
Ils ſont vn perſonnage, & demain renuerſez,
Chacun les met au rang des pechez effacez,
La faueur eſt bizarre, à traitter indocile,
Sans arreſt, inconſtante, & d'humeur difficile,
Auec diſcretion il la faut careſſer,
L'vn la perd bien ſouuent pour la trop embraſſer,
Ou pour s'y fier trop; l'autre par inſolence,
Ou pour auoir trop peu, ou trop de violence,
Ou pour ſe la promettre, ou ſe la deſnier,
En fin, c'eſt vn caprice eſtrange à manier,

Son

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Son amour eſt fragile, & ſe rompt comme verre,
Et faict aux plus matois donner du nez en terre.
Pour moy, ie n'ay point vû parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, ſoit des ſiecles paſſez,
Homme que la fortune ayt taſché d introduire,
Qui durant le bon vent ait ſceu ſe bien conduire;
Or d'eſtre cinquante ans aux honneurs eſleué,
Des Grands & des petits dignement approuué,
Et de ſa vertu propre aux malheurs faire obſtacle,
Ie n'ay point vû de ſorts auoir fait ce miracle:
Auſſi pour diſcerner le bien d'auec le mal,
Voir tout, connoiſtre tout, d'vn œil touſiours eſgal,
Manier dextrement les deſſeins de nos Princes,
Reſpondre à tant de gens de diuerſes Prouinces,
Eſtre des eſtrangers pour Oracle tenu,
Préuoir tout accident auant qu'eſtre aduenu,
Deſtourner par prudence vne mauuaiſe affaire,
Ce n'eſt pas choſe ayſée ou trop facile à faire.
Voila comme on conſerue auecque iugement
Ce qu'vn autre diſſipe, & perd imprudemment;
Quand on ſe bruſle au feu que ſoy-meſme on attiſe,
Ce n'eſt point accident, mais c'eſt vne ſottiſe,
Nous ſommes du bon-heur de nous meſme artiſans,
Et fabriquons nos jours ou faſcheux, ou plaiſans,
La fortune eſt à nous, & n'eſt mauuaiſe, ou bonne,
Que ſelon qu'on la forme, ou bien qu'on ſe la donne.
A ce point le mal-heur amy, comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puits vn enfant endormy,
En riſque d'y tomber, à ſon ayde s'aduance,

Et

Et luy parlant ainſi, le réueille, & le tance;
Sus, badin, leuez-vous, ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyans en leur eſprit que de tout ie diſpoſe,
Diroient, en me blaſmant, que j'en ſerois la cauſe.
Ainſi nous ſeduiſant d'vne fauſſe couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur,
Qui n'en peut mais; mais quoi! l'on le prent a par-
Et chacun de ſon tort cherche la garentie, (tie,
Et nous penſons bien-fins, ſoit veritable, ou faux,
Quand nous pouuons couurir d'excuſes nos de-
faux: (nages,
Mais ainſi qu'aux petits, aux plus grands perſon-
Sõdez tout iuſqu'au fond, les fous ne ſõt pas ſages.
Or c'eſt vn grand chemin iadis aſſez frayé,
Qui des rymeurs François ne fut onc eſſayé:
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Ie trouue des humeurs de diuerſe maniere,
Qui me pourroient donner ſujet de me mocquer;
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller chocquer?
Chacun ainſi que moy ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon gouſt vne Philoſophie,
Ils ont droit en leur cauſe, & de la conteſter,
Ie ne ſuis chicaneur, & n'aime à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire;
Toutesfois, au contraire eſtant leger, & net,
N'ayant que l'eſperance, & trois dez au cornet,
Comme ſur vn bon fonds de rente, & de receptes,
Deſſus ſept, ou quatorze, il aſſigne ſes debtes,
Et trouue ſur cela qui luy fournit dequoy.
Ils ont vne raiſon qui n'eſt raiſon pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine,
Eſt-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

L'vn alleché d'eſpoir de gaigner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent
Que l'autre le deſpouïlle, & ſes meubles engage;
Meſme s'il eſt beſoin, baille ſon heritage.
Or le plus ſot d'entr'eux? ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd ſon bien, l'autre celuy d'autruy;
Pourtant c'eſt vn traffic qui ſuit touſiours ſa route,
Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute,
Et qui dans le berlan ſe maintient brauement,
N'en deplaiſe aux Arreſts de noſtre Parlement.
Penſez-vous, ſans auoir ſes raiſons toutes preſtes,
Que le Sieur de Prouins perſiſte en ſes requeſtes,
Et qu'il ait, ſans eſpoir d'eſtre mieux à la Court,
A ſon long balandran changé ſon manteau court,
Bien que depuis vingt ans ſa grimace importune
Ait à ſa défaueur obſtiné la fortune?
Il n'eſt pas le Couſin, qui n'ait quelque raiſon,
De peur de reparer, il laiſſe ſa maiſon:
Que ſon lict ne defonce, il dort deſſus la dure;
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture;
Ne ſe pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas, & la playe,
Et mille autre accidens, bourreaux de noſtre vie,
Luy, ſelon ſa raiſon, ſous eux il s'eſt ſouſmis,
Et forçant la Nature, il les a pour amis:
Il n'eſt point enrumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflammé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ni les dents, ni les défluxions,
Et ſon corps a tout-ſain, libres ſes fonctions,
En tout indifferent, tout eſt à ſon vſage;
On dira qu'il eſt fou, ie croy qu'il n'eſt pas ſage,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Que Diogene auſſi fut vn fou de tout point,
C'eſt ce que le Couſin comme moy, ne croit point.
Ainſi ceſte raiſon eſt vne eſtrange beſte,
On l'a bonne, ſelon qu'on a bonne la teſte,
Qu'on imagine bien du ſens, comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou *Paris pour Corbeil.*
Or ſuiuant ma raiſon, & mon intelligence,
Mettant tout en auant & ſoin, & diligence,
Et criblant mes raiſons, pour en faire vn bon chois,
Vous eſtes, à mon gré, l'homme que ie cherchois.
Afin donc qu'en diſcours le temps ie ne conſomme,
Ou vous eſtes le mien, ou ie ne veux point d'homme;
Qu'vn chacun en ait vn ainſi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira,
Vn chacun en ſon ſens, ſelon ſon chois, abonde.
Or m'ayant mis en gouſt des hommes, & du monde,
Reduiſant bruſquement le tout en ſon entier,
Encor faut-il finir par vn tour du meſtier.
On dit que Iupiter, Roy des Dieux, & des hommes,
Se promenant vn iour en la terre où nous ſommes,
Receut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âge pareils, mais de mœurs differens,
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale:
Il les eſleue au Ciel, & d'abord leur eſtale,
Parmy les bons propos, les graces, & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris:

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ils mangeoient à ſa table, aualoient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du Ciel ſouloient leur fantaiſie,
Ils eſtoient comme chefs de ſon Conſeil priué :
Et rien n'eſtoit bien fait qu'ils n'euſſent approuué.
Minos eut bon eſprit, prudent, accort, & ſage,
Et ſceut, iuſqu'à la fin, iouër ſon perſonnage:
L'autre fut vn langard, revelant les ſecrets
Du Ciel, & de ſon Maiſtre, aux hommes indiſcrets;
L'vn, auecque prudence, au Ciel s'impatroniſe,
Et l'autre en fut chaſſé comme vn peteux d'Egliſe.

SATYRE XV.

OVY, i'eſcris rarement, & me plais de le faire,
Non pas que la pareſſe en moy ſoit ordinaire,
Mais ſi toſt que ie prens la plume à ce deſſein,
Ie croy prendre en galére vne rame en la main;
Ie ſens au ſecond vers que la Muſe me dicte,
Que contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.
Or ſi par fois i'eſcris, ſuiuant mon aſcendant,
Ie vous iure, encor eſt ce à mon corps défendant,
L'aſtre qui de naiſſance à la Muſe me lie,
Me fait rompre la teſte apres cette folie,
Que ie reconnois bien : mais pourtant, malgré moy,
Il faut que mon humeur faſſe ioug à ſa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me deſnie;
De mon ame & du Ciel, eſtrange tyrannie!

Et

Et qui pis eſt, ce mal, qui m'afflige au mourir,
S'obſtine aux recipez, & ne ſe veut guérir,
Plus on drogue ce mal, & tant plus il s'empire,
Il n'eſt point d'Ellebore aſſez en Anticyre,
Reueſche à mes raiſons, il ſe rend plus mutin;
Et ma philoſophie y perd tout ſon Latin.
Or pour eſtre incurable, il n'eſt pas neceſſaire,
Patient en mon mal, que ie m'y doiue plaire;
Au contraire, il m'en faſche, & m'en deplaiſt ſi fort,
Que durant mon accés, ie voudrois eſtre mort:
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn
Et qui par conſequent a la teſte mal-faite, (Poëte,
Confus en mon eſprit, ie ſuis plus deſolé
Que ſi i'eſtois maraut, ou ladre, ou verollé.
Encor ſi le tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Auoit quelque reſpect durant ma frenéſie,
Qu'il ſe reglaſt ſelon les lieux moins importans,
Ou qu'il fiſt choix des iours, des hommes, ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre,
Apollon m'obſedaſt, i'aurois en mon mal-heur,
Quelque contentement à flater ma douleur.
Mais aux iours les plus beaux de la ſaiſon nouuell',
Que Zephyre en ſes rets ſurprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyſeaux, les poiſſons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de froment ſe couronne,
Ou que Bacchus ſouſpire amoureux de Pomone,
Ou lors que le ſaffran, la derniere des fleurs,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Dore le Scorpion de ſes belles couleurs;
C'eſt alors que la verve inſolemment m'outrage,
Que la raiſon forcée obeït à la rage,
Et que, ſans nul reſpect des hommes, ou du lieu,
Il faut que i'obeïſſe aux fureurs de ce Dieu;
Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
Que Cybele eſt par-tout de fruicts enuironnée,
Que le Payſant recueille, empliſſant à millier
Greniers, granges, chartis, & caues, & celiers,
Et que Iunon, riant d'vne douce influence,
Rend ſon œil fauorable aux champs qu'on enſemence;
Que ie me reſolvois, loin du bruit de Paris,
Et du ſoin de la Court, ou de ſes fauoris,
M'eſgayer au repos que la campagne donne,
Et ſans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne:
D'vn bon mot faire rire, en ſi belle ſaiſon,
Vous, vos chiens, & vos chats, & toute la maiſon,
Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oiſe,
Sur des arenes d'or en ſes bors ſe degoiſe,
(Sejour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sidon en proye à ſes peuples François.)
Faire maint ſoubre-ſaut, libre de corps, & d'ame,
Et froid aux appetis d'vne amoureuſe flamme,
Eſtre vuide d'amour comme d'ambition,
Des galands de ce temps horrible paſſion.
Mais à d'autres reuers ma fortune eſt tournée,
Dés le iour que Phœbus nous monſtre la iournée,
Comme vn hibou qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue, & m'en vay dans le plus creux ſeiour
Que Royaumont recelle en ſes foreſts ſecrettes,
Des renards & des loups les ombreuſes retraittes,
Et là, malgré mes dents, rongeant, & réuaſſant,
Poliſ-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Polissant les nouueaux, les vieux rapetassant,
Ie fay des vers, qu'encor qu'Apollon les aduouë,
Dedans la Cour, peut-estre, on leur fera la mouë;
Ou s'ils sont, à leur gré, bien faits, & bien polis,
I'auray pour récompence, ils sont vray-ment jolis:
Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
Qui dedans, & dehors, connois ce que nous sommes,
Comme, le plus souuent, ceux qui sçauent le moins,
Sont temerairement & juges, & tesmoins,
Pour blasme, ou pour loüange, ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'eschole
Du bon homme Empedocle, où son discours m'apprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable, & de grand,
Que l'esprit desdaignant vne chose bien grande,
Et qui Roy de soy-mesme à soy-mesme commande.
Pour ceux qui n'ont l'esprit, si fort, ni si trempé,
Afin de n'estre point de soy-mesme trompé,
Chacun se doit connoistre, & par vn exercice,
Cultiuant sa vertu, desraciner son vice,
Et censeur de soy-mesme, auec soin corriger
Le mal qui croist en nous, & non le negliger,
Esueiller son esprit troublé de resuerie;
Comme donc ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ses accés,
Et contre mes defaux, que i'intente vn procés:
Comme on voit, par exemple, en ces vers où i'accuse

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaiſt de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et, malgré moy, me faict aux vers perdre le tẽps;
Ils deuoient à propos taſcher d'ouurir la bouche,
Mettant leur jugement ſur la pierre de touche,
S'eſtudier de n'eſtre en leurs diſcours tranchans,
Par eux-meſmes iugez ignares, ou meſchans,
Et ne mettre, ſans choix, en égale balance,
Le vice, la vertu, le crime, l'inſolence.
Qui me blaſme aujourd'huy, demain il me loüra,
Et peut-eſtre auſſi toſt il ſe deſaduoüra,
La loüange eſt à prix, le hazard la debite,
Et le vice ſouuent vaut mieux que le merite:
Pour moy, ie ne fais cas, ni ne me puis vanter,
Ni d'vn mal, ni d'vn bien, que l'on me peut oſter.
Auec proportion ſe depart la loüange,
Autrement c'eſt pour moy du baragoin eſtrange,
Le vray me faict dans moy reconnoiſtre le faux,
Au poids de la vertu ie iuge les defaux,
I'aſſigne l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en amour ſe conuertit l'enuie,
Le Iuge ſans reproche eſt la Poſterité,
Le temps qui tout deſcouure, en fait la verité,
Puis la monſtre à nos yeux, ainſi dehors la terre,
Il tire les treſors, & puis les y reſſerre.
Donc moy, qui ne m'amuſe à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs diſcours ni plaiſir, ni ſoucy,
Et ne m'eſmeus non plus, quand leur diſcours fouruoye,
Que d'vn conte d'Vrgande, & de ma mere l'Oye.
Mais puis-que tout le monde eſt aueugle en ſon fait,
Et que deſſous la Lune il n'eſt rien de parfait,
Sans plus ſe contrôller, quant à moy ie conſeille,
Qu'vn

Qu'vn chacun doucement s'excuſe à la pareille,
Laiſſons ce qu'en reſuant ces vieux fous ont eſcrit,
Tant de Philoſophie embaraſſe l'eſprit,
Qui ſe contraint au monde, il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouuons faillir ſuiuant noſtre nature;
Ie t'excuſe, Pierrot, de meſme excuſe moy,
Ton vice eſt de n'auoir, ni Dieu, ni Foy, ni Loy,
Tu couures tes plaiſirs auec l'hypocriſie;
Chupin en ſe taiſant couure ſa jalouſie;
Riſon accroiſt ſon bien d'vſure & d'intereſts;
Selon, ou plus, ou moins, Iean donne ſes arreſts,
Et comme au plus offrant, debite la Iuſtice;
Ainſi ſans rien laiſſer vn chacun a ſon vice,
Le mien eſt d'eſtre libre, & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal, lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auec la patience,
Eſtimer peu de gens, ſuiure mon vercoquin,
Et mettre à meſme taux le noble & le coquin.
D'autrepart, ie ne puis voir vn mal, ſans m'en plaindre,
Quelque part que ce ſoit, ie ne me puis contraindre,
Voyant vn chicaneur, riche d'auoir vendu
Son deuoir, à celuy qui deuſt eſtre pendu,
Vn Aduocat inſtruire en l'vne & l'autre cauſe,
Vn Lopes qui partis, deſſus partis propoſe,
Vn Medecin remplit les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour ſix teſtons,
Vn Prelat enrichy d'intereſt, & d'vſure,
Plaindre ſon bois ſaiſy pour n'eſtre de meſure,
Vn Iean, abandonnant femme, filles, & ſœurs,
Payer meſmes en chair iuſques aux Rotiſſeurs,
Roſſet faire le Prince, & tant d'autre myſtere;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Mon vice eſt, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où ſont les hommes attachez,
Comme les petis maux ſont les petis pechez,
Ainſi les moins mauuais ſont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient, le plus ſouuent des pires;
Au moins eſtimez tels, c'eſt pourquoy, ſans errer,
Au ſage bien ſouuent on les peut deſirer,
Comme aux Preſcheurs l'audace à reprendre le vice
La folie aux enfans, aux juges l'injuſtice.
Vien donc, & regardant ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ni preuues, ni teſmoins,
Informons de nos faits, ſans haine, & ſans enuie,
Et juſqu'au fond du ſac eſpluchons noſtre vie,
De tous ces vices-la, dont ton cœur entaché,
S'eſt vû par mes eſcris ſi librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iuſtice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu deſtruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun auec ton patelin,
Ainſi conſequemment de tout, dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence;
Car parlant librement, ie pretens t'obliger,
A purger tes defauts, tes vices corriger;
Si tu le fais, en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A MONSIEVR DE FORQUEVAUS.

SATYRE XVI.

PVIS que le iugement nous croiſt par le dommage,
Il eſt temps, Forqueuaus, que ie deuienne ſage, (l'aduenir,
Et que par mes trauaux i'apprenne à
Comme en faiſant l'amour on ſe doit maintenir;
Apres auoir paſſé tant & tant de trauerſes,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerſes,
Auoir, en bon ſoldat, combatu nuict & iour,
Ie dois eſtre routier en la guerre d'Amour,
Et comme vn vieux guerrier blanchy deſſous les armes,
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Deſtourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier aſſaillant,
Et ſçauant deuenu par vn long exercice,
Conduire mon bon-heur auec de l'artifice,
Sans courir comme vn fol ſaiſi d'aueuglement,
Que le caprice emporte, & non le jugement:
Car l'eſprit, en amour, ſert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance;
Il n'eſt que d'eſtre fin, & de ſoir, ou de nuict,
Surprendre, ſi l'on peut, l'ennemy dans le lict.
Du temps que ma jeuneſſe, à l'amour trop ardente,

Rendoit

Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous coſtez ſans choix, ou ſans raiſon,
I'allois comme vn limier apres la venaiſon,
Souuent, de trop de cœur, i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'vn amoureux viſage,
I'ay ſi bien combattu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté vne goutte de ſang.
Or ſage à mes deſpens, i'eſquiue la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'aſſaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu,
D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu,
Et ſans eſtre vaillant, ie veux que l'on m'eſtime,
Ou ſi par fois encor i'entre en la vieille eſcrime,
Ie gouſte le plaiſir ſans en eſtre emporté,
Et prends de l'exercice au prix de ma ſanté:
Ie reſigne aux plus forts ces grands coups de maiſtriſe,
Accablé ſous le faix, ie fuy toute entrepriſe,
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom,
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
I'ayme vne amour facile, & de peu de défence,
Si ie voy qu'on me rit, c'eſt là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand, ou petit,
La viande ne plaiſt que ſelon l'appetit,
Toute amour a bon gouſt, pourueu qu'elle recrée,
Et s'elle eſt moins loüable, elle eſt plus aſſeurée:
Car quand le ieu déplaiſt, ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine,
C'eſt aimer en ſoucy le trauail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin,
Ie ſuis ſaoul de ſeruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame:

Tou-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Touſiours comme vn forçat il faut eſtre à la rame,
Nauiger iour & nuit, & ſans profit aucun,
Porter tout ſeul le faix de ce plaiſir commun:
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le ren-
Et que les combatans à l'égal colérez, (de,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez;
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune fillette,
Experte dés long temps à courir l'éguillette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement, eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prẽdre, au moins on en deui-
L'on taſte, l'on manie, & ſans dire combien, (ſe,
On ſe peut retirer, l'obiect n'en couſte rien;
Au ſauoureux trafic de ceſte mercerie,
I'ay conſumé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchand des plus ruſez, & qui, le plus ſouuent,
Payoit ſes creanciers, de promeſſe, & de vent;
Et encore, n'eſtoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte;
Mais le riſque m'en faſche, & ſi fort m'en deplaiſt,
Qu'au malheur que ie crains, ie poſtpoſe l'acqueſt:
Si bien que redoutant la verolle, & la goutte,
Ie bannis ces plaiſirs, & leur fais banqueroutte,
Et reſigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecque les plaiſirs, tous les maux que i'ay eu,
Les boutons du Printemps, & les autres fleurettes,
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes.

Le

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Le Mercure, & l'eau-fort me ſont à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gajac, & l'eſtouffante ardeur
Des fourneaux enfumez, où l'on perd ſa ſubſtance,
Et où l'on va tirant vn homme en quintéſſence;
C'eſt pourquoy tout à coup ie me ſuis retiré,
Voulant d'oreſnauant demeurer aſſeuré,
Et comme vn marinier eſchappé de l'orage,
Du havre ſeurement contempler le naufrage,
Ou ſi par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes eſprits par vne douce guerre,
Ie veux en ſeureté nauiger ſur la terre:
Ayant premierement viſité le vaiſſeau,
S'il eſt bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eſt pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fou qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop préſumer,
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer,
Expert en ſes trauaux, pour moy ie la deteſte,
Et la fuy tout ainſi comme ie fuy la peſte.
Mais auſſi, Forqueuaus, comme il eſt malaiſé,
Que noſtre eſprit ne ſoit quelquesfois abuſé
Des appas enchanteurs de cét enfant volage,
Il faut vn peu baiſſer le cou ſous le ſeruage,
Et donner quelque place aux plaiſirs ſauoureux:
Car c'eſt honte de viure, & de n'eſtre amoureux:
Mais il faut en aymant s'ayder de la fineſſe,
Et ſçauoir rechercher vne ſimple maiſtreſſe,
Qui ſans vous aſſeruir, vous laiſſe en liberté,
Et ioigne le plaiſir auec la ſeureté,
Qui ne ſçache que c'eſt que d'eſtre courtiſée,
Qui n'ait de mainte amour la poitrine embraſée,
Qui ſoit douce, & niçette, & qui ne ſçache pas,
Appren-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

pprentiue au meſtier, que valent les appas,
ue ſon œil & ſon cœur parlent de meſme ſorte,
'aucune affection hors de ſoy ne l'emporte;
ef, qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
ntretiendra nos ſens en ceſte affection;
par fois ſon eſprit, ou le noſtre ſe laſſe,
our moy, ie ſuis d'auis que l'on change de place,
u'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
'abſence, ou de meſpris, que l'on ayme vn cha-
cun:
ar il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
ins changer, par le temps, & d'amour, & de
flamme,
'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
t qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux;
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
t pour changer ſouuent, ſon eſtat eſt durable:
Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu, ſans ſe laſſer, qu'on change à tout mo-
ment,
De la fin d'vne amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne
bluëtte.

SATY-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SATYRE XVII.

NOn, non, j'ay trop de cœur pour laſchement me rendre,
L'Amour n'eſt qu'vn enfant, dont l'on ſe peut défendre, (ne valeur,
Et l'homme qui fleſchit ſous ſa ieu-
Rend, par ſes laſchetez, coulpable ſon malheur,
Il ſe défaict ſoy-meſme, & ſoy-meſme s'outrage,
Et doit ſon infortune à ſon peu de courage:
Or moy, pour tout l'effort qu'il faſſe à me dom-
Rebelle à ſa grandeur, ie le veux affronter, (pter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn nouueau Titan ſi le veux-ie cõbattre,
Auec le deſeſpoir ie me veux aſſeurer,
C'eſt ſalut aux vaincus, de ne rien eſperer.
Mais helas! c'en eſt fait, quand les places ſont pri-
ſes,
Il n'eſt plus temps d'auoir recours aux entrepriſes,
Et les nouueaux deſſeins d'vn ſalut pretendu,
Ne ſeruent plus de rien lors que tout eſt perdu,
Ma raiſon eſt captiue, en triomphe menée,
Mon ame, déconfite, au pillage eſt donnée,
Tous mes ſens m'ont laiſſé ſeul, & mal-aduerty,
Et chacun s'eſt rangé du contraire party,
Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſouſpirs, & des
larmes,
Dont ie ſuis ſi troublé, qu'encor ne ſçay-ie pas,
Où pour trouuer ſecours, ie tourneray mes pas:
Auſſi pour mon ſalut que doy-ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux, & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?

S'il

Il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
nnemy de mon bien, qui ne me ſoit contraire,
ui ne ferme l'oreille à mes cris furieux ?
n'eſt pour moy la haut ni clemence, ni Dieux,
u Ciel comme en la Terre il ne faut que i'attende
i pitié, ni faueur, au mal qui me commande;
at encor que la dame en qui ſeule ie vy,
'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
ue ie ne puiſſe croire, en voyant ſon viſage,
ue le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dõmage,
i moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté,
u'auecque la douceur loge la cruauté;
ourtant toute eſperance en mon eſprit chancelle,
ſuffit, pour mon mal, que ie la trouue belle;
mour, qui pour object n'a que mes deſplaiſirs,
end tout ce que i'adore, ingrat à mes deſirs,
oute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
t comme mes ſouſpirs, ma peine eſt infertile ;
'autre part, ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
ux cris i'ouure la bouche, & n'oſe ſouſpirer,
t ma peine eſtouffée auecque le ſilence,
ſtant plus retenuë, a plus de violence.
rop heureux ſi i'auois, en ce cruel tourment,
oins de diſcretion, & moins de ſentiment,
u, ſans me relaſcher à l'effort du martyre,
ue mes yeux, où ma mort, mon amour peuſſent (dire!
ais ce cruel enfant, inſolent deuenu,
e peut eſtre à mon mal plus long temps retenu,
l me contraint aux pleurs, & par force m'arra-
che
es cris qu'au fond du cœur la reuerence cache :
uis donc que mon reſpect peut moins que ſa
douleur,
le laſche ce diſcours à l'effort du mal-heur,
t pouſſé des ennuis dont mon ame eſt atteinte,

Par

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Par force ie vous fais ceſte piteuſe plainte,
Qu'encore ne rendrois-ie en ces derniers efforts,
Si mon dernier ſouſpir ne la jettoit dehors;
Ce n'eſt pas, toutefois, que pour m'eſcouter plaindre;
Ie taſche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs voſtre œil moins rigoureux,
La plainte eſt inutile à l'homme mal-heureux:
Mais puis qu'il plaiſt au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant, ie meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon treſpas n'eſt ſuiuy,
Sinon de n'eſtre mort le iour que ie vous vy
Si diuine, & ſi belle, & d'attraits ſi pourueuë,
Ouï, ie deuois mourir des traits de voſtre veuë,
Auec mes triſtes jours mes miſeres finir,
Et par feu, comme Hercule, immortel deuenir;
I'euſſe bruſlant là-haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſeruant, comme moy, de trophée à vos yeux,
Pour vous aymer en terre euſſent quitté les Cieux;
Eterniſant par-tout ceſte haute victoire,
I'euſſe engraué là-haut leur honte, & voſtre gloire,
Et comme, en vous ſeruant, aux pieds de vos Autels
Ils voudroient, pour mourir, n'eſtre point immortels:
Heureuſement ainſi j'euſſe pû rendre l'ame,
Apres ſi bel effect d'vne ſi belle flamme;
Auſſi bien tout le temps que i'ay veſcu depuis,
Mon cœur geſné d'amour, n'a veſcu qu'aux ennuis,
Depuis, de iour en iour s'eſt mon ame enflammée,
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animée,

Sur

s mes yeux eſgarez ma triſteſſe ſe lit, (lit,
on âge, auant le temps, par mes maux s'envieil-
gré des paſſions mes amours ſont contraintes,
s vers bruſlans d'amour ne reſonent que plain-
tes,
mon cœur tout fleſtry l'allégreſſe s'enfuit,
mes triſtes penſers, comme oyſeaux de la nuict,
blant dans mon eſprit, à mes yeux ſe preſentent,
comme ils ſont du vray, du faux ils m'eſpou-
uantent,
tout ce qui repaſſe en mon entendement,
'apporte de la crainte & de l'eſtonnement;
ır ſoit que ie vous penſe ingrate, ou ſecourable,
a playe de vos yeux eſt touſiours incurable,
ouſiours faut-il perdant la lumiere, & le iour,
ſourir dans les douleurs, ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine,
ttendant qui des deux mettra fin à ma peine,
ou les douceurs d'amour, ou bien voſtre rigueur,
veux ſans fin tirer les ſouſpirs de mon cœur.
t deuant que mourir ou d'vne ou d'autre ſorte,
endre, en ma paſſion, ſi diuine, & ſi forte,
'n viuant teſmoignage à la poſterité,
De mon amour extreme, & de voſtre beauté,
t par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inſ-
pirent,
Pour voſtre gloire atteindre où les ſçauans aſpi-
rent,
Et rendre memorable aux ſiecles à venir,
De vos rares vertus le noble ſouuenir.

SATY-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SATYRE XVIII.

N'Avoir crainte de rien, & ne rien eſpérer,
Amy, c'eſt ce qui peut les hommes (bien-heurer;
I'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait teſte à la fortune,
Et voyant le ſoleil de flamme reluiſant,
La nuit au manteau noir les Aſtres conduiſant,
La Lune ſe maſquant de formes differentes,
Faire naître les mois en ſes courſes errantes,
Et les Cieux ſe mouvoir par reſſorts diſcordans,
Les vns chauds tempérez, & les autres ardens,
Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame attainte,
Et n'ont en les voyant, eſperance, ni crainte.
Meſme ſi peſle-meſle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit iuſques aux fondemens,
Et que tout ſe froiſſaſt d'vne étrange tempeſte,
Les eſclats ſans frayeur leur frapperoyent la teſte,
Combien moins les aſſauts de quelque paſſion
Dont le bien & le mal n'eſt qu'vne opinion?
Ni les honneurs perdus, ni la richeſſe acquiſe,
N'auront ſur ſon eſprit, ni puiſſance, ni priſe.
Dy moy, queſt-ce qu'on doit plus cherement aymer
De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer!
Ou ces grans Diamans, ſi brillans à la veuë,
Dont la France ſe voit à mon gré trop pourveuë,
Ou ces honneurs cuiſans, que la faveur depart
Souvent moins par raiſon, que nõ pas par hazard,
Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye,
Qui font qu'vn Preſident dans les procés s'égaye.

De quel

De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir,
Et de quel appetit au cœur les recevoir?
Ie trouue, quant à moy, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſpérance,
D'autant que meſme doute également aſſaut
Noſtre eſprit qui ne ſçait au vray ce qu'il luy faut.
Car eſtant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû, nous donne de la peine;
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gele le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-meſmes;
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extremes,
Quand le ſuccés du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal,
Et trouvant meſme effet en vn ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſement, bien, ou mal eſperer?
Puiſque meſme le bien excedant notre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente,
Et nous deſobligeant nous meſme en ce bõ-heur,
La ioye & le plaiſir nous tient lieu de douleur.
Selon ſon roolle, on doit iouër ſon perſonnage,
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon deveſtu,
S'il ſe monſtre trop chaud à ſuivre la vertu;
Combien plus celuy-la, dont l'ardeur non commune,
Eléve ſes deſſeins juſqu'au Ciel de la Lune,
Et ſe privant l'eſprit de ſes plus doux plaiſirs,
A plus qu'il ne ſe doit, laiſſe aller ſes deſirs?

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Va donc, & d'vn cœur ſain voyant le Pont-au-change,
Deſire l'or brillant ſous mainte pierre étrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux,
L'art forme en cent façons de plats, & de vaiſſeaux;
Et deuant que le iour aux gardes ſe découvre,
Va, d'vn pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne vn Preſident, ſuy-le comme vn valet,
Meſme, s'il eſt beſoin, eſtrille ſon mulet,
Suy juſques au Conſeil les Maiſtres des Requeſtes,
Ne t'enquiers curieux s'ils ſont hommes ou beſtes,
Et les diſtingues bien, les vns ont le pouvoir
De iuger finement vn proces ſans le voir;
Les autres cõmme Dieux pres le ſoleil réſident,
Et Demons de Plutus, aux finances preſident,
Car leurs ſeules faveurs peuuent, en moins d'vn an,
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Ie veux encore plus, démembrant ta Province,
Ie veux, de partiſan que tu deviennes Prince,
Tu ſeras des Badauts en paſſant adoré,
Et ſera juſqu'au cuir ton caroſſe doré;
Chacun en ta faveur mettra ſon eſpérance,
Mille valets ſous toy deſoleront la France,
Tes logis tapiſſés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-la meſmes du Roy.
Mais ſi faut-il, enfin, que tout vienne à ſon conte,
Et ſoit auec l'honneur, ou ſoit auec la honte,
Il faut, perdant le jour, eſprit, ſens, & vigueur,
Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur,
Et deſcendre la-bas, où, ſans choix de perſonnes,
Les eſcuelles de bois s'égalent aux Couronnes.

En

En courtisant pourquoy perdrois-ie tout mon temps,
Si de bien & d'honneur mes esprits son contens?
Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine,
Et qu'estant hors du sens, aussi bien que d'haleine,
Ie suiue vn financier, soir, matin, froid, & chaud,
Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procés, au Palais n'a que faire,
Vn President pour moy n'est non plus qu'vn notaire,
Ie fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.
Voila le vray chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureuse vie,
Que parmy les rochers & les bois desertez,
Ieusne, veille, oraison, & tant d'austeritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Esprit pour guide,
Chercherent si long temps dedans la Thebaïde.
Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher si loin, chacun l'a dedans soy,
Et peut, comme il luy plaist, luy donner la teinture,
Artisan de sa bonne ou mauvaise aventure.

SATY-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SATYRE XIX.

PErclus d'vne jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras,
Il ne me reſte que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous ſçavés que i'ay penſion,
Et que l'on a pretention,
Soit par ſotiſe, ou par malice,
Embarraſſant le Benefice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme vn rebec.
On m'en baille en diſcours de belles,
Mais de l'argent point de nouvelles;
Encore au lieu de payement,
On parle d'vn retranchement,
Me faiſant au nez griſe mine,
Que l'Abbaye eſt en ruïne,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut;
Si bien que ie juge, à ſon dire,
Malgré le feu Roy noſtre Sire,
Qu'il deſireroit volontiers
Lâchement me reduire au tiers.
Ie laiſſe à part ce fâcheux conte;
Au Primtemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on ſent au renouveau,
Son Eſprit fécond en ſornettes,
Il fait mauvais ſe prendre aux Poëtes;
Toutesfois, ie ſuis de ces Gens
De toutes choſes négligens,
Qui vivant au iour la iournée,
Ne contrôllent leur deſtinée,

Ou-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Oubliant, pour ſe mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philoſophie;
Il eſt pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame indignation,
Eſt vne forte paſſion.
Eſtant donc en mon lit malade,
Les yeux creux, & la bouche fade,
Le teint iaune comme vn eſpy,
Et non pas l'eſprit aſſoupy,
Qui dans ſes caprices s'égaye,
Et ſouvent ſe donne la baye,
Se feignant, pour paſſer le temps,
Avoir cent mille eſcus contans,
Avec cela large campagne;
Ie fais des chaſteaux en Eſpagne,
I'entreprens partis ſur partis,
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que ie m'en deporte,
Que ie n'en ſuis en nulle ſorte,
Non plus que du droit Annuël,
Ie n'ayme point le Caſuël,
I'ay bien vn avis d'autre eſtoffe,
Dont du Luat le Philoſophe,
Déſigne tendre au Conſulat
Le nez fait comme vn cervelat:
Si le Conſeil ne s'y oppoſe,
Vous verrez vne belle choſe.
Mais laiſſant-là tous ces proiets,
Ie ne manque d'autres ſuiets,
Pour entretenir mon caprice
En vn fantaſtique exercice;
Ie diſcours des neiges d'antan,
Ie prens au nid le vent d'autan,
Ie pete contre le Tonnerre,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Aux papillons ie fais la guerre,
Ie compoſe Almanachs nouveaux,
De rien ie fais brides à Veaux,
A la S. Iean ie tends aux Gruës,
Ie plante des pois par les ruës,
D'vn baſton ie fais vn cheval,
Ie voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choſes, beau ſire,
Que ie ne veux, & n'oſe dire.
Apres cela, ie peinds en l'air,
I'apprens aux aſnes à voler,
Du Bordel ie fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du iugement.
Ce n'eſt pas tout, ie dis ſornettes,
Ie dégoiſe des Chanſonnettes,
Et vous dis, qu'auec grand effort,
La Nature pâtit tres-fort.
Ie ſuis ſi plein que ie regorge,
Si vne fois ie rens ma gorge,
Eclatant ainſi qu'vn petard,
On dira, le Diable y ayt part.
Voila comme le temps ie paſſe,
Si ie ſuis las, ie me délaſſe,
I'écris, ie lis, ie mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Ie ne dis pas le Roy de France,)
Si ie n'eſtois court de finance.
Or, pour finir, voila comment
Ie m'entretiens biſarrement,
Et prenez-moy les plus extremes
En ſageſſe, ils vivent de meſmes,
N'eſtant l'humain entendement
Qu'vne groteſque ſeulement,

Vui-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Vuidant des bouteilles caſſées,
Ie m'embaraſſe en mes penſées,
Et quand i'y ſuis bien embrouïllé,
Ie me couvre d'vn ſac mouïllé.
Faute de papier, *bona ſere*,
Qui a de l'argent, ſi le ſerre.
Voſtre Serviteur à iamais,
Maiſtre Ianin du Pontalais.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

DISCOURS AV ROY.

IL eſtoit preſque iour, & le Ciel ſouſ-
riant, (riant,
Blanchiſſoit de clarté les peuples d'O-
L'aurore aux cheueux d'or, au viſage
de roſes,
Déja, comme à demy, deſcouuroit toutes choſes,
Et les oyſeaux perchez en leurs fueilleux ſeiour,
Cõmençoient, s'eſueillant, à ſe plaindre d'amour;
Quand ie vis en ſurſaut vne beſte effroyable,
Choſe eſtrãge à conter, toutefois veritable, (glant,
Qui plus qu'vn Hydre affreuſe à ſept gueules meu-
Auoit les dents d'acier, l'œil horrible & ſanglant,
Et preſſoit à pas tors vne Nymphe fuyante,
Qui reduite aux abbois, plus morte que viuante,
Haletante de peine en ſon dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours,
Embraſſoit ſes genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre diſcours que celuy de ſes larmes.
Cette Nymphe eſtoit d'âge, & ſes cheueux meſlez,
Flottoient au gré du vent, ſur ſon dos aualez,
Sa robbe eſtoit d'azur, où cent fameuſes villes,
Eſleuoient leurs clochers ſur des plaines fertiles,
Que Neptune arroſoit de cent fleuves eſpars,
Qui diſperſoient le viure aux gens de toutes pars.
Les villages eſpais fourmilloient par la plaine;
De peuple & de beſtail, la campagne eſtoit pleine,

Qui

Qui s'emploioient aux arts, meſlant diuerſement,
La fertile abondance, auecque l'ornement;
Tout y reluiſoit d'or, & ſur la broderie,
Eſclattoit le brillant de mainte pierrerie.
La mer aux deux coſtés cét ouurage bordoit,
L'Alpe de la main gauche en biais s'eſpandoit
Du Rhin iuſqu'en Prouéce, & le mont qui partage
D'auecque l'Eſpagnol le François heritage,
De Leucate à Bayonne en cornes ſe hauſſant,
Monſtroit ſon front pointu de neiges blanchiſ-
Le tout eſtoit formé d'vne telle maniere, (ſant,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere;
Sa taille eſtoit auguſte, & ſon chef couronné,
De cent fleurs de Lis d'or eſtoit enuironné.
Ce grand Prince voyant le ſoucy qui la greue,
Touché de pieté, la prend, & la releue,
Et de feux eſtouffant ce funeſte animal,
La deliura de peur auſſi toſt que de mal,
Et purgeant le venin dont elle eſtoit ſi plaine,
Rendit en vn inſtant la Nymphe toute ſaine.
Ce Prince, ainſi qu'vn Mars, en armes glorieux,
De palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
Et ſembloit de ſes mains au combat animées,
Comme foudre ietter la peur dans les armées;
Ses exploits acheuez en ſes armes viuoient,
Là les champs de Poictou d'vne part s'eſleuoient,
Qui ſuperbes ſembloient s'honnorer en la gloire
D'auoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Dieppe, de l'autre part, ſur la mer s'allongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
Et pouſſant plus auant ſes trouppes eſpanchées,
Le matin en chemiſe il ſurprit les tranchées.
Là Paris deliuré de l'Eſpagnole main,
Se deſchargeoit le col de ſon ioug inhumain;
La campagne d'Iury ſur le flanc ciſelée,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Fauoriſoit ſon Prince au fort de la meſlée ;
Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus,
Au lieu de la bataille appendoit les eſcus. (toiſe,
Plus haut eſtoit Vendoſme, & Chartres, & Pon-
Et l'Eſpagnol desfait à Fontaine-Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort,
Fit voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas deſſus le ventre au naïf contrefaite,
Eſtoit pres d'Amiens la honteuſe retraite
Du puiſſant Archiduc, qui craignant ſon pouuoir,
Creut que c'eſtoit en guerre aſſez que de le voir.
Deça delà, luttoit mainte trouppe rangée,
Mainte grande cité gémiſſoit aſſiegée,
Où, ſi toſt que le fer s'en rendoit poſſeſſeur,
Aux rebelles vaincus il vſoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extréme
N'a gloire en la fureur qu'à ſe vaincre ſoy-meſme.
Le cheſne, & le laurier, cét ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot ſous les loix ſe rangeoit,
Et de vœux & d'encens, au Ciel faiſoit priere
De conſeruer ſon Prince en ſa vigueur entiere.
Maint puiſſant ennemy domté par ſa vertu,
Languiſſoit dans les fers ſous ſes pieds abbatu,
Tout-ſemblable à l'Enuie, à qui l'eſtrange rage
De l'heur de ſon voiſin enfielle le courage,
Hideuſe, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ſes poulmons, & ſe maſche le cœur.
Apres quelque priere, en ſon cœur prononcée,
La Nymphe, en le quittant, au Ciel s'eſt eſlancée,
Et ſon corps dedans l'air demeurant ſuſpendu,
Ainſi comme vn Milan, ſur ſes aiſles tendu,
S'arreſte en vne place, où changeant de viſage,
Vn bruſlant aiguillon luy pique le courage:
Son regard eſtincelle, & ſon cerueau tremblant,
Ainſi comme ſon ſang, d'horreur ſe va troublant.

Son

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Son eſtomach pantois ſous ſa chaleur friſſonne,
Et chaude de l'ardeur qui ſon cœur eſpoinçonne,
Tandis que la faueur precipitoit ſon cours,
Veritable prophete elle fait ce diſcours.
Peuple, l'object piteux du reſte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & léger en deſſeins,
Dedans ton propre ſang ſouïlles tes propres mains,
Entens ce que ie dis attentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.
Depuis qu'irreuerant enuers les immortels,
Tu taches de meſpris l'Egliſe & ſes Autels,
Qu'au lieu de la raiſon gouuerne l'inſolence,
Que le droit altéré, n'eſt qu'vne violence,
Que par force le foible eſt foulé du puiſſant,
Que la ruſe rauit le bien à l'innocent,
Et que la vertu ſaincte en public meſpriſée,
Sert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſée,
(Prodige monſtrueux!) & ſans reſpect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au meſpris de ſon Roi,
La iuſtice & la paix, triſtes & deſolées,
D'horreur ſe retirant, au Ciel s'en ſont volées:
Le bon-heur auſſi toſt à grands pas les ſuiuit,
Et depuis, le Soleil de bon œil ne te vit.
Quelque orage touſiours qui s'eſleue à ta perte,
A comme d'vn brouïllars ta perſonne couuerte,
Qui touſiours preſt à fondre, en eſchec te retient,
Et mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te vient.
On a vû tant de fois la ieuneſſe trompée,
De tes enfans paſſez au tranchant de l'eſpée,
Tes filles ſans honneur errer de toutes parts,
Ta maiſon & tes biens ſaccagez des ſoldars,
Ta femme inſolemment d'entre tes bras rauie;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et le fer tous les iours s'attacher à ta vie.
Et cependant, aueugle en tes propres effects,
Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais,
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'estoc dont furieux tu te couppes la gorge.
Mais quoy! tant de mal-heurs te suffisent-ils pas?
Ton Prince, comme vn Dieu, te tirant du trespas,
Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ses palmes:
Astrée en sa faueur demeure en tes citez,
D'hommes & de bestail les champs sont habitez:
Le Paisant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vendanges,
Et le berger guidant son troupeau bien nourry,
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry;
Et toy seul, cependant, oubliant tant de graces,
Ton aise trahissant, de ces biens tu te lasses.
Viens, ingrat, respon-moy, quel bien espere tu,
Apres auoir ton Prince en ces murs combatu?
Apres auoir trahy, pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruël tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton païs desolé?
Attens-tu que l'Espagne auec son ieune Prince,
Dans son Monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu,
Vers-toy par ton exemple il ne soit retenu,
Et qu'ayant démenty ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut-estre que ta race, & ton sang violent,
Issu, comme tu dis, d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permettre, encore ieune d'âge,
Qu'oysif en ta maison se rouille ton courage,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et rehauſſant ton cœur, que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puiſſe employer,
Qui, la gloire du Ciel, & l'effroy de la Terre,
Soit, comme vn nouueau Mars, indomptable à la guerre!
Qui ſçache, en pardonnant, les diſcors eſtouffer,
Par clemence auſſi grand, comme il eſt par le fer.
Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loin, habite en noſtre Prince:
Mais quels exploicts ſi beaux a faits ce ieune Roy,
Qu'il faille pour ſon bien que tu fauſſes ta foy,
Trahiſſes ta patrie, & que d'injuſtes armes,
Tu la combles de ſang, de meurtres, & de larmes?
Si ton cœur conuoiteux, eſt ſi vif, & ſi chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut;
Et plus loin ſur les flancs d'Auſtriche & d'Alemagne,
De Turcs, & de turbans enjonche la campagne:
Puis, tout chargé de coups, de vieilleſſe, & de biẽs,
Reuiens en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles deſpouïlles,
Les vieilles au foyer en filant leurs quenouïlles,
En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre Iean de Meun en fera des Romans.
Où, ſi trompant ton Roi, tu cours autre fortune,
Tu trouueras, ingrat, toute choſe importune,
A Naples, en Sicile, & dans ces autres lieux
Où l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux,
Et l'on te fera voir auec ta conuoitiſe,
Qu'apres les trahiſons les traiſtres on meſpriſe,
Les enfans eſtonnez s'enfuiront te voyant,
Et l'Artiſan mocqueur aux places t'effroyant,
Rendant par ſes brocards ton audace fleſtrie,
Dira, ce traiſtre-cy nous vendit ſa patrie,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Pour l'eſpoir d'vn Royaume en chimeres conceu,
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a receu.
Ha! que ces Palatins viuans dans mon hiſtoire,
Non comme toy touchez d'vne baſtarde gloire,
Te furent differens, qui courageux par-tout,
Tinrent fidelement mon enſeigne debout,
Et qui ſe reſpandant ainſi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens ſous la Croix deſconfis,
Aſſeruirent vaincus aux pieds du Crucifix,
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchée,
De fers honteuſement au triomphe attachée,
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces preux en ſont eſcrits aux Cieux!

Mais ſi la pieté de ton cœur diuertie,
En toy, pauure inſenſé, n'eſt du tout amortie:
Si tu n'as tout-à-fait retiré loin de toy,
L'amour, la charité, le deuoir, & la foy;
Ouure tes yeux ſillez, & voy de quelle ſorte,
D'ardeur precipité, la rage te tranſporte,
T'enueloppe l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et juge l'aduenir par le ſiecle paſſé.

Si toſt que ceſte Nymphe, en ſon dire enflammée,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermée,
Plus haute s'eſleuant dans le vague des Cieux,
Ainſi comme vn eſclair diſparut à nos yeux,
Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfum toute pleine,
Qui tombant en roſée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'eſprit des humains.

HENRY, le cher ſujet de nos ſainctes prieres,
Que le Ciel reſeruoit à nos peines dernieres,
Pour reſtablir la France au bien non limité,

Que

Que le deſtin promet à ſon eternité ;
Apres tant de combats, & d'heureuſes victoires,
Miracles de nos temps, honneur de nos hiſtoires;
Dans le port de la paix, grand Prince, puiſſes-tu,
Malgré tes ennemis exercer ta vertu :
Puiſſe eſtre à ta grandeur le deſtin ſi propice,
Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice,
Et s'armant contre toy, puiſſes-tu d'autant plus,
De leurs efforts dompter le flus & le reflus,
Et comme vn ſainct rocher oppoſant ton courage,
En eſcume venteuſe en diſſiper l'orage,
Et braue t'eſleuant par-deſſus les dangers,
Eſtre l'amour des tiens, l'effroy des eſtrangers.
Attendant que ton Fils, inſtruit par ta vaillance,
Deſſous tes eſtandars ſortant de ſon enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans juſqu'au Caire aſſaillant,
Et que, ſemblable à toy, foudroyant les armées,
Il cueille auec le fer les palmes Idumées;
Puis tout flambant de gloire, en France reuenant,
Le Ciel meſme là-haut de ſes faicts s'eſtonnant,
Qu'il eſpande à tes pieds les deſpouïlles conquiſes,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Egliſes.
Alors raieuniſſant au recit de ſes faicts,
Tes deſirs, & tes vœux en ſes œuures parfaicts,
Tu reſſentes d'ardeur ta vieilleſſe eſchauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous ſeruir de trophée.
Puis n'eſtant plus icy choſe digne de toy,
Ton fils du monde entier reſtant paiſible Roy,

Sous

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Sous tes modelles saincts, & de paix, & de guerre,
Il regisse puissant en Iustice la Terre,
Quand apres vn long temps ton esprit glorieux,
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

ELEGIE ZELOTYPIQVE.

BIen que ie sçache au vray tes façons & tes ruses,
I'ay tant & si long temps excusé tes excuses,
Moy-mesme ie me suis mille fois démenty,
Estimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ses laschetez à quelque conscience:
Mais en fin ton humeur force ma patience,
I'accuse ma foiblesse, & sage à mes despens,
Si ie t'aimay iadis, ores ie m'en repens,
Et brisant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur, m'est ores vne honte,
Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu,
I'ay regaigné sur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn si petit dommage,
Si ce n'est que trop tard ie suis deuenu sage,
Toutefois, le bon-heur nous doit rendre contens,
Et pourueu qu'il nous vienne, il vient tousiours à temps.
Mais i'ay donc supporté de si lourdes iniures,
I'ay donc creu de ses yeux les lumieres pariures,

Qui

Qui me navrant le cœur, me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais;
I'ay donc leu d'autre main ſes lettres contrefaites,
I'ay donc ſceu ſes façons, reconnu ſes defaites,
Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouue à s'excuſer quelque fauſſe raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques
Viſites de couſins, de freres, & de tantes, (ventes,
Pendant qu'en autre lieu, ſans femmes, & ſans
bruict,
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuict;
Et cependant, aueugle en ma peine enflammée,
Ayant ſceu tout cecy, ie l'ay touſiours aymée,
Pauure ſot que ie ſuis! ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate, & ſon cœur inconſtant?
Encor ſeroit-ce peu, ſi d'amour emportée,
Ie n'auois à ſon teint, & ſa mine affectée,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidens,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardens.
Mais qu'eſt-il de beſoin d'en dire dauantage,
Iray-ie raffraiſchir ſa honte, & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le defaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme baſſement à ſecrettes volées,
Elle ouure de ſon cœur les flammes recelées;
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle penſe charmer les ialoux curieux,
Fait vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand, malgré que i'en aye, amour me le découure,
Me dechifre auſſi toſt ſon diſcours indiſcret,
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait voir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa
malice;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ces heurtemens de pieds, en feignant de s'aſſoir,
Faire ſentir ſes gands, ſes cheueux, ſon mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'vſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,
Que ie tais par honneur, craignant qu'auec le ſien,
En vn diſcours plus grand i'engageaſſe le mien?
Cherche donc quelque ſot, au tourment inſenſible,
Qui ſouffre ce qu'il m'eſt de ſouffrir impoſſible,
Car pour moy i'en ſuis las (ingratte) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie ſuis,
Ma bouche inceſſamment aux plaintes eſt ouuerte,
Tout ce que i'apperçois, ſemble iurer ma perte,
Mes yeux touſiours pleurans de tourment eſueillez,
Depuis d'vn bon ſommeil ne ſe ſont veus ſillez,
Mon eſprit agité fait guerre à mes penſees,
Sans auoir repoſé vingt nuicts ſe ſont paſſées,
Ie vais comme vn Lutin deça de-là courant,
Et ainſi que mon corps, mon eſprit eſt errant.
Mais tandis qu'en parlant, au feu qui me ſurmonte,
Ie deſpeins en mes vers ma douleur, & ta honte,
Amour dedans le cœur m'aſſaut ſi viuement,
Qu'auecque tout deſdain, ie perds tout jugement,
Vous autres que i'employe à l'eſpier ſans ceſſe,
Au logis, en viſite, au ſermon, à la Meſſe,
Connoiſſant que ie ſuis amoureux, & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous?
Ha! pourquoy m'eſtes-vous à mon dam ſi fidelles?
Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouuelles,
Déſe-

Déferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux,
Si dans quelque maiſon, ſans femme elle s'arreſte,
S'on luy fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille, en cachette, ou reçoit vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille inconnuë,
Marmotant vn Pater, luy parle, & la ſaluë,
Déguiſez-en le fait, parlez-m'en autrement,
Trompant ma jalouſie, & voſtre iugement,
Dites-moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire;
Car bien qu'il ne ſoit vray, ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne, à l'autre extremité,
La rage de la haine, & l'amour me tranſporte;
Mais i'ay grand peur, en fin, que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins, s'il ne ſe peut, l'aimeray-ie à regret,
Le bœuf n'aime le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons-luy ce que peut ou que doit receuoir,
Son merite égalé iuſtement au deuoir.
En Conſeiller d'Eſtat, de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay-ie que ſon œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir, m'oſta le iugement?
Que mon eſprit bleſſé, nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aueugle, & ſans raiſon, ie confonds toute choſe,
Comme vn homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et deſſigne auec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour iamais, la chance en eſt iettée,

D'vn

D'vn feu si violent mon ame est agitée,
Qu'il faut, bon-gré, mal-gré, laisser faire au destin;
Heureux si par la mort i'en puis estre à la fin!
Et si ie puis, mourant en ceste frenesie,
Voir mourir mon amour, auec ma ialousie!
Mais Dieu! que me sert-il de pleurs me consõmer,
Si la rigueur du Ciel me contraint de l'aimer?
Où le Ciel nous incline, à quoy sert la menace?
Sa beauté me r'appelle, où son defaut me chasse,
Aymant & desdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'esprit & les beautez du corps;
Ainsi ie ne puis viure auec elle, & sans elle,
Ha! Dieu, que fusses-tu ou plus chaste, ou moins belle:
Ou peusses-tu connoistre, & voir par mon trespas,
Qu'auecque ta beauté mon humeur ne sied pas!
Mais si ta passion est si forte, & si viue,
Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy;
Ie n'entends en cela te prescrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceste fureur extreme,
Ainsi comme par toy ie l'excuse en moy-mesme,
Car nous sommes tous deux en nostre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encore, en ce mal-heur où tu te precipites,
Dois-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
Connoistre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecque ton amour, esgard à ton deuoir;
Mais, sans discretion, tu vas à guerre ouuerte,
Et par sa vanité triomphant de ta perte,
Il montre tes faueurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte & sa gloire entretiennent la Court;
Cependant, me iurant, tu m'en dis des injures;
O Dieux! qui sans pitié punissez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,

Vengez

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Vengez pluſtoſt ſur moi les pechez qu'elle a faicts.
S'il eſt vray ſans faueur que tu l'eſcoutes plaindre,
D'où vient pour ſon reſpect que l'on te voit contraindre,
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller iour & nuict deſſus tes actions,
Que touſiours d'vn valet ta carroſſe eſt ſuiuie,
Qui rend comme eſpion compte exact de ta vie,
Que tu laiſſes chacun pour plaire à ſes ſoupçons:
Et que parlant de Dieu tu nous faicts des leçons,
Nouuelle Magdelaine au deſert conuertie;
Et iurant que ta flamme eſt du tout amortie,
Tu pretends finement par ceſte mauuaiſtié,
Luy donner plus d'amour, à moy plus d'amitié,
Et me péſant tromper, tu voudrois faire accroire,
Auecque faux ſermens que la neige fuſt noire?
Mais comme tes propos, ton art eſt deſcouuert,
Et chacun, en riant, en parle à cœur ouuert,
Dont ie créue de rage, & voyant qu'on te blaſme,
Trop ſenſible à ton mal, de regret ie me paſme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois eſtre ſourd, pour l'eſtre à ces propos,
Ie me hay de te voir ainſi meſeſtimée,
T'aymant ſi dignement, i'aime ta renommée,
Et ſi ie ſuis ialoux, ie le ſuis ſeulement
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fais tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire,
Mais choiſis pour le moins ceux qui ſe peuuent taire;
Quel beſoin peut il eſtre, inſenſée en amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le conte le iour,
Ce que fait vn tout ſeul, que tout chacun le ſçache,
Et montrer en amour ce que le monde cache?
Mais puis-que le deſtin à toy m'a ſceu lier,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et qu'oubliant ton mal, ie ne puis t'oublier,
Par ces plaisirs d'amour tous confits en delices,
Par tes appas, jadis à mes vœux si propices,
Par ces pleurs, que mes yeux, & les tiens, ont versez,
Par mes souspirs, au vent, sans profit, dispersez,
Par les Dieux, qu'en pleurant, tes sermens appellérent,
Par tes yeux, qui l'esprit, par les miens, me volérent,
Et par leurs feux si clairs, & si beaux à mon cœur;
Excuse, par pitié, ma jalouse rancœur,
Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me commande, (grande:
Si mon peché fut grand, ma repentance est
Et voy dans le regret dont ie suis consommé,
Que i'eusse moins failly, si i'eusse moins aymé.

AVTRE.

AYmant comme i'aymois, que ne deuois-ie craindre?
Pouuois ie estre asseuré qu'elle se deust contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle eust, pour moy cessé, d'estre ce qu'elle estoit?
Que laissant d'estre femme, inconstante, & legere,
Son cœur, traistre à l'amour, & sa foy mensongere,
Se rendant en vn lieu, l'esprit plus arresté,
Peust au lieu du mensonge aymer la verité?
Non, ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'estoit suspect hormis la perfidie,

Ie

e craignois tous ſes traits, que i'ay ſceus, du depuis,
es jours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuicts,
Qu'en ſe diſant malade, & de fievre enflammée,
our moy tant ſeulement ſa porte eſtoit fermée,
e craignois ſes attraits, ſes ris, & ſes courroux,
t tout ce dont Amour allarme les jaloux.
Mais la voyant jurer auec tant d'aſſeurance,
e l'aduouë, il eſt vray, i'eſtois ſans défiance;
Auſſi qui pourroit croire, apres tant de ſermens,
De larmes, de ſouſpirs, de propos vehemens,
Dont elle me juroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
e m'en deuois promettre vne ferme amitié;
eulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer?
Cependant, deuant Dieu, dont elle a tãt de crainte,
Au moins comme elle dit, ſa parole eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſeruit, en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon;
Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos paroles?
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuoles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité,
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecillité;
S'il y auoit des Dieux, ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la verroit-on ſi fiere ni ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient, qu'elle a tant pariurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez,
Et le Ciel, pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance; Ou

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ou s'il y a des Dieux, ils ont le cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.

IMPUISSANCE,
IMITATION
D'OVIDE.

QVoy! ne l'auois-ie aſſez en mes vœux deſirée, (parée,
N'eſtoit-elle aſſez belle, ou aſſez bien
Eſtoit-elle à mes yeux ſans grace & ſans appas,
Son ſang eſtoit-il point iſſu d'vn lieu trop bas,
Sa race, ſa maiſon, n'eſtoit-elle eſtimée,
Ne valoit-elle point la peine d'eſtre aimée,
Inhabile au plaiſir, n'auoit elle dequoy,
Eſtoit-elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel ſouuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuiſſant que ie ſuis, en mes bras toute nuë,
Et n'ay pu, le voulant tous deux eſgallement,
Contenter nos deſirs en ce contentement:
Au ſurplus, à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mõ col ſes bras plus blancs que neige,
Et ſa langue mon cœur par ma bouche embraſa,
Bref, tout ce qu'oſe Amour, ma Déeſſe l'oſa;
Me ſuggérant la manne en ſa lévre amaſſée,
Sa cuiſſe ſe tenoit en la mienne enlaſſée,
Les yeux luy petilloient d'vn deſir langoureux,
Et ſon ame exaloit maint ſouſpir amoureux,

Sa

Sa langue, en begayant, d'vne façon mignarde,
Me disoit, mais, mon cœur, qu'est-ce qui vous
retarde,
N'auroy-ie point en moi quelque chose qui peust
Offencer vos desirs, ou bien qui vous dépleust,
Ma grace, ma façon, ha! Dieu, ne vous plaist-elle?
Quoy! n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez
belle?
Cependant, de la main animant ses discours,
Ie trompois, impuissant, sa flãme, & mes amours,
Et comme vn tronc de bois, charge lourde, & pe-
sante,
Ie n'auois rien en moy de personne viuante,
Mes membres languissans, perclus, & refroidis,
Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis;
Mais quoy! que deuiendray-ie en l'extreme vieil-
Puis-que ie suis rétif au fort de ma jeunesse? (lesse,
Et si las! ie ne puis & ieune, & vigoureux,
Sauourer la douceur du plaisir amoureux?
Ha! i'en rougis de honte, & dépite mon age,
Age de peu de force, & de peu de courage,
Qui ne me permet pas, en cét accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant;
Car, Dieux! ceste beauté par mon defaut trompée,
Se leua le matin de ses larmes trempée,
Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
Resséblant à l'Aurore, alors qu'ouurant les Cieux,
Elle sort de son lict, honteuse, & despitée,
D'auoir, sans vn baiser, consommé la nuictée,
Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrin & d'amour elle en iette ses fleurs.
Pour flatter mon defaut, de quoy me sert la gloire
De mon amour passée inutile memoire,
Quand aimant ardemment, & ardemment aimé,
Tant plus ie combattois, plus i'estois animé,

Guer-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Guerrier infatigable, en ce doux exercice,
Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,
Où vaillant & adroit, apres auoir briſé,
Des Cheualiers d'amour i'eſtois le plus priſé?
Mais de cét accident ie fais vn mauuais conte,
Si mon honneur paſſé, maintenant eſt ma honte,
Et ſi le ſouuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaiſir receu ne me peut ſoulager.
O Ciel! il faloit bien qu'enſorcelé ie fuſſe,
Ou trop ardent d'amour que ie ne m'aperceuſſe,
Que l'œil d'vn enuieux nos deſſeins empeſchoit,
Et ſur mon corps perclus ſon venin eſpanchoit!
Mais qui pourroit atteindre au point de ſon merite,
Veu que toute grandeur pour elle eſt trop petite,
Si par l'égal, ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut eſtre jaloux,
Luy ſeul comme enuieux d'vne choſe ſi belle,
Par l'émulation ſeroit ſeul digne d'elle.
Hé quoy! la haut au Ciel mets-tu les armes bas,
Amoureux Iupiter, que ne viens-tu ça-bas,
Iouïr d'vne beauté ſur les autres aimable?
Aſſez de tes amours n'a caqueté la fable;
C'eſt ores que tu dois, en amour vif, & prompt,
Te mettre encore vn coup les armes ſur le front;
Cacher ta deïté deſſous vn blanc plumage;
Prendre le feint ſemblant d'vn Satyre ſauuage,
D'vn ſerpent, d'vn cocu, & te répandre encor,
Alambiqué d'amour, en groſſes gouttes d'or;
Et puis-que ſa faueur à moy ſeul octroyée,
Indigne que ie ſuis, fut ſi mal employée,
Faueur qui de mortel m'euſt fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'euſt eſté ſur mon bien enuieux!
Mais encor tout bouïllant en mes flames premieres, De

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

De quels vœux redoublez, & de quelles prieres,
Iray-ie derechef les Dieux sollicitant,
Si d'vn bien-fait nouueau i'en attendois autant,
Si mes defauts passez leurs beautez, mescontentét,
Et si de leurs bienfaits ie croy qu'ils se repentent?
Or quand ie pense, ô Dieux! quel bien m'est aduenu,
Auoir vû dans vn lict ses beaux membres à nu,
La tenir languissante entre mes bras couchée,
De mesme affection la voir estre touchée,
Me baiser haletant d'amour, & de desir,
Par ses chatouïllemens resueiller le plaisir!
Ha Dieux! ce sont des traicts si sensibles aux ames,
Qu'ils pourroient l'Amour mesme eschauffer de leurs flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'eussent trouué,
Des mysteres d'amour, amant trop reprouué!
Ie l'auois, cependant, viue d'amour extresme;
Mais si ie l'eus ainsi, elle ne m'eut de mesme,
O mal-heur! & de moy elle n'eut seulement,
Que des baisers d'vn frere, & non pas d'vn amant.
En vain, cent, & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon desir, ie n'y puis satisfaire,
Et la honte, pour lors, qui me saisit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre esteignit ma vigueur:
Comme elle reconnut, femme mal-satisfaitte,
Qu'elle perdoit son temps, du lict elle se jette,
Prend sa iuppe, se lace, & puis en se mocquant,
D'vn ris, & de ces mots, elle m'alla picquant,
Non! si i'estois lasciue, ou d'Amour occupée,
Ie me pourrois fascher d'auoir esté trompée,
Mais puis-que mon desir n'est si vif, ni si chaud,
Mon tiéde naturel m'oblige à ton defaut,
Mon amour satisfaicte ayme ton impuissance,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Et tire de ta faute assez de récompence,
Qui tousiours dilayant, m'a faict par le desir,
Esbatre plus long temps à l'ombre du plaisir:
Mais estant la douceur par l'effort diuertie,
La fureur à la fin rompit sa modestie,
Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu?
Ton impudence à tort a vanté ta vertu;
Si en d'autres amours ta vigueur s'est vsée,
Quel honneur reçois-tu de m'auoir abusée?
Assez d'autres propos le despit luy dictoit,
Le feu de son desdain par sa bouche sortoit;
En fin, voulant cacher ma honte, & sa colere,
Elle couurit son front d'vne meilleure chere,
Se conseille au miroir, ses femmes appella,
Et se lauant les mains, le faict dissimula:
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée,
Eust rendu des plus morts la froideur enflamée,
Ie confesse ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'espands, i'accuse mon peché;
Peché d'autant plus grand, que grande est ma ieunesse, Déesse,
Comme homme i'ay failly, pardonnez-moy,
I'auouë estre fort grand le crime que i'ay fait,
Pour tant iusqu'à la mort, si n'auoy-ie forfait,
Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me jette,
Que ma confession vous rende satisfaicte,
Ie suis digne des maux que vous me prescrirez,
I'ay meurtry, i'ay volé, i'ay des vœux pariurez,
Trahy les Dieux benins; inuentez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices;
O beauté, faites-en tout ainsi qu'il vous plaist,
Si vous me condamnez à mourir, ie suis prest,
La mort me sera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore,
Auant

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Auant qu'en venir là, au moins ſouuenez-vous,
Que mes armes, non moy, cauſent voſtre courroux,
Que Champion d'amour entré dedans la lice,
Ie n'eus aſſez d'haleine à ſi grand exercice,
Que ie ne ſuis chaſſeur jadis tant approuué,
Ne pouuant redreſſer vn defaut retrouué;
Mais d'où viendroit cecy, ſeroit-ce point, Maiſtreſſe,
Que mon eſprit, du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conſommant?
Pour moy, ie n'en ſçay rien, en ce fait tout m'abuſe;
Mais en fin, ô beauté! receuez mon excuſe:
S'il vous plaiſt derechef que ie r'entre en l'aſſaut,
I'eſpere auec vſure amender mon defaut.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SUR LE PORTRAICT d'vn Poëte Couronné.

EPIGRAMME.

GRaueur, vous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte,
Le lien d'vn botteau de foin.

RESPONCE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure,
Sur du foin Ieſus-Chriſt fut né;
Mais ils ignorent l'Eſcriture.

REPLIQUE.

Tu as, certes, mauuaiſe grace,
Le foin dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place,
Car Ieſus-Chriſt n'en mangeoit pas;
Mais bien pour ſeruir de repas,
Au premier aſne de ta race.

EPI-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

EPIGRAMME.

SI des maux qui vous font la guerre,
Vous voulez guérir desormais,
Il faut aller en Angleterre,
Où les loups ne viennent iamais.

AUTRE.

Ie n'ay pû rien voir qui me plaise
Dedans les psalmes de Marot:
Mais i'aime bien ceux-la de Beze,
En les chantant sans dire mot.

AUTRE.

Ie croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent, & parente;
Mais puis que vous aymez la Tante,
Espargnez au moins le Nepueu.

AUTRE.

Ceste femme à couleur de bois,
En tout temps peut faire potage:
Car dans sa manche elle a des poix,
Et du beurre sur son visage.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

PLAINTE.

EN quel obſcur ſejour le Ciel m'a-t-il réduit? (effroyable nuit,
Mes beaux jours ſont voilez d'vne
Et dans vn meſme inſtant comme l'herbe fauchée
Ma jeuneſſe eſt ſeichée.

Mes diſcours ſont changez en funébres regrets,
Et mon ame, d'ennuis eſt ſi fort éperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes foreſts,
Ie crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt devenuë.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fuſtes jadis
En l'Avril de mes jours vn heureux paradis,
Quand de mille douceurs la faveur de Madame
Entretenoit mon ame.

Or' que la triſte abſence, en l'Enfer où ie ſuis,
D'vn piteux ſouvenir me tourmente & me tuë,
Pour conſoler mon mal, & flatter mes ennuis,
Helas! repondez-moy, qu'eſt-elle devenuë?

Où ſõt ces deux beaux yeux? que ſõt-ils devenus?
Où ſont tant de beautez, d'Amours, & de Vénus,
Qui regnoient dans ſa veuë, ainſi que dans mes (veines
Les ſoucis, & les peines?

Hélas! fille de l'air, qui ſens ainſi que moy
Dans les priſons d'Amour ton ame detenuë,
Compagne de mon mal aſſiſte mon émoy,
Et réponds à mes cris, qu'eſt-elle devenuë.

Ie voy

Ie voy bien en ce lieu triſte & deſeſperé,
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré,
Et bien que loin d'icy le Deſtin l'ait guidée,
Ie m'en forme l'idée.

Ie voy dedans ces fleurs les treſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la Mer toute eſmeuë,
Tout ce qu'on voit icy vivement me la peint;
Mais il ne me peint pas ce qu'elle eſt devenuë.

Las! voicy bien l'endroit où premier je la vy,
Où mon cœur de ſes yeux ſi doucement ravy,
Rejettant tout reſpect, découvrit a la belle
Son amitié fidelle;

Ie revoy bien le lieu, mais je ne revoy pas
La Reyne de mon cœur, qu'en ce lieu i'ay perduë,
O Ciel! ô prez! ô monts! ſes fideles eſbas,
Helas! repondez-moy, qu'eſt-elle devenuë?

Durant que ſon bel œil ces lieux embelliſſoit,
L'agreable Printemps ſous ſes pieds floriſſoit,
Tout rioit aupres d'elle, & la terre parée,
Eſtoit enamourée;

Ores que le malheur nous en a ſceu priver,
Mes yeux touſiours moüillez d'vne humeur continuë,
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyver,
N'ayant ſceu découvrir ce qu'elle eſt devenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long temps la retient?
Le ſoleil qui s'abſente, au matin nous revient,
Et par vn tour reglé, ſa chevelure blonde
Eclaire tout le monde;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Si toſt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt commé vn éclair pour jamais diſparuë,
Et quoy que i'aye fait, malheureux, & maudit,
Ie n'ay pû deſcouvrir ce qu'elle eſt devenuë.

Mais Dieux! i'ay beau me plaindre, & touſiours
ſouſpirer,
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle,
Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'avez tant retenuë,
Si jamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Hélas! repondez-moy, qu'eſt elle devenuë?

Fut-il jamais mortel ſi malheureux que moy?
Ie lis mon infortune en tout ce que ie voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'envy me font guerre;

Le regret du paſſé cruëllement me point,
Et rend l'objet preſent ma douleur plus aiguë;
Mais las! mõ plus grand mal eſt de ne ſauoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle eſt devenuë.

Ainſi de toutes parts ie me ſens aſſaillir,
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir,
Ma douleur ſe rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente, & devient pire;

Et ſi quelque plaiſir s'offre devant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abbatuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si la-haut i'ignorois ce qu'elle eſt devenuë.

Geſné

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Geſné de tant d'ennuis, ie m'étonne comment,
Environné d'Amour, & du fâcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me livre,
Mon eſprit a pû vivre.

Le bien que i'ay perdu, me va tyranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combatuë,
Et ce qui rend mon mal plus aigre, & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt devenuë.

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du trait de ſa beauté me pique jour & nuit,
Me gravant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'vne ſi courte gloire.

(voir,
Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut
Rendroient d'vn peu d'eſpoir mõ ame entretenuë,
Et m'y conſolerois, ſi ie pouvois ſçauoir
Ce qu'ils ſont devenus, ce qu'elle eſt devenuë.

Plaiſirs ſi toſt perdus, hélas! où eſtes-vous?
Et vous chers entretiens, qui me ſemblez ſi doux,
Où eſtes vous allez? hé! où s'eſt retirée
Ma belle Cytherée?

Ha! triſte ſouvenir d'vn bien ſi-toſt paſſé:
Las! pourquoy ne la voy-je, ou pourquoy l'ay-ie
veuë?
Ou pourquoy mon eſprit d'angoiſſes oppreſſé,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle eſt devenuë?

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, ſi le regret poignant
De m'en voir ſéparé, d'autant plus me tourmente,
Qu'on me la repréſente.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Seulement au ſommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir preſente à mes yeux toute nuë,
Et chatoüille mon mal d'vn faux reſſentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eſt devenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus ſonger,
C'eſt ſe paiſtre du vent, que la nuit s'alléger
D'vn mal qui tout le jour me pourſuit & m'ou-
D'vne impiteuſe rage ; (trage,

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut délier,
Il faut privé d'eſpoir que mon cœur s'évertuë
Ou de mourir bien-toſt, ou bien de l'oublier,
Puis-qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt devenuë.

Comment! que je l'oublie! ha! dieux! je ne le
puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis,
Que ce cruel tyran a grauez dans mon ame
En des lettres de flame;

Il me faut par la mort finir tant de douleurs,
Ayons donc à ce point l'ame bien reſoluë,
Et finiſſant nos jours, finiſſons nos malheurs,
Puis-qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt devenuë.

Adieu donc, clairs Soleils, ſi divins, & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte,
De vos beautez deſerte.

Las! recevez mon ame en ce dernier adieu,
Puis-que de mon malheur ma fortune eſt vaincuë,
Miſerable amoureux, je vay quitter ce lieu,
Pour ſçavoir aux Enfers ce qu'elle eſt devenuë.

Ainſi

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ainſi dit Amiante, alors que de ſa voix
Il entama les cœurs des rochers, & des bois,
Pleurant, & ſoupirant la perte d'Yacée,
L'object de ſa penſée ;

Afin de la trouuer, il s'encourt au trépas,
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
Son Ombre pleure, & crie, en deſcendant là-bas,
Eſprits, hé! dites-moy, qu'eſt-elle devenuë.

ODE.

IAmais ne pourray-je bannir
Hors de moy l'ingrat ſouvenir
De ma gloire ſi toſt paſſée?
Touſiours pour nourrir mon ſoucy
Amour, cet enfant ſans mercy,
L'offrira-t-il à ma penſée?

Tyran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantaiſie ?
De quels maux m'as-tu tourmenté ?
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la jalouſie ?

Mes yeux aux pleurs accoutumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez,
Mon cœur frémiſſoit ſous la peine,
A veu' d'œil mon teint jauniſſoit,
Et ma bouche qui gémiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit touſiours pleine,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Aux caprices abandonné,
I'errois d'vn eſprit forcené,
La raiſon cédant à la rage,
Mes ſens des deſirs emportez,
Flottoient confus de tous coſtez,
Comme vn vaiſſeau parmy l'orage.

Blaſphémant la terre & les cieux,
Meſmes ie m'eſtois odieux,
Tant la fureur troubloit mon ame;
Et bien que mon ſang amaſſé,
Autour de mon cœur fuſt glacé,
Mes propos n'eſtoient que de flame.

Penſif, frenetique, & reſvant,
L'eſprit troublé, la teſte au vent,
L'œil hagard, le viſage bleſme;
Tu me fis tous maux eſprouuer,
Et ſans iamais me retrouuer,
Ie m'allois cherchant en moy-meſme.

Cependant, lors que ie voulois
Par raiſon enfraindre tes loix,
Rendant ma flame refroidie:
Pleurant, i'accuſay ma raiſon,
Et trouuay que la guériſon
Eſt pire que la maladie.

Vn regret penſif & confus
D'auoir eſté, ſans eſtre plus,
Rend mon ame aux douleurs ouverte,
A mes deſpens, las! je voy bien
Qu'vn bon-heur comme eſtoit le mien,
Ne ſe connoiſt que par la perte.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SUR LE TRESPAS DE Monſieur Paſſerat.

SONNET.

PASSERAT, le ſejour, & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde, & ſon cher ornement,
Qui loin du monde ingrat, que bienheureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon, reluis au firmament!

Afin que mon deuoir s'honnore en tes merites,
Et mon nom par le tien viue eternellement,
Que dans l'eternité ces paroles eſcrites,
Seruent à nos neueux comme d'vn teſtament.

PASSERAT fut vn Dieu ſous humaine ſemblance,
Qui vid naiſtre & mourir les Muſes en la France,
Qui de ſes doux accords leurs chanſons anima:

Dans le champ de ſes vers fut leur gloire ſemée,
Et comme vn meſme ſort leur fortune enferma,
Ils ont à vie égale, égale renommée.

CON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

CONTRE VN AMOUREUX transi.

STANCES.

POurquoy perdez-vous la parole,
Auſſi-toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolâtrez,
Deuenant vous meſme vne idole?
Vous eſtes-là ſans dire mot,
Et ne faites rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent,
Et voſtre Déeſſe s'en mocque,
Vous iugeant de meſme imparfaict
De la parole, & de l'effect.

Penſez-vous la rendre abatuë
Sans voſtre faict luy déceler?
Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'amour en tortuë:
La belle faict bien de garder,
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez-vous, en la violence
De voſtre longue affection,
Monſtrer vne diſcretion,

Si on

Si on la voit par le silence?
Vn tableau d'amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille & mille trauerses,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diuerses,
De coups n'estre point abbatu;
C'est d'vne asne auoir la vertu.

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien,
Le plus souvent on n'en a rien,
Et dans l'amoureuse poursuite
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

I'approuue bien la modestie,
Ie hay les amans effrontez;
Evitons les extremitez,
Mais des Dames une partie,
Comme estant sans election,
Iuge en discours l'affection.

En discourant à sa Maistresse,
Que ne promet l'amant subtil?
Car chacun, tant pauvre soit-il,
Peut estre riche de promesse;
Les Grands, les Vignes, les Amans,
Trompent tousiours de leurs sermens.

Mais vous ne trompez que vous mesme,
En faisant le froid à dessein,
Ie croy que vous n'estes pas sain,
Vous avez le visage blesme;

Où

Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Voſtre Belle, qui n'eſt pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez,
Qui vous void, penſe que ſoyez
Ou vous muet, ou elle ſourde,
Parlez, elle vous orra bien;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn deſir de femme,
D'ouïr de vous quelques beaux mots;
Mais s'il eſt vray qu'à nos propos
On reconnoiſt quelle eſt noſtre ame,
Elle vous voit, à cette fois,
Manquer d'eſprit comme de voix.

Qu'vn honteux reſpect ne vous touche,
Fortune ayme vn audacieux,
Penſez, voyant Amour ſans yeux,
Mais non pas ſans mains, ni ſans bouche,
Qu'apres ceux qui font des préſens,
L'Amour eſt pour les bien-diſans.

LOVAN-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

LOUANGES DE MACETTE.

BElle & savoureuse Macette,
Vous estes si gente & doucette,
Et avez si doux le regard,
Que si vos Vertus & merites
N'estoyent en mes œuvres décrites,
Ie croirois meriter la hard.

Ouï, je croirois qu'on me deût pendre,
Si ie ne m'efforçois de rendre,
Avec de doubles interests,
Vostre nom autant en estime,
Au mont des Muses, par ma ryme,
Comme il est dans les cabarets.

Puis vostre amour qui s'abandonne,
Ne refusa iamais personne,
Tant elle est douce à l'amitié,
Aucun respect ne vous retarde,
Et fût-il crieur de moutarde,
Vous en avez toûjours pitié.

Vostre poil que le temps ne change,
Est aussi doré qu'vne Orange,
Et plus qu'vn chardon frisotté,
Et vostre tresse non confuse,
Semble à ces mesches d'arquebuse,
Qu'vn Cadet porte à son costé.

Vostre

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Voſtre face eſt plus reluiſante
Que n'eſt vne table d'attente,
Où l'on aſſiet de la couleur,
Et voſtre œil a telle étincelle,
Que le ſoleil n'eſt, aupres d'elle,
Qu'vn Cierge de la Chandeleur.

La Muſe autour de voſtre bouche,
Volant ainſi comme vne mouche,
De miel vous enbrene le béc,
Et vos paroles nompareilles,
Reſonnent doux à nos oreilles,
Comme les chordes d'vn rebec.

Les Graces, d'amour eſchauffées,
Nuds pieds, ſans iuppes, decoiffees,
Se tiennent toutes par la main,
Et d'vne façon ſadinette,
Se branſlent à l'eſcarpolette,
Sur les Ondes de voſtre ſein.

Venus, autour de vos œillades,
En cotte fait mille gambades,
Et les Amours, comme pouſſins,
Ou comme oyſons hors de la muë,
Qui ont mangé de la Ciguë,
Semblent dancer les mataſſins.

Voſtre œil chaud à la picorée,
L'esbat de Venus la dorée,
Ne laiſſe rien paſſer ſans flus,
Et voſtre mine de poupée,
Prend les eſprits à la pipée,
Et les appetits à la glus.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ie ne m'etonne donc, Macette,
Eſtant ſi gente, & ſi doucette,
Voſtre œil ſi ſaint & ſi divin,
Si vous avez tant de pratique,
Et s'il n'eſt Courtaut de Boutique,
Qui chez-vous ne prenne du vin.

Car, ſans nulle miſericorde,
Ie ſerois digne de la corde,
Si d'vn caprice fantaſtic,
Ie n'allois chantant vos loüanges,
Priant Dieu, les Saints, & les Anges,
Qu'ils vous conſervent au Public.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il me chaille,
Que chez-vous la vendange faille;
Mais je craindrois d'oreſnavant,
Que voſtre vin, qui ſe diſperſe,
Veu le long temps qu'il eſt en perce,
Se ſentit vn peu de l'évent.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

ELEGIE.

L'Homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée,
Tel a domté ſur mer la tempeſte obſtinée,
Qui deceu dans le port, eſprouue en vn inſtant
Des accidens humains le reuers inconſtant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y penſe.
Ores, à mes depens i'en fais l'experience,
Moy, qui tremblant encor du naufrage paſſé,
Du bris de mon navire au rivage amaſſé,
Bâtiſſois vn autel aux Dieux legers des Ondes,
Iurant meſme la mer, & ſes vagues profondes,
Inſtruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de leger,
Sçachant qu'injuſtement il ſe plaint de l'orage,
Qui remontant ſur mer fait vn ſecond naufrage.
Cependant ay-ie à peine eſſuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'vn nouveau deſir le courant me tranſporte,
Et n'ay pour l'arreſter la raiſon aſſez forte,
Par vn deſtin ſecret mon cœur s'y voit contraint,
Et par vn ſi doux nœud ſi doucement eſtreint,
Que me trouvant eſpris d'vne ardeur ſi parfaite,
Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,
Et me ſens glorieux, en vn ſi beau tourment,
De voir que ma grandeur ſerve ſi dignement;
Changement bien étrange en vne amour ſi belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre uniuerſelle,
Dont le nom glorieux aux Aſtres eſlevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'eſt gravé,
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,

A qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

, qui rien, fors l'Amour, ne put eſtre contraire,
ui commande par tout, indomptable en pouvoir,
ui ſçay donner des loix, & non les recevoir;
e me voy priſonnier aux fers d'vn ieune Maiſtre,
ù ie languis eſclave, & fais gloire de l'eſtre,
t ſont à le ſervir tous mes vœux obligez;
Mes palmes, mes lauriers en myrthes ſont changez,
Qui ſervant de trophée aux beautez que i'adore,
ont en ſi beau ſuiet que ma perte m'honnore.
Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troiſiéme Ciel mes deſtins envoyez,
elle & ſainte planete, Aſtre de ma naiſſance,
Mon bon-heur plus parfait, mon heureuſe influënce,
Dont la douceur preſide aux douces paſſions,
Venus, prenez pitié de mes affections,
oyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Pluſtoſt que découvrir mon amour, que ie meure:
Et que ma fin témoigne, en mon tourment ſecret,
Qu'il ne veſcut iamais vn amant ſi diſcret,
Et qu'amoureux conſtant, en vn ſi beau martyre,
Mon trépas ſeulement mon amour puiſſe dire;
Ha! que la paſſion me fait bien diſcourir!
Non, non, vn mal qui plaiſt, ne fait jamais mourir.
Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente!
La patience eſt foible, & l'amour violente,
Et me voulant contraindre en ſi grande rigueur,
Ma plainte ſe dérobbe, & m'échappe du cœur,
Semblable à cet enfant, que la Mere en colere,
Apres vn châtiment veut forcer à ſe taire,
Il s'efforce de crainte à ne point ſoupirer,

A grand

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

A grand peine oſe-t-il ſon haleine tirer ;
Mais nonobſtant l'effort, dolent en ſon courage,
Les ſanglots, à la fin, debouchent le paſſage,
S'abandonnãt aux cris, ſes yeux fondent en pleurs,
Et faut que ſon reſpect défere à ſes douleurs.
De meſme, ie m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon reſpect s'evertuë,
Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps rete-
Renverſant tout obſtacle, eſt plus fier devenu. (nu,
Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de ſe taire,
Et qu'il n'eſt ni deſert, ni rocher ſolitaire,
A qui de mon ſecret ie m'oſaſſe fier,
Et que juſqu'à ce point ie me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur ſi contrainte,
A vous ſeule, en pleurant, j'addreſſe ma cõplainte;
Auſſi puis-que voſtre œil m'a tout ſeul aſſervy,
C'eſt raiſon que luy ſeul voye comme ie vy,
Qu'il voye que ma peine eſt d'autant plus cruelle,
Que ſeule en l'Vnivers, ie vous eſtime belle;
Et ſi de mes diſcours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils ſont en moy, mais qu'ils naiſſent de
vous,
Et que ce ſeroit eſtre ingrate en vos defaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes
plaiſirs,
Delices de mes yeux, & de tous mes deſirs,
Qui regnez ſur les cœurs d'vne cõtrainte aimable,
Pardonnez à mon mal, helas! trop veritable,
Et liſant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,
La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre,
Pardonnez à mes cris de l'avoir oſé dire,
Ne vous offencez point de mes juſtes clameurs,
Et ſi mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.

DIA-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

DIALOGUE,

CLORIS ET PHILIS.

CLORIS.

PHilis, œil de mon cœur, & moitié de moy-meſme,
Mon Amour, qui te rend le viſage ſi bleſme?
Quels ſanglots, quels ſouſpirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?
PHIL. Ma douleur eſt ſi grande, & ſi grand mon martyre,
Qu'il ne ſe peut, Cloris, ni comprendre, ni dire.
CL. Ces maintiens égarez, ces penſers eſperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois eſpandus,
Ces regards languiſſans, en leurs flammes diſcretes,
Me ſont de ton Amour les paroles ſecrettes.
PH. Ha! Dieu, qu'vn divers mal diverſement me point!
I'ayme; helas! non, Cloris, nõ non, je n'aime point.
CL. La honte ainſi dément, ce que l'Amour décele,
La flame de ton cœur par tes yeux eſtincelle,
Et ton ſilence meſme, en ce profond malheur,
N'eſt que trop éloquent à dire ta douleur;
Tout parle en tõ viſage, & te voulant contraindre,
L'Amour vient, malgré-toy, ſur ta lévre à ſe plaindre.
Pourquoy veux-tu, Philis, aymant comme tu fais,
Que l'Amour ſe demente en ſes propres effets?
Ne ſçais-tu que ces pleurs, que ces douces œillades
Ces yeux, qui ſe mourant, font les autres malades,
Sont theatres du cœur où l'amour vient jouër
Les penſers que la bouche a honte d'avouër?

Non

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

N'en faïs donc point la fine, & vainement ne cache
Ce qu'il faut, malgré-toi, que tout le monde sache,
Puis-que le feu d'Amour, dont tu veux triompher,
Se montre d'autant plus qu'on le pense étouffer.
L'Amour est vn Enfant, nud, sans fard, & sans crainte,
Qui se plaist qu'on le voye, & qui fuit la contrainte;
Force donc tout respect, ma chere fille, & croy
Que chacun est sujet à l'Amour, comme toy.
En jeunesse i'aymay, ta Mere fit de mesme,
Licandre ayma Lisis, & Félisque Philesme,
Et si l'âge esteignit leur vie & leurs soupirs,
Par ces plaintes encore on en sent les Zéphyrs;
Ces fleuves sont encor tout-enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout-ravis de tant d'amoureux charmes;
Encore oit-on l'Echo redire leurs chansons,
Et leurs noms sur ces bois gravez en cent façons.
Mesmes que penses-tu? Berenice la belle,
Qui semble contre Amour si fiere & si cruelle,
Me dit tout franchemẽt, en pleurant, l'autre jour,
Qu'elle estoit sans Amant, mais non pas sans amour.
Telle encor qu'on me voit, i'ayme de telle sorte,
Que l'effet en est vif, si la cause en est morte,
Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
Que iamais par mes pleurs éteindre ie n'ay peu;
Mais comme d'vn seul trait notre ame fut blessée,
S'il n'avoit qu'vn desir, ie n'eus qu'vne pensée.
PH. Ha! n'en dis davantage, & de grace, ne rens
Mes maux plus douloureux, ni mes ennuis plus grans.
CL. D'où te vient le regret dont tõ ame est saisie?
Est-ce

t-ce infidelité, mépris, ou jalousie ?
H. Ce n'eſt ni l'vn, ni l'autre, & mon mal rigoureux
xcéde doublement le tourment amoureux.
L. Mais ne peut-on ſçavoir le mal qui te poſſede?
H. A quoy ſerviroit-il, puis-qu'il eſt ſans remede?
L. Volontiers les ennuis s'alegent aux diſcours.
H. Las! ie ne veux aux miens, ni pitié, ni ſecours.
L. La douleur que l'on cache eſt la plus inhumaine.
H. Qui meurt en ſe taiſant, ſemble mourir ſans peine.
L. Peut-eſtre en la diſant te pourray-je guerir.
H. Tout remede eſt fâcheux alors qu'on veut mourir.
L. Au moins avant la mort dis où le mal te touche.
H. Le ſecret de mon cœur ne va point en ma bouche.
L. Si je ne me deçois, ce mal te vient, d'aymer.
H. Cloris, d'vn double feu je me ſens conſumer.
L. La douleur, malgré-toy, la langue te dénouë.
H. Mais faut-il, à ma honte, hélas! que ie l'avouë?
t que ie die vn mal, pour qui juſques icy,
'eus la bouche fermée, & le cœur ſi tranſy,
Qu'eſtouffant mes ſoupirs, aux bois, aux prez, aux plaines,
e ne pus, ni n'oſay diſcourir de mes peines ?
L. Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux? (eux.
H. Mon cœur eſt vn ſepulcre honnorable pour
L. Ie croy lire en tes yeux quelle eſt ta maladie.
H. Si tu la vois, pourquoy veux-tu que ie la die?
Auray-ie aſſez d'audace à dire ma langueur ?
Ha! perdons le reſpect, où i'ay perdu le cœur.

I'ayme,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

I'ayme, i'ayme, Cloris, & cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'eſt pour moy trop peu que d'vn ſuplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cauſe en moy ces douleurs, & ces gemiſſemens,
Choſe encor inouïe, & toutes fois non feinte,
Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'eſt plainte!
CL. Seroit-il bien poſſible. PH. A mon dam tu le vois.
CL. Comment! qu'on puiſſe aymer deux hommes à la fois!
PH. Mon malheur en ceci n'eſt que trop veritable;
Mais las! il eſt bien grand, puis qu'il n'eſt pas croyable.
CL. Qui ſont ces deux Bergers dont ton cœur eſt eſpoint?
PH. Amynte, & Philemon; ne les connois-tu point?
CL. Ceux qui furent bleſſez, lors que tu fus ravie?
PH. Ouï, ces deux dont ie tiens, & l'honneur & la vie.
CL. I'en ſçay tout le diſcours; mais dy-moy ſeulement
Comme Amour par leurs yeux charma ton jugement.
Ph. Amour tout dépité de n'avoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur vne breſche,
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,
Fit par les coups d'autrui cette plaie en mon cœur,
Quand ces Bergers navrez, ſans vigueur, & ſans armes,
Tout-moites de leur ſang, comme moy de mes larmes,
Pres du Satyre mort, & de moy, que l'ennuy
Rendoit en apparence auſſi morte que luy,

Firent

Firent voir à mes yeux, d'vne piteuſe ſorte,
Qu'autant que leur Amour leur valeur eſtoit forte.
Ce traitre, tout couvert de ſang & de pitié,
Entra dedans mon cœur ſous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluſtoſt, que morte, froide, & bleſme,
Ie ceſſay, toute en pleurs, d'eſtre plus à moy-meſme;
I'oubliay Pere & Mere, & troupeaux, & maiſon,
Mille nouveaux deſirs ſaiſirent ma raiſon,
I'erray deça, de-là, furieuſe, inſenſée,
De penſers en penſers s'égara ma penſée,
Et comme la fureur eſtoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, je leur donnois la Loy,
I'accommodois ma grace, agençois mon viſage,
Vn jaloux ſoin de plaire excitoit mon courage,
I'allois plus retenuë, & compoſois mes pas,
I'apprenois à mes yeux à former des appas,
Ie voulois ſembler belle, & m'efforçois à faire
Vn viſage qui peût également leur plaire,
Et lors qu'ils me voioient par hazard, tant ſoit peu,
Ie friſſonnois de peur craignant qu'ils euſſent veu,
Tant j'eſtois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fût agreable.
Ainſi, tousjours en trance, en ce nouveau ſoucy,
Ie diſois à part-moy, las! mon Dieu! qu'eſt-ce-cy!
Quel ſoin, qui de mon cœur s'eſtant rendu le maitre,
Fait que je ne ſuis plus ce que ie ſoulois eſtre!
D'où vient que jour & nuit je n'ai point de repos,
Que mes ſoupirs ardens traverſent mes propos,
Que loin de la raiſon tout conſeil ie rejette,
Que je ſois, ſans ſujet, aux larmes ſi ſujette!
Ha! ſotte, répondois-je apres, en me tançant,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Non, ce n'eſt que pitié que ton ame reſſent
De ces Bergers bleſſez; te fâches-tu, cruelle,
Aux doux reſſentimens d'vn acte ſi fidele?
Serois-tu pas ingrate en faiſant autrement?
Ainſi ie me flattois en ce faux jugement,
Eſtimant en ma peine, aveugle & langoureuſe,
Eſtre bien pitoyable, & non pas amoureuſe.
Mais las! en peu de temps je connus mon erreur,
Tardive connoiſſance à ſi prompte fureur!
I'apperceus, mais trop tard, mon amour vehemente,
Les connoiſſant Amans, ie me connus Amante,
Aux rayons de leur feu, qui luit ſi clairement,
Helas! je vis leur flame, & mon embraſement,
Qui croiſſant par le temps s'augmenta d'heure en heure,
Et croiſtra, ç'ay-ie peur, juſqu'à tant que ie meure.
Depuis, de mes deux yeux le ſommeil ſe bannit,
La douleur de mon cœur mon viſage fannit,
Du ſoleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes fleches & mon arc me viennent à mepris,
Vn choc continuël fait guerre à mes eſprits,
Ie ſuis du tout en proye à ma peine enragée,
Et pour-moy, comme-moy, toute choſe eſt changée.
Nos champs ne ſont plus beaux, ces prez ne ſont plus vers,
Ces arbres ne ſont plus de fuëillages couvers,
Ces ruiſſeaux ſont troublez des larmes que ie verſe,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverſe,
Leurs attraits ſi plaiſans, ſont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inſpirent que fureur.

Icy,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Icy, comme autrefois, ces paſtis ne fleuriſſent,
Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigriſſent;
Et mon chien, m'abbayant, ſemble me reprocher,
Que j'aye ore à mépris ce qui me fut ſi cher;
Tout m'eſt à contre-cœur, horſmis leur ſouvenance,
Helas! je ne vis point, ſinon lors que j'y penſe,
Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Ie puiſe dans leurs yeux vn venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuſe,
Donnant tréve à ma peine ingrate & furieuſe,
Les voyant, me permet l'vſage de raiſon,
Afin que ie m'efforce apres leur gueriſon;
Me fait penſer leurs maux; mais las! en vain j'eſſaye,
Par vn meſme appareil pouvoir guerir ma playe!
Ie ſonde de leurs coups l'étrange profondeur,
Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
I'étuve de mes pleurs leurs bleſſures ſanglantes,
Helas! à mon malheur, bleſſures trop bleſſantes,
Puis-que vous me tuez, & que mourant par vous
Ie ſouffre en vos douleurs, & languis en vos coups!

CL. Brûlent-ils comme toy d'amour demeſurée?

PH. Ie ne ſçay; toutesfois, i'en penſe eſtre aſſurée.

CL. L'amour ſe perſuade aſſez légerement.

PH. Mais ce que l'on deſire, on le croit aiſément.

CL. Le bon amour, pourtant, n'eſt point ſans défiance.

PH. Ie te diray ſurquoy i'ay fondé ma croyance;
Vn jour, comme il avint qu'Amynte eſtant bleſſé,
Et qu'eſtant de ſa playe & d'amour opreſſé,
Ne pouvant clore l'œil, éveillé du martyre,
Se pleignoit en pleurant, d'vn mal qu'il n'oſoit dire;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Mon cœur, qui du passé, le voyant, se souvint,
A ce piteux objet toute pitié devint,
Et ne pouvant souffrir de si rudes alarmes,
S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux lar-
mes ;
Enfin comme ma voix, ondoyante à grans flots,
Eut trouvé le passage entre mille sanglots,
Me forçant en l'accés du tourment qui me gréve,
I'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque
tréve,
Ie me mis à chanter, & le voyant gémir,
En chantant, i'invitois ses beaux yeux à dormir;
Quand luy, tout-languissant, tournant vers moy
sa teste,
Qui sembloit vn beau lis battu de la tempeste,
Me lançant vn regard qui le cœur me fendit,
D'vne voix rauque & casse, ainsi me répondit;
Philis, comme veux-tu qu'absént de toy ie vive?
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
Trouve, pour endormir son tourment furieux,
Vne nuit de repos au jour de tes beaux yeux ?
Alors toute surprise en si prompte nouvelle,
Ie m'enfuy de vergongne, où Filemon m'appelle,
Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
Languissoit en ses maux trop vifs & trop ardens.
Moy qu'vn devoir égal à mesme soin invite,
Ie m'approche de luy, ses playes ie visite,
Mais las! en m'appreſtant à ce piteux dessein,
Son beau sang qui s'émeut, jallit dessus mon sein;
Tombant évanouy, toutes ses playes s'ouvrent,
Et ses yeux, comme morts, de nuages se cou-
vrent;
Comme auecque mes pleurs ie l'eus fait revenir,
Et me voyant sanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Philis, si l'Amour n'est vn crime,
Ne

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ne mépriſez le ſang qu'eſpand cette victime,
On dit qu'eſtant touché de mortelle langueur
Tout le ſang ſe reſſerre, & ſe retire au cœur,
Las ! vous eſtes mon cœur, où pendant que i'expire,
Mon ſang brûle d'amour, s'unit & ſe retire.
Ainſi de leurs deſſeins, ie ne puis plus douter ;
Et lors, moy que l'Amour oncques ne ſceut domter,
Ie me ſentis vaincuë, & gliſſer en mon ame,
De ces propos ſi chauds, & ſi brûlans de flame,
Vn rayon amoureux qui m'enflama ſi bien,
Que tous mes froids dédains n'y ſervirent de rien.
Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la penſée, & l'Amour pour eſcorte,
Et ſuis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'vn garot traverſé,
Qui fuit dans les foreſts, & toûjours avec elle
Porte ſans nul eſpoir, ſa bleſſure mortelle ;
Las ! je vay tout de meſme, & ne m'apperçois pas,
O malheur ! qu'avec moy, ie porte mon trépas,
Ie porte le Tyran, qui de poiſon m'enyvre,
Et qui, ſans me tuër, en ma mort me fait vivre ;
Heureuſe, ſans languir ſi long temps aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir vne fois !
CL. Si d'vne meſme ardeur leur ame eſt enflamée,
Te plains-tu d'aymer bien, & d'eſtre bien aymée ?
Tu les peux voir tous deux, & les favoriſer.
PH. Vn cœur ſe pourroit-il en deux parts diviſer ?
CL. Pourquoy non ? c'eſt erreur de la ſimpleſſe humaine ;
La foy n'eſt plus au cœur qu'vne chimere vaine,
Tu dois, ſans t'arreſter à la fidelité,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Te ſervir des Amans comme des fleurs d'Eſté,
Qui ne plaiſent aux yeux qu'eſtant toutes nouvelles,
Nous avons de nature au ſein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & divers ſentimens;
Pourquoy ne pourrions-nous avoir divers Amans?
Combien en connoiſſé-ie à qui tout eſt de miſe,
Qui changent plus ſouvent d'Amant que de chemiſe?
La grace, la beauté, la jeuneſſe, & l'amour,
Pour les femmes ne ſont qu'vn Empire d'vn jour,
Encor que d'vn matin; car à qui bien y penſe,
Le midy n'eſt que ſoin, le ſoir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'Amans proviſion,
Vſes de ta jeuneſſe, & de l'occaſion,
Toutes deux, comme vn trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laiſſant qu'vn regret en leur place;
Mais ſi ce proceder encore t'eſt nouveau,
Choiſy lequel des deux te ſemble le plus beau.
PH. Ce remede ne peut à mon mal ſatisfaire,
Puis Nature & l'Amour me défend de le faire,
En vn choix ſi douteux s'égare mon deſir,
Ils ſont tous deux ſi beaux qu'on n'y peut que choiſir;
Comment beaux! Ha! Nature, admirable en ouvrages,
Ne fit iamais deux yeux, ni deux ſi beaux viſages,
Vn doux aſpect qui ſemble aux amours convier;
L'vn n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe envier,
L'vn eſt brun, l'autre blond, & ſon poil qui ſe dore,
En filets blondiſſans, eſt ſemblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux ſouriant,

Elle

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs, les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, éblouït la raiſon,
Et tuë en baſilic, d'amoureuſe poiſon;
Cette bouche ſi belle, & ſi pleine de charmes,
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ſes armes;
Ces beaux traits de diſcours, ſi doux, & ſi puiſſans,
Dont l'Amour par l'oreille aſſujettit mes ſens,
A ma foible raiſon font telle violence,
Qu'ils tiennent mes deſirs en égale balance;
Car ſi de l'vn des deux ie me veux departir,
Le Ciel, non plus que moy, ne le peut conſentir;
L'autre pour eſtre brun aux yeux n'a moins de flammes,
Il ſeme en regardant, du ſoufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le iour,
Ils ſemblent deux Soleils en la ſphere d'Amour;
Car ſi l'vn eſt pareil à l'Aurore vermeille;
L'autre, en ſon teint plus brun, a la grace pareille
A l'Aſtre de Venus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit;
Sa taille haute & droite, & d'vn juſte corſage;
Semble vn pin qui s'éleve au milieu d'vn bocage;
Sa bouche eſt de Coral, où l'on voit au dedans,
Entre vn plaiſant ſouris, les perles de ſes dents,
Qui reſpirent vn air embaumé d'vne haleine
Plus douce que l'œillet, ni que la marjolaine;
D'vn brun meſlé de ſang ſon viſage ſe peint,
Il a le jour aux yeux, & la nuit en ſon teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille eſtincelles,
Semble vn amas brillant des Eſtoiles plus belles,
Quand vne nuit ſereine avec ſes bruns flambeaux,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Rend le ſoleil jaloux, en ſes jours les plus beaux !
Son poil noir & retors, en gros-flocons ondoye,
Et creſpelu, reſſemble vne toiſon de ſoye ;
C'eſt, enfin, comme l'autre, vn miracle des Cieux.
Mõ ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux,
Et ravie en l'objet de leurs beautez extrémes,
Se retrouve dans eux ; & ſe perd en ſoy - meſmes.
Las! ainſi ie ne ſçay que dire, ou que penſer;
De les aymer tous deux, n'eſt-ce les offencer?
Laiſſer l'vn, prendre l'autre, ô Dieux! eſt-il poſſible!
Ce ſeroit les aymant, vn crime irremiſſible ;
Ils ſont tous deux égaux de merite, & de foy ;
Las! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy ;
Tous deux pour me ſauver, hazarderent la vie,
Ils ont meſme deſſein, meſme amour, meſme en-
De quelles paſſions me ſenté-ie émouvoir ! (vie.
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,
De divers ſentimens également me troublent,
Et me penſant ayder, mes angoiſſes redoublent;
Car ſi pour eſſayer à mes maux quelque paix,
Par fois oubliant l'vn, en l'autre je me plais;
L'autre, tout en colere, à mes yeux ſe preſente,
Et me monſtrant ſes coups, ſa chemiſe ſanglante,
Sõn amour, ſa douleur, ſa foy, ſon amitié,
Mon cœur ſe fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.
Las! ainſi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'eſt grace pour moy au Ciel ni ſur la terre,
Contre ce double effort débile eſt ma vertu,
De deux vents oppoſez mon cœur eſt combattu,
Et reſte ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miſerable dépouille, & funeſte trophée.

VERS

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

VERS SPIRITUELS.

STANCES.

QVand ſur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë,
Eſtant vieilly dans vn moment,
Ie ne puis dire ſeulement
Que ma jeuneſſe eſt devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour ſe dérobe à mon œil,
Mes ſens troublez s'evanouïſſent,
Les hommes ſont comme des fleurs,
Qui naiſſent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure ſe faniſſent.

Leur âge à l'inſtant écoulé,
Comme vn trait qui s'eſt envolé,
Ne laiſſe apres ſoy nulle marque,
Et leur nom ſi fameux icy,
Si toſt qu'ils ſont morts, meurt auſſi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, ſain, & puiſſant,
Comme vn Aubeſpin floriſſant,
Mon printemps eſtoit délectable,
Les plaiſirs logeoient en mon ſein,
Et lors eſtoit tout mon deſſein
Du jeu d'amour, & de la table.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Mais las! mon ſort eſt bien tourné;
Mon âge en vn rien s'eſt borné,
Foible languit mon eſperance,
En vne nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
I'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'vn habit epineux
Me ceint d'vne horrible torture,
Mes beaux jours ſont changés en nuits,
Et mon cœur tout fleſtry d'ennuys,
N'attend plus que la ſepulture.

Envvré de cent maux divers,
Ie chancelle, & vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine,
I'en ay l'eſprit tout hebêté,
Et ſi peu qui m'en eſt reſté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps paſſé,
Que j'ay folement depencé,
Eſpand du fiel en mes vlceres;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha! pitoyable ſouvenir!
Enfin, que dois-je devenir!
Où ſe reduira ma conſtance!
Eſtant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence?

Qu'eſt-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Qu'eſt-ce de moy? foible eſt ma main,
Mon courage, hélas! eſt humain,
Ie ne ſuis de fer ni de pierre;
En mes maux monſtre-toy plus doux,
Seigneur, aux traits de ton courroux,
Ie ſuis plus fragile que verre.

Ie ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'vn feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'vn hibou qui n'oſe paroiſtre,
Qu'vn fantoſme icy bas errant,
Qu'vne orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & deſaſſembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant juſqu'aux Cieux,
Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aſtres prennent loy,
Tout fait joug deſſous ta parole:
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'vn bourrier qui vole.

Mais quoy! ſi ie ſuis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait?
Ne ſois aux pecheurs ſi ſevere;
Ie ſuis homme, & toy Dieu Clement,
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

I'ay l'œil ſeellé d'vn ſeau de fer,
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as oſté la ſanté,
O Seigneur, tu me la peux rendre.

Le tronc de branches deveſtu,
Par vne ſecrette vertu
Se rendant fertile en ſa perte,
De rejettons eſpere vn jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant ſa perruque verte.

Où, l'homme en la foſſe couché,
Apres que la mort l'a touché,
Le cœur eſt mort comme l'eſcorce;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais l'homme eſtant mort vne fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Sur la Nativité de NOSTRE SEIGNEUR,

HYMNE.

Par le commandement du Roy Louis XIII. pour sa Musique de la Messe de minuit.

POur le salut de l'Vnivers,
Aujourd'huy les Cieux sont ouvers,
Et par vne conduite immense,
La grace descend dessus nous,
Dieu change en pitié son courroux,
Et sa Iustice en sa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puissant,
Au fils de l'homme s'vnissant,
En vne charité profonde,
Encor qu'il ne soit qu'vn Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Dessous sa divine vertu,
Le peché languit abbatu,
Et de ses mains à vaincre expertes,
Etouffant le serpent trompeur,
Il nous assure en nostre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy se finit en luy,
Qui vient consoler nostre ennuy,
En ses promesses si parfaites.

Grand

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Grand Roy, qui daignas en naiſſant,
Sauver le Monde periſſant,
Comme Pere, & non comme Iuge,
De Grace comblant noſtre Roy,
Fay qu'il ſoit des meſchans l'effroy,
Et des bons l'aſſuré refuge.

Qu'ainſi qu'en Eſté le Soleil,
Il diſſipe, aux rays de ſon œil,
Toute vapeur, & tout nuage,
Et qu'au feu de ſes actions,
Se diſſipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy faſſe ombrage.

SON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

SONNETS.

I.

O Dieu, ſi mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, i'eſpere en ta clemence,
Si mon duëil ne ſuffit à purger mon offence,
Que ta grace y ſupplée, & ſerve à mon erreur.

Mes eſprits éperdus friſſonnent de terreur,
Et ne voyant ſalut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le preſent, le paſſé ie regrette,
Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite,
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures ſurpaſſe,
Comme de Pere à fils vſes-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre ſeroit ta grace.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

II.

QVand devot vers le Ciel j'oſe lever les yeux,
Mon cœur ravy s'emeut, & confus s'emerveille,
Comment, disje à part-moy, cette œuvre nompareille
Eſt-elle perceptible à l'eſprit curieux?

Cet Aſtre ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne ſommeille,
Pere immenſe du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'eblouïs-tu d'vne flamme mortelle,
Qui du ſoleil vivant n'eſt pas vne étincelle,
Et qui n'eſt devant luy ſinon qu'obſcurité?

Mais ſi de voir plus outre aux Mortels eſt loiſible,
Croy bien, tu comprendras meſme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront viſible.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

III.

CEpendant qu'en la Croix plein d'amour infinie,
Dieu pour noſtre ſalut tant de maux ſupporta,
Que par ſon juſte ſang noſtre ame il racheta,
Des priſons où la mort la tenoit aſſervie.

Alteré du deſir de nous rendre la vie,
I'ay ſoif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy preſenta;
Ce que voyant ſa Mere en la ſorte s'écrie:

Quoy! n'eſt ce pas aſſez de donner le trepas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder ſon deſir, d'vn ſi piteux breuvage?

Venez, tirez mon ſang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon viſage,
Vous ſerez moins cruels, & i'auray moins de maux.

COM-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

COMMENCEMENT d'vn Poëme ſacré.

I'Ay le cœur tout ravy d'vne fureur nouvelle,
Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait eſſayer,
Vn ſujet qui n'a peû ma jeuneſſe effrayer.
Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta deſſus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque eſtre & corps, & mouvemés,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inſpire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, i'entreprens cet ouvrage.
Avant que le Soleil euſt enfanté les Ans,
Que tout n'eſtoit qu'vn rien, & que meſme le temps,
Confus n'eſtoit diſtinct en trois diverſes faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais ſeulement ſans temps, ſans meſure, & ſans lieu,
Que ſeul parfait en ſoy regnoit l'Eſprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majeſté ſuperbe,
Eſtoit l'Eſtre de l'Eſtre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans ſoy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à ſa voix vn mélange divers....

TABLE

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

TABLE
DES OEUVRES
DV
SIEUR REGNIER.

A.

AYmant comme i'aymois, que ne devoy-je craindre? Seconde Elégie Zélotypique. 154

B.

Belle & savoureuse Macette. Loüanges. 175.

Bertaut, c'est vn grand cas, quoy que l'on puisse faire. Satyre v. 28

Bethune, si la charge où ta vertu s'amuse. Satyre v i. 36

Bien que ie sçache au vray tes façons & tes ruses. Elégie Zélotypique. 148

C.

Ce mouvement de temps peu conneu des humains. Satyre x. 67

Cependant qu'en la Croix. Sonnet. 201

Cette femme à couleur de bois. Epigramme. 163

Ceux

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Ceux qui m'ont de foin couronné. Reponce à vn Epigramme. 162
Charles, de mes pechez i'ay bien fait pénitence. Satyre VIII. 51
Comte, de qui l'eſprit penetre l'vnivers. Satyre II. 6

E.

En quel obſcur ſejour le Ciel m'a-t-il réduit. Plainte. 164

G.

Graueur, vous deviez avoir ſoin. Epigramme. 162

I.

Iamais ne pourray-ie bannir. Ode. 169
I'ay le cœur tout ravy. Commencement d'vn Poëme Sacré. 202
I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main. Satyre XIV. 110
Ie croy que vous avez fait vœu. Epigramme. 163
Ie n'ay peû rien voir qui me plaiſe. Epigramme. 163
Il eſtoit preſque iour, & le Ciel ſouſriant. Diſcours au Roy. 140

L.

La fameuſe Macette, à la Cour ſi connuë. Satyre XIII. 100
L'homme s'oppoſe en vain. Elegie. 178

M. Mar-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

M.

Marquis, que doy-ie faire en cette incertitude. Satyre III. 14
Motin, la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle. Satyre IV. 22

N.

Non, non, i'ay trop de cœur pour laſchement me rendre. Satyre XVII. 128

O.

O Dieu, ſi mes pechez. Sonnet. 199
On dit que le grand Peintre ayant fait vn ouvrage. Satyre XII. 95
Ouï, i'écris rarement, & me plais de le faire. Satyre XV. 116

P.

Paſſerat, le ſeiour, & l'honneur des Charites. Sonnet. 171
Perclus d'une jambe, & des bras. Satyre XIX. 136
Philis, œil de mon cœur. Dialogue. 181
Pour le ſalut de l'vnivers. Hymne. 197
Pourquoy perdez-vous la parole. Stances. 172
Puis-que le iugement nous croiſt par le dommage. Satyre XVI. 123
Puiſſant Roy des François, Aſtre vivant des mors. Satyre I. 1
Quand ſur moy je jette les yeux. Stances. 193.
Quand devot vers le Ciel. Sonnet. 200

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15

Q.

Quoy! ne l'auois-ie assez en mes vœux desirée? Impuissance. 156

R.

Rapin, le fauory d'Appollon, & des Muses. Satyre IX. 59

S.

Si des maux qui vous font la guerre. Epigramme. 163

Sotte & fascheuse humeur de la pluspart des hommes. Satyre VII. 42

T.

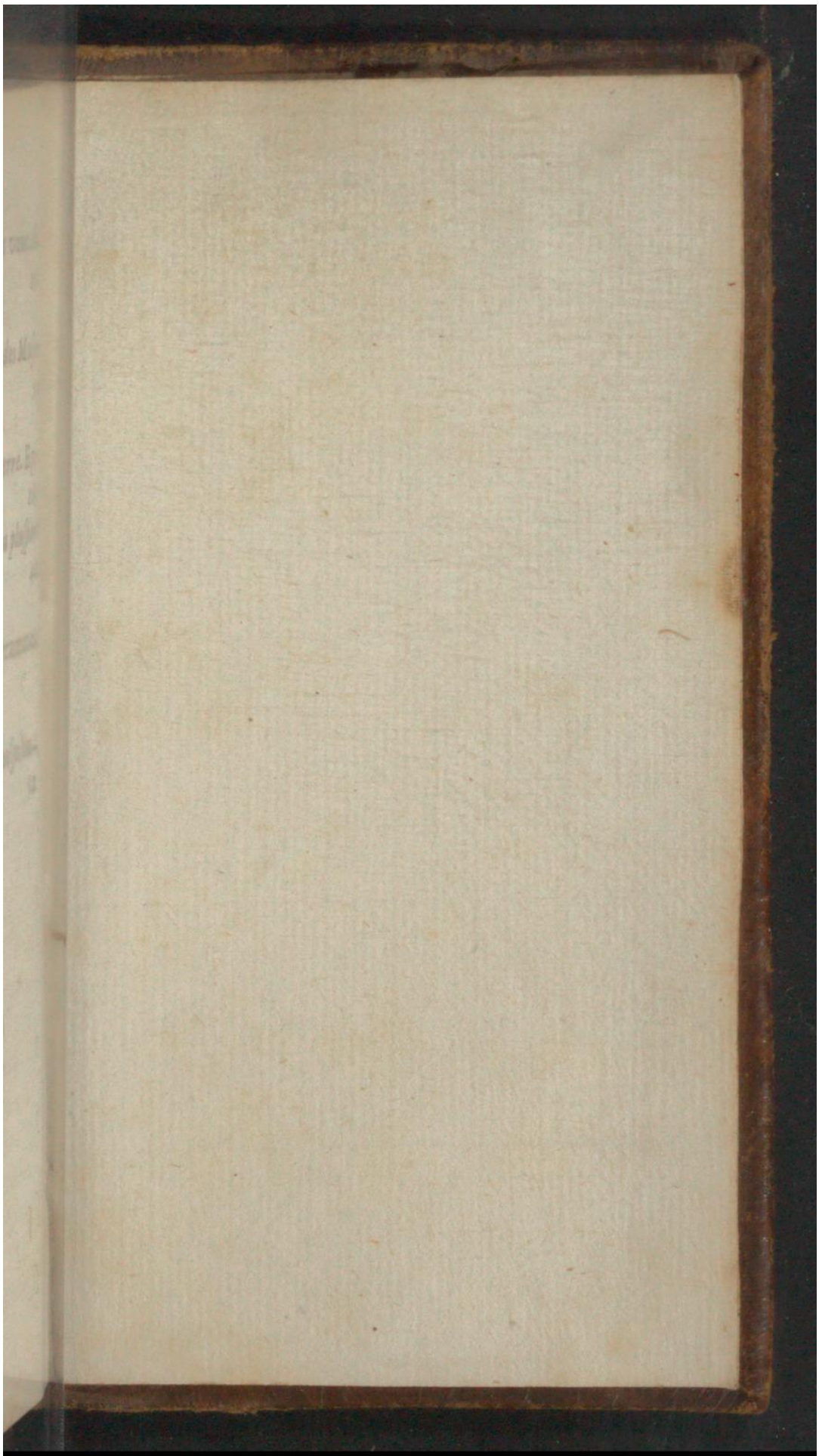
Tu as vne mauuaise grace. Epigramme. 162

V.

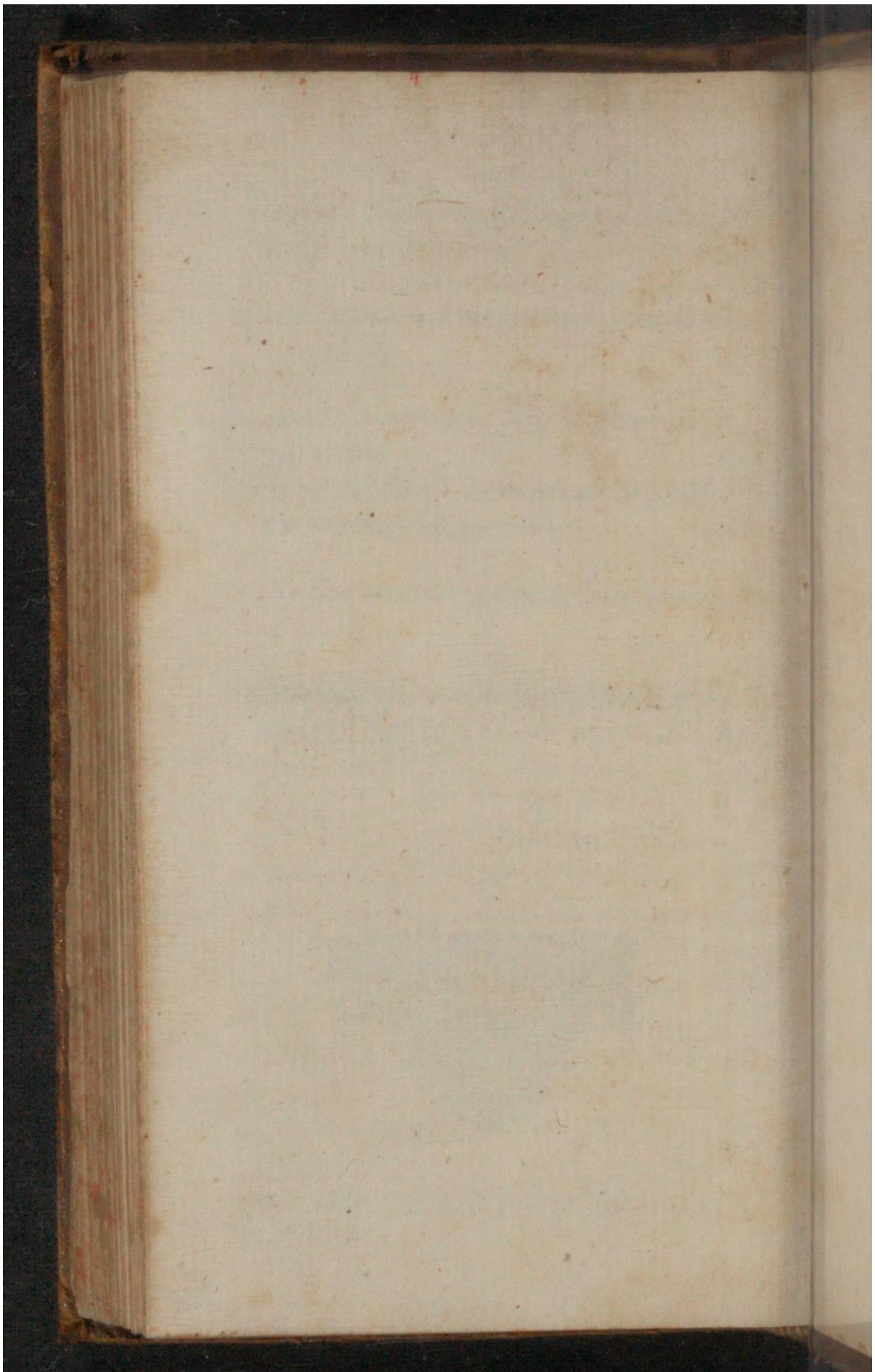
Voyez que c'est du monde, & des choses humaines. Satyre XI. 82

FIN.

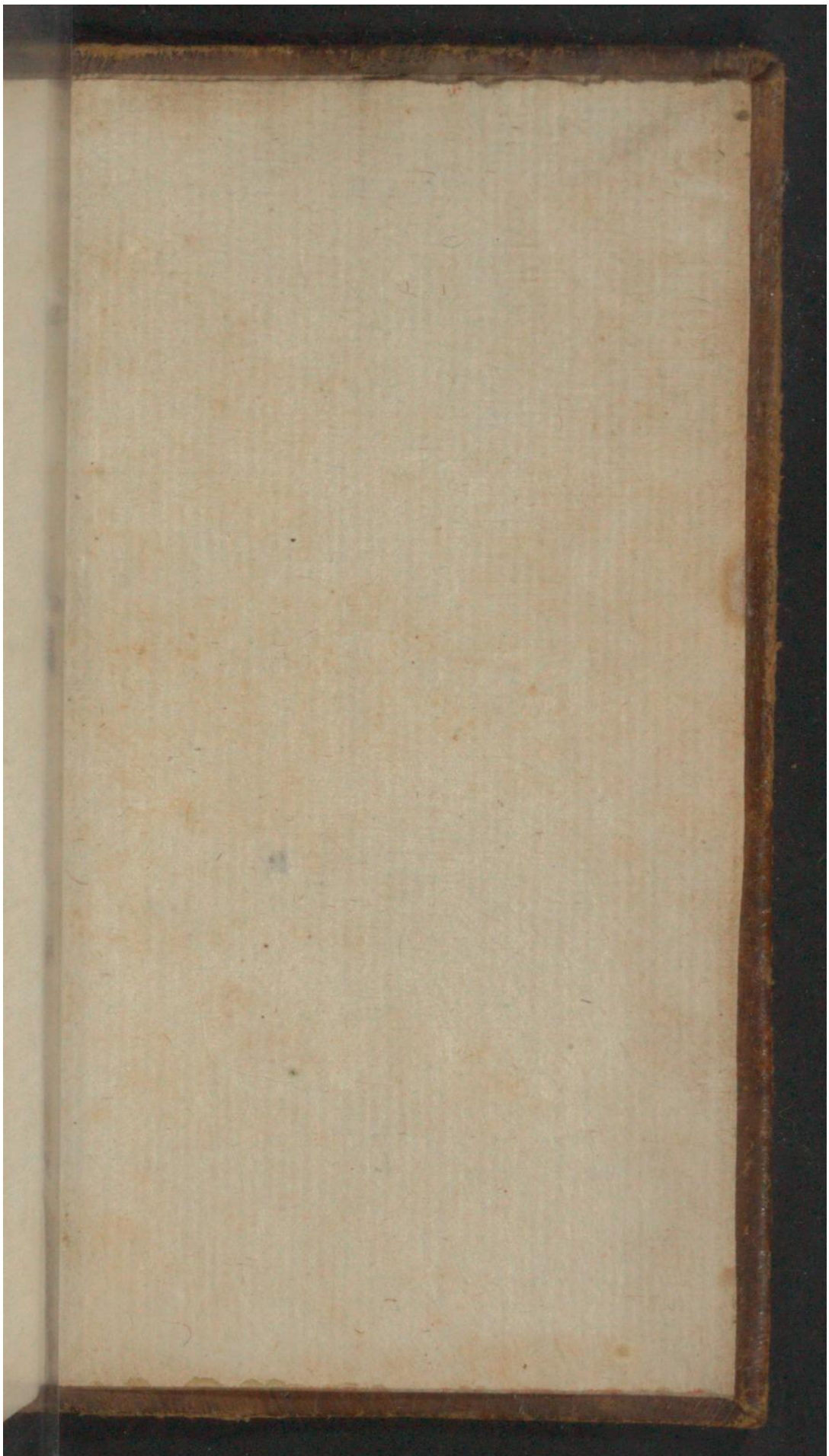
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15



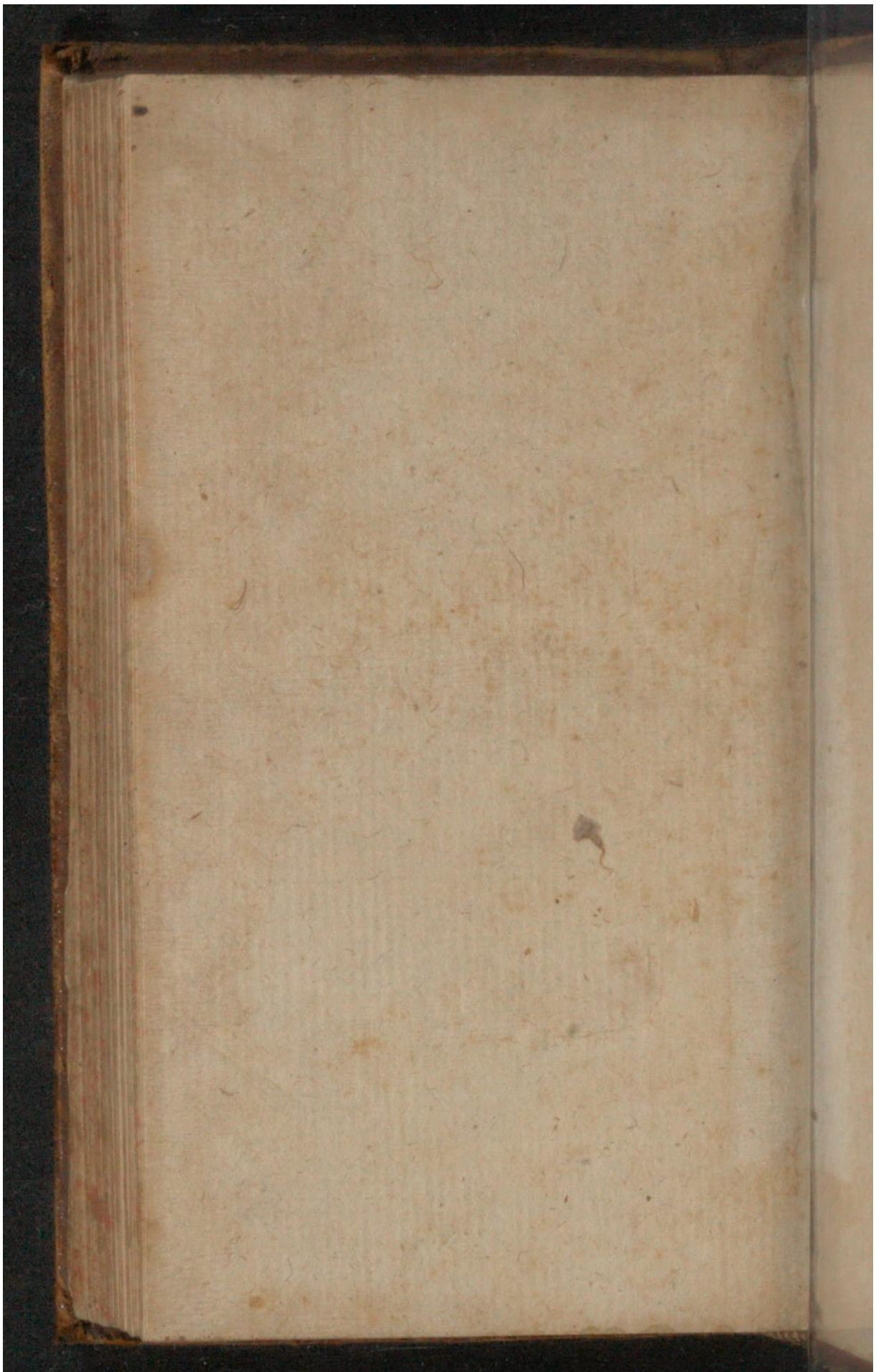
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15



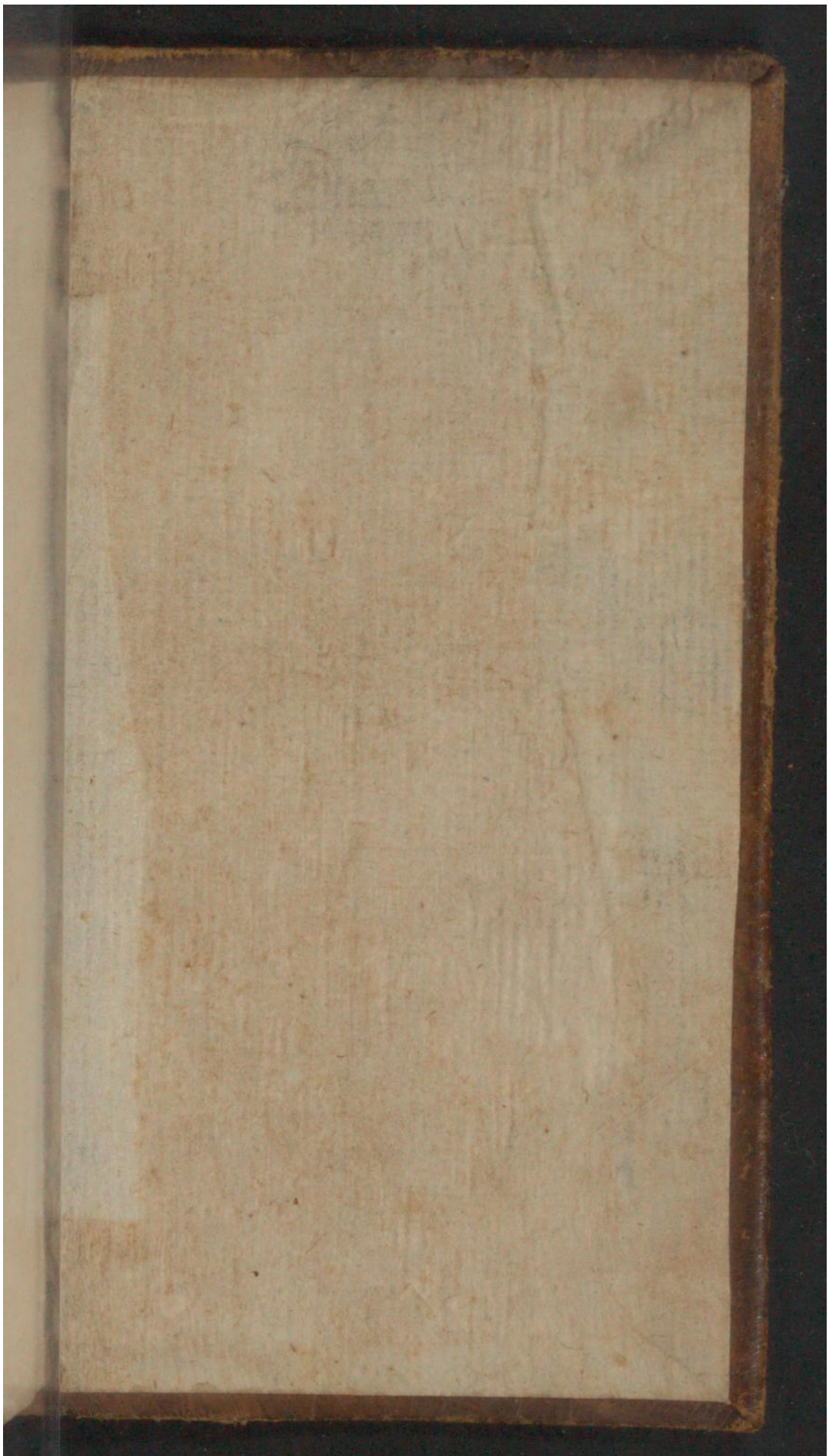
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 F 15